

























THÉÂTRE  
DE  
MEILHAC ET HALÉVY

II

*u*

---

COULOMMIERS  
Imprimerie PAUL BRODARD.

---



THÉÂTRE

DE

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

LA PETITE MARQUISE

LA VEUVE

LA GRANDE DUCHESSE DE GÉROLSTEIN

· L'INGÉNUÉ

LES SONNETTES

51383  
25/10/01



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

—

---

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

---

PA

1359

M3

t 2

cop. 2

# LA PETITE MARQUISE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS  
le 13 février 1874.

## PERSONNAGES

LE VICOMTE MAX DE BOISGOMMEUX. . .	MM. DUPUIS.
LE MARQUIS DE KERGAZON. . . . .	BARON.
LE CHEVALIER. . . . .	BLONDELET.
MOUCHE. . . . .	BORDIER.
JOSEPH, domestique. . . . .	COSTE.
URBAIN, id. . . . .	LEBRUN.
TURQUET. . . . .	VIDEX.
HENRIETTE, MARQUISE DE KERGAZON.	M <sup>mes</sup> CÉLINE CHAUMONT.
JULIETTE. . . . .	BERTHAL.
MARTINE. . . . .	GRANVILLE.
GEORGETTE . . . . .	BODE.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	

Le premier et le troisième acte à Paris; le deuxième à la campagne,  
dans le Poitou. — De nos jours.



LA

# PETITE MARQUISE

---

## ACTE PREMIER

### Chez la Marquise.

Un salon. — A gauche, au premier plan, une cheminée; au deuxième, une porte; au troisième, une console. — A droite, au premier plan, un bonheur du jour; au deuxième, une porte; au troisième, une console. — Des lampes allumées et des statuettes sur les consoles. Une pendule et deux candélabres allumés sur la cheminée; à côté de l'un de ces candélabres, un petit bougeoir non allumé. — A gauche, devant la cheminée, une table, et, sur cette table, du papier, deux ou trois gros livres tout ouverts; près de cette table, un fauteuil et deux chaises. — A droite, une chaise longue; derrière la chaise longue, une table. Sur cette table, une lampe allumée, un plateau portant des tasses à café et un sucrier; un petit nécessaire de femme avec dé à coudre, ciseaux, fil, aiguilles, etc.; une broderie, et un numéro de la *Revue des Deux Mondes*. — Chaises et fauteuils au fond.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, URBAIN, puis HENRIETTE,  
BOISGOMMEUX et KERGAZON.

Au lever du rideau, Joseph dispose les tasses pour le café.  
Entre Urbain.

URBAIN.

Une lettre pour monsieur le marquis.

Il remet la lettre à Joseph.

JOSEPH.

Donnez. Je la lui remettrai tout à l'heure.

Urbain sort. Par la porte de gauche, qui ouvre sur la salle à manger,  
Henriette entre au bras de Boisgommeux.

HENRIETTE, exaspérée.

Oh! oh! oh!... Oh! oh! oh! oh!...

BOISGOMMEUX, essayant de la calmer.

Voyons, marquise, voyons...

HENRIETTE.

C'est à n'y pas tenir... être liée pour la vie à un pareil  
homme!

Kergazon est entré à temps pour entendre cette phrase : il regarde  
sa femme avec une compassion dédaigneuse. Henriette fait un mou-  
vement comme si elle allait s'élançer sur lui ; Boisgommeux la retient.

BOISGOMMEUX.

Voyons, marquise, voyons!

KERGAZON, à Joseph.

Est-ce que l'on n'a pas apporté une lettre pour moi?

JOSEPH, remettant la lettre.

Si fait, monsieur.

KERGAZON.

A la bonne heure!

HENRIETTE, à part.

Oh! cette voix, surtout, cette voix!...

KERGAZON, à qui Joseph vient de donner la lettre.

C'est bien cela, c'est la réponse de M<sup>r</sup> Canivet...

Joseph sort. — Kergazon lit tout bas.

HENRIETTE, à Boisgommeux.

Un homme qui est riche, qui est marquis... marquis  
de Kergazon... et qui, au lieu de mener la vie d'un  
gentilhomme, mène celle d'un rat de bibliothèque : un  
homme qui m'a, moi, pour femme... et qui, au lieu de  
s'occuper de moi, passe son temps à écrire une histoire

des troubadours au quinzième siècle... (Avec fureur.)  
 Troubadour!...

BOISGOMMEUX.

Voyons, marquise, voyons!...

HENRIETTE.

Troubadour!!!

Rentre Joseph apportant la cafetière. Henriette verse le café, en offre une tasse à Boisgommeux, etc., etc.

KERGAZON, relisant la lettre.

« Si vous êtes vraiment décidé à mettre tous les torts de votre côté, rien n'est plus facile que d'obtenir la séparation que vous désirez : le meilleur moyen serait alors de rouer de coups madame la marquise, devant témoins, bien entendu... » (Il s'arrête et regarde sa femme qui vient justement à lui, une tasse de café à la main.) Hum!... (Henriette dépose la tasse de café sur la table de gauche; échange de petits saluts cérémonieux entre le marquis et la marquise. Kergazon reprend :) « Ou bien vous pourriez introduire une maîtresse dans le domicile conjugal... » Une maîtresse dans le domicile conjugal?... Oui, cela se peut... il suffira de trouver une personne qui consente à faire semblant... (A Boisgommeux.) Deux mots, mon cher, je vous en prie...

BOISGOMMEUX, allant au marquis.

A vos ordres, marquis, à vos ordres...

Kergazon a pris sur la table la tasse apportée par la marquise. Boisgommeux a toujours sa tasse à la main. Henriette s'est jetée sur la chaise longue et parcourt fiévreusement la *Revue des Deux Mondes*.

KERGAZON, à Boisgommeux.

Vous devez, vous, connaître des impures?...

BOISGOMMEUX.

Plâit-il?...

KERGAZON.

Des cocottes, si vous aimez mieux!

BOISGOMMEUX.

Peuh! ce n'est guère mon affaire, à moi, les cocottes... Vous savez que j'ai toujours préféré les femmes mariées.

KERGAZON.

Et je vous en estime... (Il lui serre chaleureusement la main.) Mais enfin, lancé comme vous l'êtes, il me paraît impossible que vous ne connaissiez pas...

BOISGOMMEUX, riant.

Dame! oui, j'en connais...

KERGAZON.

Ayez la bonté de m'en indiquer une!

BOISGOMMEUX, stupéfait.

Hé?...

KERGAZON.

Celle que vous voudrez, ça m'est égal... Dites-moi seulement un nom... et une adresse.

BOISGOMMEUX.

Pourquoi faire?

KERGAZON.

Pour y aller, donc!

BOISGOMMEUX.

Pour y aller, vous!...

KERGAZON.

Et tout de suite, encore!

BOISGOMMEUX.

Oh! mais... c'est étrange, ce que vous me demandez là, comme ça, en sortant de table!... c'est étrange!... (Se tournant vers Henriette.) Imaginez-vous, madame, que ce cher marquis...

KERGAZON.

Ne le dites pas à ma femme... (Avec fermeté.) Ne le lui dites pas. Je me réserve de le lui dire moi-même...



BOISGOMMEUX.

C'est étrange, positivement !

KERGAZON.

Vous croyez que j'ai envie de faire la noce?...

BOISGOMMEUX.

Dame!...

KERGAZON.

Vous n'y êtes pas, mon ami. Je suis un homme de science, moi, et non un homme de dissipation... J'ai des motifs sérieux, on ne peut plus sérieux, et je vous assure que vous me rendrez un véritable service en m'indiquant...

Henriette prend sa guipure, et, toujours étendue sur la chaise longue, à droite, se met à travailler.

BOISGOMMEUX.

Eh bien, voyons... Bébé Patapouf... Elle est blonde, Bébé Patapouf... ça vous va-t-il, une blonde?

KERGAZON.

Ça m'est égal, je vous ai dit!...

BOISGOMMEUX.

Aimez-vous mieux une brune? Marguerite Lamberthier... Tiens, au fait, ce serait drôle!

KERGAZON.

Pourquoi ce serait-il drôle?

BOISGOMMEUX.

Pour rien... (En riant.) Moi, à votre place, je prendrais Marguerite Lamberthier... C'est une bonne fille.

KERGAZON.

Va pour Marguerite Lamberthier!... L'adresse?

BOISGOMMEUX.

417, rue de l'Arcade...

KERGAZON.

Écrivez-moi cela sur une de vos cartes...

BOISGOMMEUX, donnant sa tasse à Kergazon.

Pardon!... (Il prend une carte dans son portefeuille.) Vous avez un crayon?...

KERGAZON, repassant les deux tasses à Boisgommeux.

Pardon!...

Il prend un crayon et l'offre à Boisgommeux. Celui-ci ne pouvant saisir le crayon avec les mains, le saisit délicatement avec les lèvres, puis il repasse les deux tasses à Kergazon.

BOISGOMMEUX.

Pardon!... (Il écrit.) Marguerite Lamberthier... Arcade, 117.

KERGAZON.

Ajoutez un petit mot de recommandation... ça ne peut pas faire de mal.

BOISGOMMEUX, écrivant.

« Le marquis de Kergazon... homme d'un mérite réel... mon ami... Comme pour moi-même. — Vicomte Max de Boisgommeux. »

KERGAZON, prenant la carte.

Merci. (Il sonne : entre Joseph.) Mon chapeau, mes gants. Ah! Joseph, vous ferez préparer l'appartement du second étage... Il est possible que, d'un moment à l'autre, une personne vienne s'y installer... (Henriette regarde son mari avec étonnement. — Joseph sort.) Allez-vous, ce soir, chez la baronne, madame?

HENRIETTE.

Non, monsieur, je ne sortirai pas.

KERGAZON.

Je vous prierai, alors, de vouloir bien m'attendre... j'aurai à vous parler tout à l'heure.

HENRIETTE.

A moi?...

KERGAZON.

Oui, madame, à vous. (Rentre Joseph apportant le chapeau, les gants et une vaste pelisse ornée de fourrures. Kergazon endosse la pelisse.) Si notre oncle le chevalier vient pour me voir, vous aurez la bonté de m'excuser...

HENRIETTE.

Ah! ah!... notre oncle le chevalier! En voilà un, encore, dont la conversation est agréable!... Il est sourd comme un pot, notre oncle le chevalier... sourd comme un pot!

KERGAZON, à Boisgommeux.

Merci encore une fois. On vous verra demain?

BOISGOMMEUX.

Non, pas demain. Je pars ce soir même pour ma terre de la Serpolette et je compte y rester un bon mois.

Henriette se redresse brusquement et regarde Boisgommeux.

KERGAZON, serrant la main de Boisgommeux.

Dans un mois alors. (A demi-voix.) 117, rue de l'Arcade.

BOISGOMMEUX.

Non, 117.

KERGAZON, sort en répétant à voix basse  
117, rue de l'Arcade, Marguerite Lamberthier.

## SCÈNE II

HENRIETTE, BOISGOMMEUX.

HENRIETTE, se levant.

Qu'est-ce que vous venez de dire?... Vous partez ce soir pour la Serpolette?

BOISGOMMEUX.

Oui, par le train de dix heures vingt-cinq.

HENRIETTE.

C'est sérieux?

BOISGOMMEUX.

Très sérieux.

HENRIETTE.

Et vous y resterez un mois ?

BOISGOMMEUX.

Un mois, six semaines... je ne sais pas au juste.

HENRIETTE.

Vraiment? vous ne savez pas au juste... Ce que je sais fort bien, moi, c'est que vous ne partirez pas.

BOISGOMMEUX.

Je vous assure que vous vous trompez et que je partirai.

HENRIETTE.

Max!!!

BOISGOMMEUX.

Madame?

HENRIETTE.

Je vois ce que c'est... vous m'en voulez...

BOISGOMMEUX, ironique.

Par exemple!...

HENRIETTE.

Si fait, vous m'en voulez!... Vous m'en voulez parce qu'hier, après six mois de résistance, je vous avais enfin promis d'aller passer une heure rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré, et parce que je n'y suis pas allée...

BOISGOMMEUX, de plus en plus ironique.

Pourquoi vous en voudrais-je à cause de cela? Vous m'aviez, en effet, autorisé à faire capitonner un appar-



tement, dans la rue que vous venez de dire... au troisième, sur la cour... et vous m'aviez promis d'y venir. « J'y serai à trois heures », m'aviez-vous dit... Il est vrai qu'après avoir dit cela, vous n'êtes venue ni à trois heures, ni à quatre, ni à cinq, ni à six, ni à sept, ni à huit... Je n'ai renoncé qu'à huit trente-cinq... Mais qu'est-ce que cela fait? N'ai-je pas, en rentrant chez moi, trouvé une lettre de vous, dans laquelle vous me disiez de venir dîner aujourd'hui, et que vous m'expliqueriez tout?... C'est bien de la bonté, vraiment, et j'aurais, après cela, le plus grand tort de vous en vouloir.

HENRIETTE.

J'y suis allée, à ce rendez-vous...

BOISGOMMEUX.

Oh!...

HENRIETTE.

Vous ne me croyez pas?

BOISGOMMEUX.

Non, certes, je ne vous crois pas, puisque je vous dis que je vous ai attendue jusqu'à...

HENRIETTE, prenant fièvreusement trois petits papiers dans un tiroir, — trois numéros de fiacre, — et les tendant à Boisgommeux.

Tenez!...

BOISGOMMEUX.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

HENRIETTE, lui remettant les trois petits papiers.

Ce sont les trois numéros des trois fiacres que j'ai pris : il vous sera facile de retrouver les trois cochers... Vous leur demanderez si, hier, ils n'ont pas conduit une femme... (Mouvement de Boisgommeux.) Eh bien, oui, moi, Henriette de Kergazon, je suis sortie de chez moi comme une voleuse, jetant pour excuse à ma femme de chambre je ne sais quelle phrase sur le plaisir que

j'aurais à faire un tour à pied... Ma femme de chambre m'a regardée d'une drôle de manière ; dans la rue, les passants s'arrêtaient, se parlaient à l'oreille et avaient l'air de se dire : « La voici, c'est elle, la petite marquise... qui court à un rendez-vous d'amour... rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré... » Mes yeux se sont voilés, il m'a semblé que la terre se dérobaît sous moi, j'ai fait signe à un cocher qui passait, et j'ai pris mon premier fiacre...

BOISGOMMEUX, regardant un des numéros.

Numéro 8 226.

HENRIETTE.

Peut-être bien... Je me suis fait conduire au Panthéon, pour dépister... Au Panthéon, j'ai pris mon second fiacre...

BOISGOMMEUX, même jeu.

Numéro 441.

HENRIETTE.

Je ne dis pas non... Et je me suis fait conduire à la Bastille, toujours pour dépister... A la Bastille, j'ai pris mon troisième fiacre...

BOISGOMMEUX, même jeu.

Numéro 3 723.

HENRIETTE.

Je ne sais pas...

BOISGOMMEUX.

Il n'y a plus que celui-là...

HENRIETTE.

Et j'ai enfin donné au cocher la véritable adresse : rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré... numéro .. J'y suis arrivée... j'ai passé devant le concierge sans rien demander ; j'ai reconnu le cordon de sonnette dont nous avons parlé ensemble.

BOISGOMMEUX, avec expression

Bleu de ciel!...

HENRIETTE.

Mais, au moment de sonner, je me suis arrêtée...

BOISGOMMEUX.

Pourquoi, puisque le plus fort était fait?

HENRIETTE.

Vous trouvez ça, vous?... Je suis restée là, appuyée contre le mur... me demandant où j'étais et pourquoi j'y étais... (Mouvement du vicomte). En ce moment... j'ai entendu dire que pareille chose arrivait aux gens qui sont en train de se noyer... en ce moment, ma vie entière s'est déroulée devant mes yeux!... Mon enfance heureuse et libre dans les grandes allées du parc, le couvent, mon entrée dans le monde, mes premiers triomphes de jeune fille... tant d'espérances, tant de rêves, tant d'aspirations!... Tout cela pour arriver à quoi? A me trouver là, au troisième étage d'une maison obscure... J'ai entendu du bruit... C'était un marmiton qui montait l'escalier... il portait un vol-au-vent sur sa tête... il m'a demandé : « C'est-y pas ici madame Margotin?... » J'ai répondu : « Je ne sais pas! » Le marmiton a continué de monter, il a passé près de moi... il m'a regardée, il a regardé le cordon de sonnette... Alors, je n'y ai plus tenu, je me suis enfuie, j'ai sauté dans mon fiacre et je suis rentrée chez moi, jurant bien que de ma vie je ne recommencerais pareille aventure et que, puisque c'était là ce qui s'appelle avoir un amant... jamais je n'aurais d'amant!

BOISGOMMEUX.

Comment, jamais!...

HENRIETTE.

Oh! non, jamais, jamais, jamais!

BOISGOMMEUX.

Eh bien, à la bonne heure!... mais il fallait me dire cela plus tôt!

HENRIETTE.

Par exemple!...

Entre Joseph.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur le chevalier.

HENRIETTE.

Ah! le chevalier, maintenant!...

## SCÈNE III

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mon aimable nièce!... Cet excellent vicomte!...

BOISGOMMEUX.

Bonsoir, le sourd, bonsoir, le sourd! (Henriette apporte au milieu de la scène une chaise pour le chevalier. Le chevalier sourit et s'assied: Boisgommeux, sans plus s'occuper de lui, se tourne vers Henriette.) Ainsi, j'aurai perdu six mois à vous faire la cour, et, au bout de ces six mois, vous en serez quitte pour venir me dire que vous ne voulez plus avoir d'amant, parce que vous avez rencontré un marmiton dans l'escalier!...

Ils sont assis tous les trois.

LE CHEVALIER, qui n'a cessé de regarder Boisgommeux en souriant.

Je vous remercie, ça ne va pas trop mal...

BOISGOMMEUX, toujours à Henriette, sans même regarder le chevalier.

C'était il y a six mois qu'il fallait me dire cela, au



lieu de faire la coquette et de me donner des encouragements!...

HENRIETTE.

Je vous ai donné des encouragements, moi?

BOISGOMMEUX.

Certainement, vous m'en avez donné!

LE CHEVALIER, qui, après chaque phrase, a tendu l'oreille du côté de la personne qui parlait, et qui a toujours approuvé de la tête, le sourire aux lèvres.

Et ce cher Kergazon, je ne le vois pas?

HENRIETTE.

Il est sorti...

LE CHEVALIER.

Hé?

BOISGOMMEUX, criant.

Il est sorti, on vous dit!... (A Henriette.) Certainement, vous m'en avez donné!...

HENRIETTE.

Quand cela, s'il vous plaît?

BOISGOMMEUX, bondissant.

Quand cela???

Il se lève. — Le chevalier paraît surpris.

HENRIETTE.

Ne faites pas de gestes : il est sourd, mais il n'est pas aveugle.

BOISGOMMEUX, essayant d'être calme.

Quand cela?...

Il se rassied. — Le chevalier se remet à sourire et à tendre l'oreille, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, paraissant charmé de ce qui se dit.

HENRIETTE.

Oui...

BOISGOMMEUX.

Toutes les fois que nous nous sommes rencontrés... chez la haute banque... à l'ambassade... partout!...

HENRIETTE.

Oh!...

BOISGOMMEUX.

Vous ne vous rappelez pas, mais moi. je me rappelle... Un petit coup d'œil, un éclat de rire à propos de rien, quelques mots insignifiants derrière l'éventail, et puis, quand vous me quittiez, un regard bien d'aplomb... J'en appelle à tous ceux qui ont l'habitude des femmes du monde... Est-ce que ça ne veut pas dire : « Vous pouvez marcher »?...

LE CHEVALIER, interrompant.

Il est malade?... Ça n'est pas grave, au moins?

HENRIETTE, sans s'occuper de l'interruption.

Est-ce ma faute, à moi, si l'amour que vous m'offrez ressemble si peu à celui que j'avais rêvé?

BOISGOMMEUX.

Des phrases, tout cela, des phrases!...

LE CHEVALIER.

Tout le monde a été enrhumé. Moi-même je l'ai été...

HENRIETTE.

Ah! si j'étais libre!... si les liens qui m'attachent à monsieur de Kergazon étaient brisés!... mais ils ne le sont pas... Singulier amour (Elle se lève.) qui consentirait à partager avec un mari!...

BOISGOMMEUX.

Puisque c'est l'usage!...

Il se lève. Le chevalier, à son tour, se lève.

HENRIETTE.

Moi, si j'aimais, je ne voudrais pas de partage... je voudrais être toute à celui que j'aimerais et n'être qu'à lui...

BOISGOMMEUX.

Puisque ça ne se peut pas!...

HENRIETTE.

Eh bien, puisque ça ne se peut pas, ça ne sera pas, voilà tout!

BOISGOMMEUX.

Décidément?

HENRIETTE.

Décidément.

BOISGOMMEUX.

Eh bien, c'est bon!...

LE CHEVALIER.

Désolé de vous quitter si vite... mais je vais ce soir chez la duchesse. et. comme on doit faire de la musique, je ne voudrais pas manquer.

BOISGOMMEUX.

Eh bien, c'est bon!... Eh bien, c'est bon!

LE CHEVALIER, prenant congé.

Mon aimable nièce!... Cet excellent vicomte!.. Dites à ce cher Kergazon que je viendrai prendre de ses nouvelles...

Il sort.

## SCÈNE IV

HENRIETTE, BOISGOMMEUX.

BOISGOMMEUX.

Moi aussi, je vais être obligé de vous quitter...

HENRIETTE, incrédule, railleuse.

Oh!...

BOISGOMMEUX.

Le train, je vous l'ai dit, part à dix heures vingt-cinq... Le temps de passer chez moi pour changer de costume...

HENRIETTE.

Laissez-moi donc tranquille! vous savez bien que vous ne partirez pas...

Elle pose sa main sur le dossier d'une chaise placée au milieu du théâtre.

BOISGOMMEUX.

Je serai à Poitiers à quatre heures du matin; à quatre heures et demie, je serai chez moi, à la Serpoullette.

Il pose également sa main sur le dossier de la chaise.

HENRIETTE.

A quatre heures et demie, vous serez chez vous, à Paris... (Càline.) et vous rêverez de moi...

BOISGOMMEUX, prenant la main de la marquise.

Henriette?...

HENRIETTE.

Eh bien?...

BOISGOMMEUX.

Si vous vouliez, pourtant!...

Ils descendent en scène.

HENRIETTE.

Si je voulais quoi?...

BOISGOMMEUX.

Que je ne parte pas...

HENRIETTE.

Vous resteriez?

BOISGOMMEUX, très tendre

Henriette?...

HENRIETTE, très émue.

Eh bien?...

BOISGOMMEUX.

Je resterais, certainement, si vous, de votre côté ..

HENRIETTE.

Si moi, de mon côté?...

BOISGOMMEUX, prenant Henriette par la taille.

Henriette!...

HENRIETTE.

Eh bien?...

BOISGOMMEUX.

Il n'y a pas de marmiton, ici!...

HENRIETTE.

Vous me faites peur...

BOISGOMMEUX.

Henriette!...

HENRIETTE.

Eh bien?...

BOISGOMMEUX, avec passion.

Il n'y en a pas ici, de marmiton!!!

Elle tombe assise, — Boisgommeux à ses pieds, la tenant toujours entre ses bras.

HENRIETTE, d'une voix mourante.

Ça, c'est vrai... il n'y a pas de marmiton... (S'échappant prestement et courant à la sonnette, à gauche, près de la cheminée) mais il y a des domestiques!

Elle sonne à tour de bras : entre Joseph.

BOISGOMMEUX, furieux.

Eh bien, c'est bon!...

HENRIETTE, montrant le plateau sur lequel sont les tasses.

Emportez cela, Joseph.

Joseph sort après avoir jeté sur Boisgommeux un long regard.

BOISGOMMEUX.

C'est entendu, alors, vous ne m'aimez pas?

HENRIETTE, agressive, méchante.

Non, je ne vous aime pas!... (Marchant vers Boisgommeux autant que le lui permet la longueur du cordon de sonnette qu'elle n'a pas quitté.) Non, je ne vous aime pas!... (Le vicomte fait un mouvement : elle recule précipitamment.) Non, je ne vous aime pas!...



BOISGOMMEUX.

Eh bien, c'est bon!...

Il prend son chapeau, — un chapeau mécanique : — il l'ouvre en le faisant claquer avec force et il sort.

HENRIETTE.

Max!... Est-ce qu'il serait parti vraiment?... (Elle va sur la pointe du pied jusqu'à la porte du fond et l'entr'ouvre : Boisgommeux, qui était caché derrière cette porte, rentre brusquement et court après elle. Elle fait en courant, poursuivie par lui, tout le tour du salon, lui jette une chaise entre les jambes, se précipite sur le cordon de la sonnette, et, une fois qu'elle le tient, se retourne triomphante.) C'est manqué, mon ami!

BOISGOMMEUX.

Eh bien, c'est bon!... je m'en vais, et pour tout de bon, cette fois... (Il se heurte à la chaise restée au milieu du théâtre.) Mais si, à cause de vous, je me trouve avoir manqué l'express, vous pouvez être sûre que je ne vous le pardonnerai de ma vie... Bonsoir, marquise, bonsoir!

Il sort.

## SCÈNE V

HENRIETTE, seule.

Max!!! Max!!! Max!!! (Courant à la porte du fond et l'ouvrant toute grande.) Il est parti!... Insensée que je suis, je l'ai laissé partir. (Elle s'assied.) et je l'adore!... Il était là, près de moi, il me parlait d'amour... à sa manière!.. et j'ai refusé de l'écouter, et je l'ai repoussé... et je lui ai dit que je ne l'aimais pas!... Ce n'était pas vrai, au moins... Oh! non, ce n'était pas vrai... (Envoyant un baiser dans le vide.) Je vous aime, monsieur... Max... je t'aime... (Avec exaltation.) Je puis bien le dire maintenant que tu n'es plus là pour l'entendre, je puis bien le crier : Je t'aime!... je t'aime!!... je t'aime!!!...

Entre Joseph.

JOSEPH.

Madame a appelé?...

HENRIETTE, à part.

J'ai failli me trahir... (Haut.) Non, Joseph, non... c'est très bien, laissez-moi... (Joseph sort; Henriette continue, mordant son mouchoir pour étouffer ses cris.) Je t'aime! je t'aime!... (Se relevant brusquement.) Voyons, c'est impossible... Il n'est pas parti sérieusement... ce serait une bêtise, et il n'est pas bête, le brigand!... Il va revenir... (Prêtant l'oreille.) Oui... je ne me trompe pas... on ouvre la porte, on marche... quelqu'un vient, c'est lui!... (La porte s'ouvre et Henriette recule épouvantée.) Non! c'est le marquis!...

## SCÈNE VI

HENRIETTE, KERGAZON.

KERGAZON.

Vous m'avez attendu, je vous en remercie.

HENRIETTE, à part.

Oh! cette voix!...

KERGAZON.

Asseyez-vous, madame.

HENRIETTE.

Ce sera long?...

KERGAZON.

Je serai aussi bref que possible... D'ailleurs, ce que j'ai à vous dire vous fera sans doute assez de plaisir pour que vous ne regrettiez pas...

HENRIETTE.

Allons donc!...

KERGAZON.

Vous allez voir. (Il s'assied.) Je ne crois pas me trom-

per en affirmant que je vous suis absolument insupportable.

HENRIETTE.

Non, monsieur, vous ne vous trompez pas.

KERGAZON.

Je vous en offre autant. Je ne peux pas vous souffrir...

HENRIETTE.

Ah!...

KERGAZON.

Je sais que vous avez de vous-même une très haute idée, et que cette illusion est entretenue chez vous par une demi-douzaine de freluquets qui se pâment à vos mines et mangent mes dîners... Mais mon avis, à moi... (Ici, il prend un air tout à fait gracieux.) je puis bien vous l'avouer, puisque nous sommes entre nous... mon avis, à moi, c'est que vous êtes la plus impertinente petite pécore...

HENRIETTE, non moins gracieuse.

Sérieusement, monsieur, est-ce qu'il ne vous serait pas possible de me dire cela avec une autre voix?

KERGAZON.

Non, madame, cela ne me serait pas possible... Étant donnée cette opinion que nous avons l'un de l'autre, il m'a paru démontré que nous serions parfaitement heureux si nous pouvions nous séparer...

HENRIETTE.

A quoi bon parler de ça?... Vous savez bien que nous avons essayé déjà...

KERGAZON.

En effet!... nous avons, à trois reprises différentes, essayé de nous séparer à l'amiable... Des amis communs, des parents ont, à toute force, tenu à nous réconcilier... Nous avons bien été obligés de nous

laisser faire : quel prétexte donner? Nous n'avions ni l'un ni l'autre de torts réels... Mais si l'un de nous consentait à avoir des torts réels?...

HENRIETTE.

Si l'un de nous consentait?...

KERGAZON.

Moi, bien entendu, ce serait moi... Nous pourrions alors arriver à une séparation sérieuse...

HENRIETTE.

Vraiment, monsieur, vous auriez un moyen?...

Elle se rapproche.

KERGAZON.

On m'en a proposé deux : le premier serait de vous rouer de coups devant témoins.

HENRIETTE.

Je voudrais voir ça!...

KERGAZON.

Le second serait d'introduire une maîtresse dans le domicile conjugal. C'est à ce second moyen que je me suis arrêté.

HENRIETTE.

Vous auriez une maîtresse, vous?

KERGAZON.

Il n'est pas indispensable que j'aie une maîtresse... Il suffit que j'introduise dans le domicile conjugal une personne qui aura l'air d'être ma maîtresse... Voici donc ce que j'ai imaginé. Vous allez passer vingt-quatre heures en Normandie, chez votre tante. Au bout de ces vingt-quatre heures, vous revenez, vous constatez, vous faites constater par qui de droit la présence de la personne... et il vous est facile, alors, d'obtenir une séparation que ni amis ni parents ne parviendront à empêcher.

HENRIETTE, avec enthousiasme.

Tout de bon! vous feriez cela?

KERGAZON.

Ça vous va-t-il?

HENRIETTE.

Si ça me va!... (Elle se lève.) Il me demande si ça me va!... je crois bien, que ça me va!

Elle sonne.

KERGAZON.

Vous partez, alors... (Il se lève.) Quand partez-vous?

HENRIETTE.

Je vais vous le dire... (Entre Joseph.) Vite, un indicateur des chemins de fer! .. vite! vite!...

JOSEPH.

J'en ai un, madame.

Il sort.

HENRIETTE.

Ce n'est pas pour rire?... Nous cessons tous les deux d'être mari et femme, vous me rendez ma liberté, ma liberté tout entière?...

KERGAZON.

Oui, je vous la rends, et je reprends la mienne...

HENRIETTE.

Ah!... (Rentre Joseph : Henriette saute sur l'indicateur.) Attendez... voyons, voyons... Poitiers... dix heures vingt-cinq... (Regardant la pendule.) Il est trop tard... mais il y a un autre train... à trois heures dix... Vite, Joseph, dites à ma femme de chambre de m'apporter un chapeau, un manteau... ma petite malle de voyage... et puis une voiture, vite, une voiture... (Joseph sort.) Je pars tout de suite, monsieur.

KERGAZON.

Je m'y attendais.

HENRIETTE.

Ah!...

KERGAZON.

Et la preuve, c'est que j'ai, à tout hasard, invité la personne à venir souper ici ce soir même...

HENRIETTE.

Et vous souperez?

Elle passe.

KERGAZON.

Il n'est pas indispensable que je soupe. Il suffira que j'aie l'air d'avoir soupé.

Entrent Urbain avec la petite malle, la femme de chambre avec un chapeau et un manteau: Henriette met névreusement le chapeau et le manteau.

HENRIETTE, à la femme de chambre et à Urbain.

C'est bien, merci... je n'ai plus besoin de vous.

La femme de chambre et Urbain sortent. Henriette jette dans la malle une foule de petits objets, sa guipure, la *Revue des Deux Mondes*, un petit paquet de lettres qu'elle va prendre dans le bonheur du jour; puis elle ferme la serrure.

KERGAZON.

Vous n'emportez pas autre chose?

HENRIETTE, avec exaltation.

Non, rien, rien... (Entre Joseph.) La voiture est là?

JOSEPH.

Madame la marquise semblait si pressée que je n'ai pas cru devoir donner l'ordre d'atteler: j'ai fait venir un fiacre.

HENRIETTE, à part.

Mon quatrième!... (Haut.) Prenez cette malle, Joseph. (Joseph prend la malle et sort.) Et maintenant, mon ami...

KERGAZON.

Ma chère?...

HENRIETTE, lui tendant les bras.

Puisque c'est pour la dernière fois...

KERGAZON, l'embrassant.

Avec plaisir!...

HENRIETTE, émue.

C'est bien, ce que vous faites là, c'est très bien... Ça efface un tas de petites choses.

KERGAZON.

Dans vingt-quatre heures... Et amenez le commissaire!... n'oubliez pas d'amener le commissaire!

HENRIETTE.

Dans vingt-quatre heures, c'est convenu!... Enfin!

Elle sort rapidement par le fond.

## SCÈNE VII

KERGAZON, puis JOSEPH.

KERGAZON.

Enfin!... Et maintenant, travaillons!... (Il s'assied, prend sur sa table un énorme cahier, et, après avoir consulté trois ou quatre in-folios, se met à écrire.) « Le mot *troubadour* vient du verbe *trobar* — inventer... et non du substantif *troubade*, ainsi que se le figurent les ignorants. Ce mot n'avait point du tout au quinzième siècle le sens badin que lui donnent aujourd'hui les personnes qui aiment à s'amuser. Aussi pouvons-nous affirmer, sans craindre d'être démenti, que la célèbre chanson : *C'est le trou... c'est le trou... c'est le troubadour*, n'est pas une chanson du quinzième siècle... »

Entre Joseph.

JOSEPH.

Monsieur...

KERGAZON, la plume à l'oreille.

Eh bien, qu'est-ce?



JOSEPH.

Il y a là une femme de chambre.

KERGAZON.

Une femme de chambre?...

JOSEPH.

Oui, monsieur... elle vient de la part de mademoiselle Lamberthier.

KERGAZON.

Faites-la entrer. (Joseph sort. — Kergazon reprend sa plume et achève d'écrire sa phrase.) « ... n'est pas une chanson du quinzième siècle. »

Entre Juliette.

## SCÈNE VIII

KERGAZON, JULIETTE.

JULIETTE.

Bonjour, monsieur.

KERGAZON.

Bonjour, mon enfant.

JULIETTE.

C'est vous, monsieur, qui êtes venu tout à l'heure chez madame?

KERGAZON.

Oui, c'est moi.

JULIETTE.

Pour l'inviter à souper?

KERGAZON.

Oui, mon enfant.

JULIETTE.

Eh bien, monsieur, madame ne peut pas.

KERGAZON.

Ah!

JULIETTE.

Et elle m'envoie vous le dire... Elle regrette... mais elle ne peut pas, parce qu'elle s'en va, pour deux jours, à Fontainebleau, chez sa marraine.

KERGAZON.

Ah! c'est contrariant.

Il se lève.

JULIETTE.

Adieu, monsieur.

Fausse sortie.

KERGAZON.

Vous vous en allez?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Attendez donc un peu!... Il faut que je trouve un moyen... Ainsi, votre maîtresse ne peut pas?

JULIETTE, redescendant.

Non, monsieur.

KERGAZON.

C'est contrariant.

JULIETTE.

Dame! monsieur...

KERGAZON, la regardant.

Mais... mais vous!...

JULIETTE, reculant.

Moi, monsieur!...

KERGAZON.

Puisque votre maîtresse va pour deux jours à Fontainebleau, vous êtes libre, vous, pendant ces deux jours?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Vous êtes très gentille, par-dessus le marché!... Et puis, vous ne le seriez pas... (Il sonne : entre Joseph.) Dites que l'on mette deux couverts sur une petite table avec ce qu'il faut pour souper. pour bien souper : du foie gras, du vin de Champagne... .

JULIETTE.

Oh!

JOSEPH, suffoqué.

Oh!

KERGAZON.

Vous n'avez pas entendu?

JOSEPH, très troublé.

Si fait, monsieur.

Il sort.

JULIETTE, gaie.

Vous allez souper, monsieur?

KERGAZON.

Oui, mon enfant, je vais souper avec vous.

JULIETTE.

Oh! non, monsieur.

KERGAZON.

Non?

JULIETTE, avec conviction.

Je suis une honnête fille, moi, monsieur : j'ai un amant.

KERGAZON.

Ah!

JULIETTE.

J'aime Eugène et, pour rien au monde, je ne le tromperais.

KERGAZON.

Mais si je vous assurais que vous ne serez pas du tout obligée de tromper Eugène?...

JULIETTE, d'un air de doute.

Oh! oh!

KERGAZON.

Si je vous en donnais ma parole?...

JULIETTE.

Votre vraie parole?

KERGAZON.

Ma vraie parole. Juliette le regarde et se met à rire. Kergazon prend un billet de mille francs dans le tiroir de sa table. Vous savez ce que c'est que ça?...

JULIETTE.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Qu'est-ce que c'est?

JULIETTE, éblouie.

C'est un billet de mille francs, monsieur.

KERGAZON.

Eh bien?...

JULIETTE.

Et vous me jurez que je ne serai pas obligée de tromper Eugène?

Elle prend le billet.

KERGAZON.

Je vous le jure. Il faudra seulement passer vingt-quatre heures ici et faire semblant de m'aimer.

JULIETTE.

Oh! non, par exemple!...

Elle veut rendre le billet.

KERGAZON.

Faire semblant, je vous dis!

JULIETTE.

Ma maîtresse aussi fait semblant... elle ne fait pas autre chose... et ça ne l'empêche pas de... Non... non!

KERGAZON, la rassurant.

Mais non, mais non... Faire semblant, rien que faire semblant, quand il y aura du monde... Ainsi, tenez, je vais sonner : le domestique entrera...

JULIETTE.

Bon!...

KERGAZON.

Vous aurez la bonté de vous asseoir sur mes genoux, et, quand le domestique sera là, vous ferez semblant... vous me donnerez des petites tapes. vous me passerez la main dans les cheveux.

JULIETTE, se tordant de rire.

C'est sérieux?

KERGAZON.

C'est très sérieux... Vous voulez bien?

JULIETTE.

Je veux bien, monsieur.

Elle ôte son chapeau.

KERGAZON, après avoir sonné.

Venez, alors. (Juliette s'assied sur les genoux de Kergazon. Entre Joseph.) Le souper est prêt?...

JOSEPH, stupéfait.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Alors, apportez la table.

Joseph sort.

JULIETTE, voulant se lever.

Je peux m'en aller?

KERGAZON, la retenant.

Non, restez : il va revenir... (Entrent Urbain et un autre domestique, apportant la table.) Ils sont deux, c'est parfait... mais faites semblant de m'aimer... Vous ne faites pas assez semblant... Ohé! ohé!

JULIETTE.

Ohé, monsieur! ohé! ohé!

KERGAZON.

A la bonne heure!... A table, maintenant. (Il conduit Juliette à la table, la fait asseoir, s'assied, lui donne du vin de Champagne, boit lui-même et lève son verre en chantant.) *C'est le trou... c'est le trou... c'est le troubadour!*... (Aux domestiques.) Laissez-nous tous deux, nous n'avons plus besoin de vous... (Les domestiques sortent en levant les bras au ciel.) Ils sont partis...

JULIETTE.

Oui.

KERGAZON, prenant son cahier et son in-folio.

Je vous souhaite le bonsoir.

JULIETTE, stupéfaite.

Ah bien!... (Elle se lève.) j'en ai vu chez ma maîtresse, des hommes! et qui étaient drôles... mais là, vrai... je n'en ai jamais vu comme vous!

KERGAZON. Il allume son bougeoir, s'en va, et, arrivé à la porte de sa chambre, se retourne pour saluer.

Je vous souhaite le bonsoir. (Il sort.)

JULIETTE, courant à la porte.

Monsieur, monsieur, ça ne vous ferait-y rien que j'écrive à Eugène?... Monsieur, monsieur!...

## ACTE DEUXIÈME

### A la Serpolette.

Une salle de vieux château : lambris en bois de chêne ; murs tendus de vieilles tapisseries. — Ce salon donne sur le parc du château : la campagne, en hiver, par un beau jour. — Porte au fond, portes à droite et à gauche : deux grandes fenêtres, au fond, une de chaque côté de la porte. — Deux buffets avec étagères entre la porte et les fenêtres. — A gauche, contre le mur, un grand cartel ; à droite, une haute cheminée dans laquelle flambe un grand feu. — A gauche, une grande table en vieux chêne ; près de cette table, un grand fauteuil ; un tabouret devant le fauteuil. — Canapé, à droite, près de la cheminée, et, près du canapé, un petit guéridon ; à côté, deux chaises. — Chaises au fond.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

BOISGOMMEUX, en costume de chasse, MARTINE  
MOUCHE.

Boisgommeux dans le grand fauteuil, la jambe sur un tabouret, prenant son café. — Martine, à genoux, la figure tournée vers le public, achève de boutonner les guêtres du vicomte. — Au fond du théâtre, Mouche préparant le fusil, les cartouches, etc.

BOISGOMMEUX.

A la bonne heure ! on est bien, ici.

MARTINE.

Pas vrai, m'sieu ?

Elle se lève.

BOISGOMMEUX.

De bonnes grosses chaussures... des habits qui ne vous gênent pas... de l'espace, de l'air...



MARTINE.

Et du bon café!

BOISGOMMEUX.

C'est toi qui l'as fait, le café?

MARTINE, se relevant.

Je crois bien, que c'est moi!...

BOISGOMMEUX.

Viens m'embrasser, Martine.

MARTINE, l'embrassant à la paysanne.

Je crois bien, que j'y vas!...

BOISGOMMEUX.

A la bonne heure! c'est ça de l'amour... (Il prend sa pipe.) Tandis que cette mijaurée d'hier soir... (Avec fièvre.) Quand on songe que, pendant six mois, j'ai été son esclave, son chien... une chose à elle!... voilà ce que j'ai été pendant six mois... et au bout de ces six mois... ah!... (Martine, qui s'était éloignée pendant les dernières paroles de Boïsgommeux, revient et lui présente un bout de papier enflammé avec lequel il allume sa pipe.) A la bonne heure! c'est ça de l'amour!... Viens m'embrasser, Martine...

MARTINE.

Tant que vous voudrez!

Elle l'embrasse.

BOISGOMMEUX.

Bonne fille!... (Tout en fumant.) Ah çà, et l'autre?... (Il se lève)... et Georgette?...

MARTINE, peu contente.

Georgette?...

BOISGOMMEUX, allant s'abaisser à la cheminée.

Où, nous la verrons bientôt, j'aime à croire...

MARTINE, furieuse.

Elle est à la ferme, Georgette... Sa place n'est pas

au château, à Georgette, sa place est à la ferme... et elle fera bien d'y rester. car si elle avait l'imprudence de venir ici, je la...

MOUCHE, toujours au fond, sans se retourner.

La v'là!

MARTINE.

Qu'est-ce que tu dis?

MOUCHE.

Je dis que v'là Georgette qu'arrive... (Montrant la fenêtre, et elle court, elle court!...) (Goguenardant.) Mais, comme elle sait que ça vous déplairait, p'têtre ben qu'elle n'entrera pas... (Entre Georgette.) Si! elle a entré tout de même... J' vas lâcher Diane, pas vrai? m'sieu.

BOISGOMMEUX.

Oui, va lâcher Diane.

Mouche sort. — Georgette est restée sur le seuil de la porte.

## SCÈNE II

BOISGOMMEUX, MARTINE, GEORGETTE.

BOISGOMMEUX.

Bonjour, Georgette.

GEORGETTE.

Bonjour, m'sieu.

BOISGOMMEUX.

Tu as quitté la ferme, il paraît?

GEORGETTE.

Je suis venue dès que j'ai su que monsieur le vicomte était arrivé... et si je l'avais su plus tôt, je serais venue plus tôt...

BOISGOMMEUX.

Bonne petite!.. Viens m'embrasser, Georgette.

GEORGETTE.

Oh ! m'sieu...

BOISGOMMEUX.

Eh bien?...

GEORGETTE.

J'ose pas...

BOISGOMMEUX.

Puisque je te le permets!...

Il pose sa pipe sur une chaise, près de la cheminée.

GEORGETTE.

Tout de bon?...

BOISGOMMEUX.

Tout de bon.

GEORGETTE.

Oh ! alors...

Elle vient à lui et l'embrasse.

MARTINE, bondissant dans son coin et menaçant Georgette.  
Toi, tout à l'heure... je ne te dis que ça!...

BOISGOMMEUX.

Allons, la jalouse. allons... Viens aussi, toi...

MARTINE.

Non, par exemple!...

BOISGOMMEUX, marchant vers Martine sans quitter  
Georgette.

Non?...

MARTINE.

Non!

BOISGOMMEUX, tout près de Martine.

Bien vrai, tu ne veux pas?...

Après un instant de résistance, Martine se laisse tomber dans les bras  
de Boisgommeux.

MARTINE.

Ah!...

BOISGOMMEUX, les embrassant toutes les deux. —

Il commence par Martine.

A la bonne heure! c'est ça de l'amour... pas de simagrées, pas de manières... (Les deux femmes sans le quitter, essaient de s'envoyer des coups de pied.) Eh bien?... qu'est-ce que c'est?... voulez-vous bien vous tenir tranquilles?... (Les deux femmes s'arrêtent : il les embrasse : elles recommencent) Eh bien?... (Les deux femmes s'arrêtent de nouveau : il les embrasse.) C'est ça de... (Les écartant brusquement.) Eh bien, non! ce n'est pas ça du tout!... L'amour, c'est une petite femme, pas plus haute que ça, qui vous fait poser et qui se moque de vous, qui vous donne des rendez-vous et qui n'y va pas, qui se barricade derrière un cordon de sonnette et qui, de là, avec des petites mines de roquet en colère, vous crie : « Non, je ne vous aime pas... (Imitant les intonations de la marquise.) Non, je ne vous aime pas! non, je ne vous aime pas!... » C'est ça qui est l'amour, et ce n'est pas autre chose!..

De chaque côté de la scène, les deux femmes le regardent avec stupéfaction.

MARTINE, à Georgette.

Qué qu'il a?...

Georgette répond par gestes qu'elle n'en sait rien.

BOISGOMMEUX.

Vous n'êtes pas comme ça, vous deux... hé? (Les deux femmes se rapprochent de lui avec une certaine inquiétude.) Ce n'est pas vous qui, si l'on vous parlait d'amour, iriez-vous pendre à la sonnette?...

MARTINE, ne comprenant pas.

Nous pendre?...

GEORGETTE.

A la sonnette, il a dit?...

MARTINE.

A la sonnette!...

Après avoir essayé pendant quelque temps de ne pas rire, les deux femmes finissent par éclater.

BOISGOMMEUX.

Eh bien!... (Le rire des femmes s'arrête court.) Elles sont bêtes comme des oies... (Il les quitte.) Allons, vous êtes très gentilles, toutes les deux, très gentilles, très gentilles... (Il remonte et prend des cartouches.) Adorez-moi, je n'y vois pas de mal, mais ne vous donnez plus de coups de poing ni de coups de pied, je vous le défends...

MARTINE, à part

Oh! quant à ça!...

BOISGOMMEUX.

Je vous le défends, vous entendez! (A Mouche, qui paraît au fond.) Eh bien, Mouche, y sommes-nous?

MOUCHE.

Oui, m'sieu.

BOISGOMMEUX.

Allons, alors... (Il prend son fusil. A tout à l'heure, vous deux!... (Il sort.) Tout beau, Diane!... Eh là! eh là!... tout beau!...

On entend encore sa voix pendant quelque temps.

## SCÈNE III

MARTINE, GEORGETTE.

GEORGETTE, qui est remontée pour voir Boisgommeux plus longtemps.

Il n'a pas d'esprit du tout, not' maître... mais, mon Dieu, qu'il est beau!

MARTINE.

Tu trouves?...

GEORGETTE.

Oh! oui.

MARTINE.

Georgette!...

GEORGETTE.

Après?...

MARTINE.

Quelle heure est-il?... Regarde bien là...

Georgette passe.

GEORGETTE. regardant le cartel.

Neuf heures et demie moins quelques minutes... Tu ne le vois pas?

MARTINE.

Si fait, je le vois...

GEORGETTE.

Eh ben, alors?...

MARTINE.

C'est pour t'avertir que, lorsque la demie sonnera, je te sauterai dessus.

GEORGETTE.

Ah! bon!...

MARTINE.

A moins que tu ne t'engages à ne pas sortir de la ferme pendant tout le temps que m'sieu le vicomte restera au château...

GEORGETTE.

Qu'est-ce que tu y gagnerais? Si je restais à la ferme, m'sieu le vicomte y viendrait, à la ferme, et v'là tout!...

MARTINE.

Ça me regarde, ça... Promets-moi seulement de ne pas venir flâner par ici, et je ferai, moi, ce qu'il faudra pour qu'il n'aille pas flâner par là... Promets-tu?...

GEORGETTE.

Je ne promets rien du tout.

MARTINE.

Décidément?...

GEORGETTE.

Décidément!...

MARTINE, *retroussant ses manches.*

Alors, tu sais, quand la demie sonnera...

GEORGETTE, *même jeu.*

C'est entendu!...

Moment de silence. La demie sonne : Martine et Georgette s'élancent l'une sur l'autre, la main levée. Au moment où elles vont frapper, elles s'arrêtent, tentent l'oreille : on entend les grelots d'un cheval, le claquement d'un fouet.

TOUTES DEUX, *ensemble.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

*Elles font demi-tour et remontent.*

GEORGETTE, *regardant par la gauche.*

La voiture du père Turquet...

MARTINE.

Une femme!...

La marquise paraît au fond, sans entrer : elle tient à la main son indicateur des chemins de fer.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRIETTE, puis TURQUET,  
puis MOUCHE.

HENRIETTE.

Monsieur le vicomte Max de Boisgommeux?

GEORGETTE.

Vous êtes chez lui, madame.

*Martine passe.*



HENRIETTE, entrant.

Chez lui!... (Se laissant tomber sur le fauteuil qui est près de la table. — Au cocher qui s'arrête au fond, portant la petite malle.) Entrez, mon ami. (Montrant le guéridon à droite.) Mettez cela ici... (Lui donnant de l'argent.) Tenez... voici ce que je vous ai promis.

TURQUET.

Merci, madame... Mais vous me permettez bien de laisser souffler mon cheval?...

HENRIETTE.

Certainement... Restez ici autant qu'il vous plaira, et demandez ce dont vous aurez besoin.

GEORGETTE, à part.

Elle est sans gêne!

MARTINE.

Adieu, père Turquet.

Le cocher sort.

HENRIETTE, regardant autour d'elle.

Chez lui!... chez moi!... (Deux coups de fusil assez loin.) Qu'est-ce que c'est que ça?

MARTINE.

Ça?

HENRIETTE.

Oui...

MARTINE.

C'est monsieur le vicomte qui chasse.

HENRIETTE.

Ah!... et dans combien de temps va-t-il revenir?

MARTINE.

Dans combien de temps?...

HENRIETTE.

Oui... dans combien de temps sera-t-il ici?

MARTINE.

Je ne sais pas, moi... dans une heure...

GEORGETTE.

Ou ben dans deux.

HENRIETTE.

Je l'attendrai.

Elle se lève, regarde encore une fois autour d'elle, se débarrasse de son manteau, va se chauffer les pieds à la grande cheminée, etc., etc.  
— Martine et Georgette descendent en scène à gauche.

MARTINE, à Georgette.

Regarde-moi cette toilette... regarde-moi donc ça!... cette robe, ces jupons, ces bas!...

GEORGETTE.

Et ces soufiers!... T'as vu les soufiers?...

MARTINE.

C'est qu'equ' coquine de Paris qui court après monsieur.

GEORGETTE.

Et nous qui allons nous battre!...

MARTINE.

Ah bien, par exemple!...

GEORGETTE.

Dis donc, Martine?

MARTINE.

Hé?...

GEORGETTE.

Au lieu de nous battre, si nous l'empoignons, toutes les deux, hé?... et si nous la fichions dans la mare?...

MARTINE.

C'est une idée!...

Mouche accourt tout essoufflé.

MOUCHE.

La pipe! donnez-moi la pipe!

HENRIETTE, quittant la cheminée et venant près de  
la table.

Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon?

MOUCHE, effaré.

Ah!...

HENRIETTE.

Eh bien?...

MOUCHE.

C'est m'sieu le vicomte qu'a oublié sa pipe.

HENRIETTE.

Sa pipe!...

MOUCHE.

Oui, madame... sa pipe...

Henriette voit la pipe sur la chaise, la prend en souriant, la  
regarde et la donne elle-même à Mouche.

HENRIETTE.

Tiens, mon garçon, porte-lui sa pipe, et dis-lui en même temps... qu'une personne... (Mouvement de Martine et de Georgette) Non, ne lui dis rien... (Elle s'assied, déchire une feuille de son carnet et écrit quelques mots.) Donne-lui cela, tout simplement... va vite...

MARTINE et GEORGETTE, se précipitant sur Mouche.

Qu'est-ce qu'elle a écrit? fais voir... qu'est-ce qu'elle a écrit sur le papier?

Elles sortent avec Mouche.

## SCÈNE V

HENRIETTE, seule.

J'ai eu raison d'écrire en anglais... Enfin j'y suis, la chose est faite, il n'y a pas moyen de retourner en arrière... Maintenant, réfléchissons. J'ai essayé déjà...

mais, pendant la route, c'était impossible... L'émotion, le tapage du chemin de fer... pan pan... et puis, après le chemin de fer, cette carriole qui versait à moitié, et se relevait pour retomber encore... Il n'y avait pas moyen... Ici, au moins, je suis tranquille... je puis fixer mes idées, ici... Voyons... Eh bien, non... j'ai beau faire... tout ça danse, danse... (Elle essaie encore et se prend la tête à deux mains.) Voyons, pourtant, je veux... je veux... (En riant.) Ah! ah bien, oui!... prrr!... à quoi bon réfléchir, d'ailleurs!... Je ne sais qu'une chose... c'est qu'hier j'étais là-bas... et qu'aujourd'hui je suis ici... C'est qu'hier encore je me croyais, j'avais toute raison de me croire condamnée aux troubadours à perpétuité, et qu'aujourd'hui je suis libre... ils ne viendront pas me chercher ici, les troubadours! J'en ai fini avec eux... Une existence nouvelle va commencer pour moi, existence toute remplie d'amour, de passion, de délire!... Il est à moi, je suis à lui!... C'est ça que je lui ai écrit tout à l'heure, en anglais... sur le petit papier... Et maintenant, sans doute, il a lu le petit papier... Il sait que je l'attends... il s'élançe... il accourt, il est là!... C'est lui!

Entre Boisgommeux.

## SCÈNE VI

HENRIETTE, BOISGOMMEUX.

HENRIETTE.

Max!...

BOISGOMMEUX.

Henriette!...

HENRIETTE.

Ah!

Elle tombe dans ses bras. — Embarrasemens, transports. — Martine et Georgette paraissent au fond et levent les bras avec indignation.

BOISGOMMEUX.

Henriette!

MARTINE et GEORGETTE, avec un grand cri.

Oh!...

BOISGOMMEUX.

Voulez-vous bien filer, toutes les deux, voulez-vous bien?... (Elles se sauvent précipitamment; Boisgommeux ferme la porte du fond et redescend.) Henriette!...

HENRIETTE.

Max!...

BOISGOMMEUX.

Ce n'est pas un rêve, c'est bien vous qui êtes là, c'est bien vous que je serre dans mes bras...

HENRIETTE, criant parce qu'il la serre un peu trop.

Aïe!... Oui, c'est bien moi.

BOISGOMMEUX.

Vous qui, hier soir...

HENRIETTE.

Ne parlons plus de ça.

BOISGOMMEUX.

Tandis que maintenant...

HENRIETTE.

Ah!...

BOISGOMMEUX

A moi! maintenant, à moi!...

HENRIETTE.

Oui... à vous... (Il l'embrasse.) A toi...

BOISGOMMEUX.

A toi!... tu l'as dit?...

HENRIETTE.

Oui, je l'ai dit...

BOISGOMMEUX, doutant encore.

Tu l'as dit, mais tu ne le dirais pas une seconde fois?

HENRIETTE, résolue.

Si, je le dirais...

BOISGOMMEUX.

Dis-le, alors...

HENRIETTE.

A toi... à toi!...

BOISGOMMEUX.

Eh bien, écoute.

HENRIETTE.

J'écoute.

BOISGOMMEUX, au comble de l'enthousiasme.

Tout ce qu'une poitrine humaine peut renfermer de bonheur... (Il tire un perdreau de la poche de sa veste et le pose sur la table.) Tu entends, n'est-ce pas? (Il tire de sa poche un second perdreau.) Tout ce qu'une poitrine humaine peut renfermer de bonheur...

HENRIETTE, éperdue.

Eh bien?...

BOISGOMMEUX, avec calme.

Ma poitrine, à moi, le renferme en ce moment.

HENRIETTE.

Ah!

BOISGOMMEUX, la conduisant vers le canapé.

Henriette!...

HENRIETTE, se laissant tomber sur le canapé.

Max!...

BOISGOMMEUX, tombant aux pieds d'Henriette.  
*My little marchioness...*

HENRIETTE.

*Darling! darling!*

BOISGOMMEUX.

*For ever, n'est-ce pas, for ever?...*

HENRIETTE.

*Oh! yes... yours, yours for ever... and nothing can prevent me being yours...*

BOISGOMMEUX, avec force.

*I love you! I love you!...*

HENRIETTE.

Et moi donc!

BOISGOMMEUX se lève et s'assied sur le canapé à côté d'Henriette.

Extase... longue, longue extase...

HENRIETTE, après quelques secondes d'extase.

Vous avez déjeuné, mon ami?

BOISGOMMEUX, simplement.

Non. j'ai seulement pris un peu de café. ce matin; je déjeunerai à onze heures, comme d'habitude.

HENRIETTE, inquiète.

A onze heures?

BOISGOMMEUX.

Oui.

HENRIETTE.

C'est que... je ne sais comment vous dire... Vous allez me trouver bien matérielle...

BOISGOMMEUX, se relevant.

Insensé que je suis!

Il sonne : les deux portes de côté s'ouvrent en même temps : Martine paraît à droite. Georgette paraît à gauche.



## SCÈNE VII

LES MÊMES, MARTINE, GEORGETTE.

BOISGOMMEUX.

Le déjeuner, tout de suite!

MARTINE, stupéfaite.

Tout de suite?

BOISGOMMEUX.

Oui, tout de suite.

GEORGETTE, ironique.

Combien de couverts?

BOISGOMMEUX.

Deux couverts.

MARTINE et GEORGETTE, avec le même grand cri.

Oh!

BOISGOMMEUX, sévèrement.

Eh bien?...

Les deux portes se referment violemment et d'un seul coup :  
juste en même temps les deux femmes ont disparu.

## SCÈNE VIII

HENRIETTE, MAX.

HENRIETTE.

Vous ne vous attendiez pas à me donner à déjeuner?...

BOISGOMMEUX, venant s'asseoir près d'Henriette.

Oh! pour ça non, par exemple!... et même, si je ne  
craignais pas d'être indiscret...

HENRIETTE.

Ne craignez pas.

BOISGOMMEUX.

Je vous demanderais comment vous avez pu vous y prendre...

HENRIETTE.

J'ai dit que je m'en allais en Normandie, chez ma tante.

BOISGOMMEUX.

Chez votre respectable tante...

HENRIETTE.

Oui.

BOISGOMMEUX, ému.

Et... pour combien de jours avez-vous dit que vous vous en alliez?...

HENRIETTE.

Pour deux ou trois jours.

BOISGOMMEUX.

Pour deux ou trois?... (Henriette incline la tête). Mais, alors, dites donc?...

HENRIETTE.

Quoi?...

BOISGOMMEUX.

Mais, alors, dites donc?... Vous ne serez pas obligée de partir tout de suite après le déjeuner?... (Henriette sourit.) Hé?...

HENRIETTE.

Non, je ne serai pas obligée...

BOISGOMMEUX, se mettant à courir dans la chambre comme s'il avait perdu la tête.

Mais alors, dites donc?... mais alors, dites donc?...

Henriette se lève.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous avez?...

BOISGOMMEUX.

C'est le bonheur!...

HENRIETTE.

Vraiment, vous êtes heureux?...

BOISGOMMEUX.

Tout ce qu'une poitrine humaine...

HENRIETTE, l'interrompant.

Oui, je sais. Qu'est-ce que ce sera donc, quand je vous aurai dit ce que j'ai encore à vous dire?

BOISGOMMEUX.

Il y a encore quelque chose?...

HENRIETTE.

Venez là, près de moi...

BOISGOMMEUX.

Il y a encore quelque chose. Ah!... c'est trop!... c'est trop!... Ah!

HENRIETTE.

Calmez-vous, voyons...

BOISGOMMEUX.

Je ne peux pas...

HENRIETTE.

Asseyez-vous là... là... (Boisgommeux s'assied auprès d'elle.)  
Vous rappelez-vous ce que vous me disiez quand vous me faisiez la cour?

BOISGOMMEUX.

Et que vous vous moquiez de moi...

HENRIETTE, l'empêchant de continuer.

Oh!... oh!... Votre amour était immense, profond comme le grondement lointain du tonnerre, suave comme la palpitation des étoiles... Il devait durer toute la vie, votre amour, toute la vie!...

BOISGOMMEUX.

Et l'éternité donc!... à quoi devais-je l'employer, l'éternité?...

HENRIETTE.

A vous souvenir que vous m'aviez aimée...

BOISGOMMEUX.

Et elle ne devait pas me paraître trop longue... vous vous rappelez... j'ajoutais qu'elle ne me paraîtrait pas trop longue.

HENRIETTE.

« Si vous étiez libre, me disiez-vous, si rien ne nous séparait l'un de l'autre, si nous pouvions vivre tous les deux, tout seuls, enfermés dans notre amour... »

BOISGOMMEUX.

Oui!... Malheureusement, c'est un rêve...

HENRIETTE.

Un rêve?...

BOISGOMMEUX.

Dame!...

HENRIETTE.

Eh bien, mon ami, ce rêve... va maintenant devenir une réalité...

BOISGOMMEUX.

Pas possible?

HENRIETTE.

Par suite d'arrangements intervenus entre mon mari et moi, je suis libre, maintenant.

BOISGOMMEUX.

Libre!...

HENRIETTE.

Et non seulement je ne partirai pas d'ici tout de suite après le déjeuner, mais jamais je n'en partirai, d'ici, jamais, jamais!

BOISGOMMEUX.

Vous badinez!...

HENRIETTE.

Pas le moins du monde... c'est très sérieux. (Le vicomte se lève.) Je serai bien obligée de faire un petit voyage à Paris, pour la régularisation de ces arrangements dont je vous ai parlé... Mais je reviendrai tout de suite... (Elle se lève) et je ne m'en irai plus!...

BOISGOMMEUX.

Ah! ah!...

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous en dites?

BOISGOMMEUX.

C'est un nouveau point de vue, voilà ce que j'en dis, c'est un nouveau point de vue.

HENRIETTE, ouvrant sa malle de voyage et en tirant divers objets.

Vous voyez. (Elle passe.) J'ai apporté toutes mes petites affaires... ma guipure, pour travailler au coin du feu...

BOISGOMMEUX.

La *Revue des Deux Mondes*...

HENRIETTE.

Vous me la lirez...

BOISGOMMEUX.

Toute la vie!...

HENRIETTE.

Oui, toute la vie, Max, toute la vie!... Ah! je peux bien le dire, maintenant... jamais, s'il avait fallu être à la fois à mon mari et à vous, jamais je n'aurais consenti... (cachant sa tête sur la poitrine du vicomte.) Je n'aurais pas pu!... (Relevant la tête.) Mais maintenant qu'il n'y a plus que vous... maintenant que c'est vous, en quelque sorte, qui êtes mon mari...

BOISGOMMEUX.

Ah!...

HENRIETTE.

A vous, maintenant, à vous! à vous!!...

BOISGOMMEUX, essayant d'être convaincu.

Oui, à moi!! à moi!!

HENRIETTE.

Qu'avez-vous, Max?... on dirait... Est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas ravi?...

BOISGOMMEUX.

Pas ravi!... quand vous faites pour moi... beaucoup plus que je n'aurais demandé... pas ravi!... Si fait, Henriette, je suis ravi, transporté... Seulement...

HENRIETTE.

Seulement?...

BOISGOMMEUX.

C'est un nouveau point de vue, voilà tout, c'est un nouveau point de vue... (Il se promène). Il y a du bon, certainement, il y a du bon...

HENRIETTE.

Là, me voilà installée, vous voyez.

BOISGOMMEUX.

Oui, je vois!

Entrent Georgette et Martine apportant ce qu'il faut pour mettre le couvert.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, MARTINE, GEORGETTE.

Henriette a pris sa guipure et travaille. — Boisgommeux se promène de long en large, va regarder au fond par la fenêtre. — Georgette et Martine, tout en mettant le couvert, dévorent des yeux la marquise. — Boisgommeux, en se promenant, tire machinalement de sa poche sa pipe et se met à la bourrer, Henriette s'en aperçoit.

HENRIETTE.

Max!...

Boisgommeux s'arrête; du regard Henriette lui indique sa pipe.

BOISGOMMEUX.

Ah! oui... (En remettant sa pipe dans sa poche.) C'est un nouveau point de vue...

Il reprend sa promenade.

MARTINE, à Georgette, tout en mettant le couvert.

T'as vu?

GEORGETTE.

J'ai vu.

MARTINE.

Il n'a pas l'air content, tout de même!

GEORGETTE.

Jour de ma vie! si j'étais homme... et si une femme voulait m'empêcher de fumer ma pipe!...

Martine remonte.

HENRIETTE, toujours assise.

Max!... venez un peu ici... (Il vient derrière le canapé.) plus près... Qu'est-ce que c'est que ces deux personnes?... oui, ces deux personnes qui sont là, en train de mettre le couvert...

BOISGOMMEUX.

Mais... il y en a une qui... il y en a une qui est de la maison...

HENRIETTE.

Et l'autre vient pour l'aider?

BOISGOMMEUX.

Elle vient de la ferme, l'autre...

HENRIETTE.

Eh bien, là, vrai... elles ont toutes les deux une singulière façon de me regarder.

BOISGOMMEUX.

Ah!... bien!...

HENRIETTE.

Comment?...

BOISGOMMEUX.

Bien, bien, cela suffit... Vous aurez soin de sortir le moins possible de la lingerie, Martine. Et vous, Georgette, il faudra retourner à la ferme... mon enfant.

MARTINE.

Eh bien, à la bonne heure!!!

GEORGETTE.

A la bonne heure!... mais cela n'est pas juste, entendez-vous, madame... Puisque vous l'avez à Paris, vous devriez au moins nous le laisser à la campagne!

BOISGOMMEUX, furieux.

Voulez-vous bien filer!...

Il chasse violemment les deux femmes.

GEORGETTE.

Oh!

Elle sort, précédée de Martine. — Sur la phrase de Georgette, la marquise s'est levée brusquement : Boisgonmeux et elle se trouvent debout, l'un en face de l'autre.



## SCÈNE X

HENRIETTE, BOISGOMMEUX.

BOISGOMMEUX.

Elle partira, elle partira... .

HENRIETTE.

J'y compte bien!

BOISGOMMEUX.

Ce n'est pas au moment où vous me faites tant de sacrifices que j'hésiterais... Car vous m'en faites, de ces sacrifices!... m'en faites-vous, mon Dieu, m'en faites-vous!... votre situation dans le monde... votre réputation...

HENRIETTE.

Tout, tout...

BOISGOMMEUX.

C'est beaucoup, peut-être?

HENRIETTE.

Non, mon ami, non...

BOISGOMMEUX.

Vous dites ça parce que vous n'avez pas fait le compte... mais, si vous aviez fait le compte...

HENRIETTE.

Je l'ai fait...

BOISGOMMEUX.

Et ça ne vous a pas empêchée?...

HENRIETTE.

J'aurais voulu qu'il y en eût davantage...

BOISGOMMEUX.

Ah!... (Mouvement.) Comme ça, nous allons vivre tous

les deux?... (Henriette fait signe que oui.) Qu'est-ce que nous ferons?

HENRIETTE.

Nous voyagerons! nous irons en Suisse...

BOISGOMMEUX.

Oh! la Suisse en hiver...

HENRIETTE.

Nous irons en Italie... à Venise...

BOISGOMMEUX, à part.

J'attendais Venise!...

HENRIETTE.

Et puis nous reviendrons ici...

BOISGOMMEUX.

Toujours tous les deux, tout seuls?...

HENRIETTE.

Dans les premiers temps, il faudra bien... Vous ne voudriez pas m'exposer... Mais, vous savez, le temps arrange bien des choses... plus tard, dans deux ou trois ans, nous pourrons commencer à voir du monde...

BOISGOMMEUX.

Ah!...

HENRIETTE, avec un peu d'inquiétude.

Ah?...

BOISGOMMEUX.

Je suis ravi...

HENRIETTE.

Bien sûr?...

BOISGOMMEUX, sans conviction.

Ma parole!...

HENRIETTE.

Je voudrais vous croire, mais, malgré moi, en vous regardant...

BOISGOMMEUX.

Mais si, je vous assure, je suis ravi... Ce qui me donne l'air, comme ça, un peu... c'est que, dans ce que vous m'avez dit tout à l'heure, il y a quelque chose que je ne comprends pas...

HENRIETTE.

Quoi donc?...

BOISGOMMEUX.

Ces arrangements intervenus entre votre mari et vous...

HENRIETTE.

Ils sont les plus simples du monde... Mon mari m'a redemandé sa liberté et m'a rendu la mienne.

BOISGOMMEUX.

Il vous a rendu?...

HENRIETTE.

Ma liberté, ma liberté tout entière!

BOISGOMMEUX, éclatant.

Mais il n'a pas le droit!... Certainement non, il n'a pas le droit!... Ah bien! ce serait joli, si, le jour où il a envie de se débarrasser de sa femme, un mari n'avait qu'à lui dire : « Vous êtes libre!... » et si la femme, après cela, n'avait qu'à s'en aller tomber chez un pauvre jeune homme!...

HENRIETTE.

Oh!!!

BOISGOMMEUX.

Mais le législateur n'a pas voulu de ça, il n'a pas voulu de ça, le sage législateur...

HENRIETTE.

Vraiment?..

BOISGOMMEUX.

Votre mari vous a trompée, ma chère, ou bien il s'est

trompé lui-même; vous n'êtes pas libre, pas libre du tout... Votre position est fausse, vous ne vous en doutez pas, mais elle est on ne peut plus fausse, votre position!... et si j'avais un conseil à vous donner...

HENRIETTE, se contenant.

Ce serait de m'en retourner?

BOISGOMMEUX, hésitant devant sa pensée.

Oh!...

HENRIETTE.

N'est-ce pas?...

BOISGOMMEUX, poli.

Certainement, si je ne consultais que mon amour...

HENRIETTE, éclatant.

Son amour! il ose parler de son amour!...

BOISGOMMEUX.

Madame...

HENRIETTE.

Un homme qui se traînait à mes pieds pour obtenir une heure de ma vie!... je lui apporte ma vie tout entière, et il n'en veut pas!...

BOISGOMMEUX.

Parce qu'il y a de ces responsabilités devant lesquelles un gentleman...

HENRIETTE.

Des phrases, tout cela, des phrases!...

BOISGOMMEUX, sec.

Comme vous voudrez!...

HENRIETTE.

Jamais, je le vois bien maintenant, jamais vous ne m'avez aimée.

BOISGOMMEUX.

Je vous ai aimée en homme du monde...

HENRIETTE.

Et il invoquait l'éternité!... Il prenait à témoin le grondement du tonnerre et la palpitation des étoiles...

BOISGOMMEUX.

Justement!... J'en appelle à toutes celles qui ont l'habitude des hommes du monde... le tonnerre, les étoiles, l'éternité... est-ce que cela ne veut pas dire?...

HENRIETTE.

Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré... n'est-ce pas, c'est ça que ça veut dire?... Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré... au troisième, sur la cour...

BOISGOMMEUX.

Madame!!

HENRIETTE.

Misérable!

BOISGOMMEUX.

Eh là!...

HENRIETTE.

Oui, misérable! misérable! grand misérable!...

BOISGOMMEUX.

Eh bien, c'est bon!

Il passe.

HENRIETTE.

Soyez donc franc, au moins, et dites que, si vous me conseillez de partir, c'est parce que déjà vous avez assez de moi, parce que je vous assommerais en restant plus longtemps.

BOISGOMMEUX.

Oh!

HENRIETTE.

Dites-le, voyons...

BOISGOMMEUX.

Non, je ne le dirai pas... Je suis trop bien élevé...

HENRIETTE, frappée au cœur.

Oh !

Elle commence à remettre dans sa malle de voyage tous les objets qu'elle en avait retirés.

BOISGOMMEUX, très ému, cherchant à rattraper sa phrase.

Voyons, Henriette... j'ai été trop loin... ce n'est pas tout à fait ça que je voulais dire... Henriette, voyons...

Henriette, implacable, termine son déménagement et ferme sa malle.

Puis elle consulte fiévreusement son indicateur et jette un coup d'œil sur la pendule.

HENRIETTE.

J'aurai le temps... (Au vicomte, d'une voix glaciale.) Une voiture, monsieur, pouvez-vous me faire avoir une voiture?...

BOISGOMMEUX, de plus en plus ému.

Henriette, voyons... Je retire ma phrase... et je vous en demande pardon... Henriette !

Entre Mouche, apportant le premier plat du déjeuner.

HENRIETTE, à Mouche.

Pouvez-vous me dire où je trouverai une voiture, mon ami?...

MOUCHE.

Il y a celle qui vous a amenée...

HENRIETTE.

Elle est encore là!...

MOUCHE.

Oui, le père Turquet monte sur son siège et va retourner à la gare.

HENRIETTE.

A la gare!... (A Mouche.) Vite, mon ami, prenez cette malle et portez-la dans la voiture du père Turquet.

MOUCHE.

Bien, madame.

BOISGOMMEUX.

**Voyons, Henriette...**

Mouche prend la malle et sort. — Henriette remet son manteau,  
son chapeau, etc.

BOISGOMMEUX.

**Puisque je vous demande pardon, voyons... Henriette,  
je vous en supplie...**

Henriette fait un pas pour sortir : Boisgommeux veut la retenir ;  
elle se dégage avec un mouvement d'horreur.

HENRIETTE.

**Ah!... ne me touchez pas!...**

BOISGOMMEUX.

**Eh bien, au diable!...**

Arrivée à la porte, Henriette se retourne et revient brusquement  
sur le devant de la scène.

HENRIETTE.

Et vous, femmes, qui seriez tentées de m'imiter, femmes qui avez, ainsi que moi, rêvé l'amour venant, sur un nuage de pourpre et d'or, vous consoler des déboires du mariage!... que n'êtes-vous là, mes sœurs! Je ne vous donnerais pas de conseils, je ne vous ferais pas de tirades, je vous dirais tout simplement : « Écoutez... Montrant Boisgommeux. ) regardez... et souvenez-vous, mes sœurs, souvenez-vous!... »

Elle remonte : Boisgommeux se jette encore une fois au-devant d'elle, mais elle l'évite, en faisant un crochet, et sort en lui jetant un dernier regard de colère.

## SCÈNE XI

BOISGOMMEUX, puis MARTINE  
et GEORGETTE.

BOISGOMMEUX.

Eh bien, au diable!... (Il bourre sa pipe.) Certainement, j'ai été flatté de ce qu'elle a fait pour moi, très flatté, très flatté...

Entrent Martine et Georgette, l'une par la droite, l'autre par la gauche : elles s'avancent sur la pointe du pied et arrivent sans faire de bruit jusqu'à Boisgommeux.

MARTINE.

Et le déjeuner!...

BOISGOMMEUX.

Le déjeuner?...

GEORGETTE.

Il est là, le déjeuner.

BOISGOMMEUX.

Il est là... Eh bien, s'il est là, il faut le manger : c'est bien simple.

GEORGETTE, empressée.

Nous allons vous servir toutes les deux.

Boisgommeux se met à table.

MARTINE.

A moins que vous ne vouliez toujours que je reste à la lingerie...

GEORGETTE.

Et que, moi, je retourne à la ferme...

BOISGOMMEUX.

Je veux que vous ne bougiez d'ici ni l'une ni l'autre... Vous entendez, voilà ce que je veux... Sont-elles gen-



tilles!... (Il commence à déjeuner. — Martine, à sa droite, tient une assiette; Georgette, à sa gauche, lui verse à boire.) **A la bonne heure! c'est ça qui est de l'amour!...** (Il embrasse Martine, il embrasse Georgette.) **C'est ça qui est de...** (Se levant brusquement.) **Eh bien, non... j'ai beau dire et beau faire... ça n'est pas ça du tout, l'amour... Il galope dans la carriole du père Turquet, l'amour!... Mais, en montant à cheval tout de suite, j'aurai peut-être le temps de le rattraper... vite! vite!...**

Il va prendre son chapeau.

GEORGETTE.

Vous partez, m'sieu?

BOISGOMMEUX, déjà arrivé à la porte.

Oui, je pars...

MARTINE.

Et le déjeuner?

BOISGOMMEUX.

Mangez-le toutes les deux!

Il sort.

GEORGETTE et MARTINE, stupéfaites, les bras au ciel.  
Ah!...

BOISGOMMEUX, dans la coulisse, pendant que le rideau tombe.  
Vite, un cheval! une voiture! Vite! vite!

# ACTE TROISIÈME

Chez la Marquise.

Décor du premier acte. — Les lampes et les candélabres ne sont pas allumés.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

KERGAZON, JULIETTE.

Kergazon, assis à sa table, travaille. — Juliette, assise au milieu de la scène, ne fait rien du tout. — Moment de silence, après le rideau levé.

KERGAZON.

Vous avez passé une bonne nuit, mon enfant ?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Vous êtes contente, alors ?

JULIETTE.

Oh ! oui, monsieur, je suis bien contente. (Kergazon sonne.) Vous sonnez, monsieur ?

KERGAZON.

Oui, mon enfant, je sonne.

JULIETTE.

Est-ce qu'il faudra faire semblant de vous aimer, quand on entrera ?

KERGAZON.

C'est inutile... les domestiques sont maintenant suffisamment édifiés. (Entre Joseph.) Rien encore?

JOSEPH.

Non, monsieur.

KERGAZON, regardant sa montre.

Quatre heures vingt-cinq... elle devrait être arrivée. Enfin!... (A Joseph.) Vous faites bien attention, n'est-ce pas?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Dès que vous apercevrez madame, vous viendrez vite me prévenir.

JOSEPH.

N'ayez pas peur, monsieur!

Il sort.

KERGAZON.

Mon enfant?

JULIETTE.

Monsieur?

KERGAZON.

Voulez-vous me faire un plaisir?...

JULIETTE.

Oui, monsieur, je veux bien.

Elle se lève.

KERGAZON.

Prenez ce livre qui est là, sur cette console.

Il montre la console au fond à gauche.

JULIETTE.

Ce gros livre-là?

KERGAZON.

Oui, mon enfant.

JULIETTE. prenant le livre, qui est lourd.

Aïe!

Elle revient s'asseoir.

KERGAZON.

Cherchez page 414.

JULIETTE.

414?...

KERGAZON.

Oui, mon enfant... y êtes-vous?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Ayez la bonté de lire...

JULIETTE, lisant.

« Taillefer... »

KERGAZON.

« Taillefer », c'est bien cela... continuez.

JULIETTE, lisant.

« Taillefer qui moult... moult... »

KERGAZON, avec bonté.

*Moult*, mon enfant, *moult*!... c'est du vieux français...  
Ne vous troublez pas... lisez comme c'est écrit.

JULIETTE, lisant.

Taillefer qui moult bien cantout  
Sur un cheval qui tost...

KERGAZON, l'interrompant.

« Sur un cheval », n'est-ce pas?... il y a bien : « sur  
un cheval »?...

JULIETTE.

Oui, monsieur, « sur un cheval... »

(Reprenant.)

Sur un cheval qui tost alout,  
Devant li dus alout cantant  
De Karlemaine et de Rollant.

KERGAZON.

Merci, mon enfant.

(Se mettant à déclamer, avec chaleur.)  
 Taillefer qui très-bien chantait,  
 Sur un cheval qui vite allait,  
 Devant le duc allait chantant  
 De Charlemagne et de Roland.

Taillefer chantait, et il chantait sur un cheval. C'est là justement le point que je tenais à éclaircir... Merci, mon enfant... vous pouvez remettre le volume. (Juliette va remettre le volume sur la console, Kergazon écrit.) « De même qu'il y a aujourd'hui des gendarmes à cheval et des gendarmes à pied, il y avait autrefois, — nous en donnons la preuve aux pièces justificatives, — il y avait autrefois des troubadours à pied et des troubadours à cheval. »

JOSEPH, entrant.

Monsieur!... monsieur!...

KERGAZON.

C'est madame?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

Il sort.

KERGAZON, se levant et posant une chaise au milieu de la scène.

Vite, mon enfant... vite, sur mes genoux... et faites semblant de m'aimer, vite! vite!

Il la fait assoir sur ses genoux.

JULIETTE.

Oui, monsieur.

KERGAZON.

Ohé! ohé!... Criez « ohé! » vous aussi.

JULIETTE, sur les genoux de Kergazon.

Oui, monsieur... ohé! ohé!...

TOUS LES DEUX, ensemble, avec des gestes gauches  
 Ohé! ohé! ohé!

Entre Henriette.

## SCÈNE II

LES MÊMES, HENRIETTE, suivie d'URBAIN  
qui porte la petite malle.

KERGAZON.

Eh bien, et le commissaire!... vous n'avez pas amené le commissaire?

JULIETTE, se levant brusquement.

Le commissaire!...

HENRIETTE, à Urbain.

Mettez là cette malle... (A Urbain qui dépose la petite malle sur la table à droite.) et laissez nous... laissez-nous... (A Kergazon. Éloignez cette jeune personne. mon ami.

KERGAZON.

Mais, madame, je croyais... Il avait été convenu... Ohé! ohé!

HENRIETTE.

Éloignez-la, je vous en prie...

KERGAZON, bas.

Ah!... c'est bien!... (A Juliette.) Remonte chez toi, alors, remonte chez toi, ma chérie...

JULIETTE, étonnée.

Eh!

KERGAZON, bas.

Répondez-moi quelque chose, et tutoyez-moi en me répondant.

JULIETTE, bas.

Il faut?

KERGAZON, bas.

Oui, tutoyez-moi. (Haut.) Remonte chez toi, dans ton

petit appartement... (Il la fait passer.) et attends-moi... j'irai t'y retrouver tout à l'heure.

JULIETTE, d'une voix douce.

Viens quand tu voudras... je ne suis pas pressée.

Elle sort par le fond,

### SCÈNE III

HENRIETTE, KERGAZON.

KERGAZON.

Et maintenant, madame...

HENRIETTE.

Ah! mon ami, mon ami!...

Elle se laisse tomber dans les bras de son mari et éclate en sanglots convulsifs. — Stupéfaction de Kergazon.

KERGAZON.

Il avait été convenu que vous amèneriez le commissaire... Enfin, nous pouvons, à la rigueur, nous passer de lui... Vous avez, vous, constaté la présence de ma maîtresse.

HENRIETTE.

La jeune personne?...

KERGAZON.

Oui... Vous l'avez même surprise sur mes genoux, c'est-à-dire dans une situation qui semblait ne laisser aucun doute.

HENRIETTE.

Oh!

KERGAZON.

Vous n'avez plus qu'à vous en aller raconter la chose au premier avoué que vous rencontrerez.

HENRIETTE, avec force

Jamais!... quant à cela... jamais!

KERGAZON.

Qu'est-ce que vous dites?

HENRIETTE, émue.

Ce que je dis?...

KERGAZON.

Oui!

HENRIETTE.

Je dis qu'il n'y a pas au monde d'homme meilleur que vous... Je dis que je ne veux plus entendre parler de séparation et que je reviens ici pour n'en plus sortir.

KERGAZON.

Par exemple!!!...

HENRIETTE, ouvrant sa malle.

Vous voyez, j'ai rapporté toutes mes petites affaires.

KERGAZON, se précipitant et remettant les objets dans la malle à mesure qu'Henriette les pose sur la table.

Mais pas du tout, pas du tout!... Ce n'est pas du tout ça qui a été convenu... Il a été convenu que j'introduirais, moi, une maîtresse dans le domicile conjugal, et que vous partiriez de là, vous, pour obtenir une séparation... J'ai fait ma part... J'ai introduit une maîtresse, j'ai soupé avec elle, je l'ai tutoyée, je l'ai prise sur mes genoux...

HENRIETTE.

Eh bien! je vous pardonne, voilà tout.

KERGAZON.

Plaît-il?

HENRIETTE.

On a toujours le droit de pardonner... Je vous pardonne, mon ami.



KERGAZON.

Ah!

HENRIETTE, avec transport.

Mais vous ne comprenez donc rien? Vous ne voyez donc pas qu'une révolution s'est faite en moi, et que je ne suis plus la même femme?

KERGAZON.

Absolument la même, au contraire : ne pensant jamais qu'à m'être désagréable.

HENRIETTE, froissée.

Ah!

KERGAZON, avec mauvaise humeur.

Ah ben!...

HENRIETTE.

C'est mal, ce que vous venez de dire là, c'est mal.

KERGAZON.

Mettez-vous à ma place!...

HENRIETTE.

Vous y tenez donc bien, à cette séparation?

KERGAZON.

J'avais déjà arrangé ma vie dans ma tête... Elle était charmante, ma vie, telle que je l'avais arrangée...

HENRIETTE.

Eh bien, soit! nous nous séparerons. (Elle se lève.) Mais ne me demandez pas de vous accuser... je ne pourrais pas... Un homme comme vous!... Ah!... non... je ne vous accuserai pas... La séparation ne sera pas prononcée contre vous, mais, si vous voulez, je vous donnerai un moyen de la faire prononcer contre moi. En vous quittant hier, je vous ai laissé croire que j'allais chez ma tante. Ce n'est pas chez elle que je suis allée... J'ai passé ma nuit en chemin de fer, et, ce matin, sur les neuf heures, je suis arrivée chez...

Chez?...

KERGAZON.

Chez un ami.

HENRIETTE.

Un ami à vous?

KERGAZON.

A tous les deux.

HENRIETTE.

Son nom?

KERGAZON.

Je ne peux pas le dire.

HENRIETTE.

Mais vous me direz, au moins, ce que vous êtes allée faire...

KERGAZON.

Je suis allée chez lui pour lui demander conseil.

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'il vous a conseillé, cet ami?

KERGAZON.

De reprendre au plus vite le chemin de fer... de revenir ici... de m'agenouiller devant vous et de vous demander pardon.

KERGAZON.

Vraiment, il vous a dit?...

HENRIETTE.

En d'autres termes peut-être... Mais c'était là le sens... il n'y avait pas à s'y tromper.

KERGAZON.

Eh bien, c'est un honnête homme.

HENRIETTE.

Un honnête homme!

KERGAZON.

Sans doute!

HENRIETTE.

Soit!... Mais la démarche que j'ai faite, en allant chez cet honnête homme, n'en est pas moins fort inconsidérée. Il vous serait donc facile, si vous vouliez, de vous en servir contre moi.

KERGAZON.

A Dieu ne plaise que je vous fasse un crime du premier bon mouvement que j'aie remarqué en vous!

HENRIETTE.

Ah! si vous vouliez!...

KERGAZON.

Si je voulais?...

HENRIETTE.

J'en aurais bien d'autres, des bons mouvements, j'en aurais bien d'autres...

KERGAZON.

Hum!...

HENRIETTE, lui montrant une place à côté d'elle sur la chaise longue.

Venez là, près de moi... (Kergazon paraît hésiter.) Venez, je vous en prie.

KERGAZON, à part.

Moi qui avais si bien arrangé...

HENRIETTE, l'obligeant à s'asseoir à côté d'elle  
Pourquoi la désiriez-vous, cette séparation?

KERGAZON.

Mais parce que...

HENRIETTE.

Parce que j'étais insupportable, vous me l'avez dit... Si je promettais de ne plus l'être?...

KERGAZON, incrédule.

Oh!

HENRIETTE.

Si je promettais d'être douce, réservée, affectueuse sans importunité... Si je promettais de prendre ma part de vos travaux... (Avec effort.) de m'intéresser aux troubadours?

KERGAZON.

J'ai fait tout à l'heure une découverte importante... j'ai découvert qu'il y en avait à cheval.

HENRIETTE.

A cheval!... C'est prodigieux!... Vous voyez, je m'intéresse déjà.

KERGAZON.

Pourquoi ne m'avez-vous pas toujours parlé ainsi?

HENRIETTE.

Pourquoi?...

KERGAZON.

Oui.

HENRIETTE, avec tendresse.

Parce que je ne vous connaissais pas, alors.

KERGAZON, ému.

Henriette!

HENRIETTE.

Parce que je ne savais pas... parce que je n'avais pas comparé... ah! (Elle embrasse son mari deux ou trois fois.) Vous ne pouvez pas vous figurer comme vous gagnez à la comparaison... (Kergazon cherche à se dégager.) Où allez-vous?

KERGAZON.

Là-haut... Je vais congédier la jeune personne...

HENRIETTE, calme.

Elle a dit qu'elle n'était pas pressée.

KERGAZON.

Ça ne fait rien... je vais la congédier. (Il se lève). Mais je garderai son adresse.

HENRIETTE.

Pourquoi faire?

KERGAZON.

Pour lui écrire de revenir... si jamais vous manquiez aux engagements que vous venez de prendre.

HENRIETTE.

Je n'y manquerai pas, mon ami... je tiendrai ma parole...

Elle échange des signes de tête avec Kergazon.

KERGAZON.

Bien vrai?... bien vrai?...

Il sort.

## SCÈNE IV

HENRIETTE, seule.

Oui, je la tiendrai... homme estimable!... et je te respecterai, je t'admirerai, je t'aimerai... Je ferai, du moins, tout mon possible... (Après avoir retiré trois ou quatre objets de la petite malle, elle trouve le paquet de lettres qu'elle a emporté au premier acte.) Qu'est-ce que c'est que ça? Des lettres!... Les lettres de l'autre que j'avais emportées... Le torrent!... les étoiles!... l'éternité!... Ah! ah!... Au feu les étoiles!... au feu!... au feu!... (Elle jette les lettres dans la cheminée.) Là! là!...

La porte du fond s'ouvre; entre Boisgommeux.

## SCÈNE V

HENRIETTE, BOISGOMMEUX.

BOISGOMMEUX.

J'y suis!

HENRIETTE, se retournant.

Oh!

BOISGOMMEUX.

Henriette!...

HENRIETTE.

Sortez!

BOISGOMMEUX.

Henriette!

HENRIETTE.

Sortez, vous dis-je!...

BOISGOMMEUX.

Non... je ne sortirai pas. (Ils descendent.) Sonnez, si vous voulez : je ne sortirai pas... On me trouvera là, à vos pieds.

HENRIETTE.

Que venez-vous faire ici?

BOISGOMMEUX.

Vous dire que je vous aime!

HENRIETTE.

Hein?... répétez un peu...

BOISGOMMEUX.

Vous dire que je vous aime!

HENRIETTE, stupéfaite.

Ah bien!...

Elle passe devant Boisgommeux et se met à marcher avec agitation. Boisgommeux la suit.

BOISGOMMEUX.

Henriette!

HENRIETTE.

Ah bien!... j'en ai entendu, dans ma vie, des choses violentes! mais celle-là, par exemple!... Après m'avoir chassée de chez vous!...

Elle se remet à marcher.

BOISGOMMEUX, tout en suivant Henriette.

Eh bien! oui, après vous avoir chassée de chez moi, j'ai couru après vous pour vous dire que je vous aime... que je vous aime plus que jamais... Ça vous paraît extraordinaire?

HENRIETTE, tombant sur la chaise longue.

Ah! oui, ça me paraît...

BOISGOMMEUX.

C'est pourtant bien naturel... J'en appelle à tous ceux et à toutes celles qui ont un peu l'habitude de l'amour!

HENRIETTE.

Ainsi, vous avez couru après moi?

BOISGOMMEUX.

Oui... Malheureusement, quand je suis arrivé à la gare, le train que vous aviez pris venait de partir... j'ai pris le train suivant, et me voici.

HENRIETTE.

Et vous voilà!...

BOISGOMMEUX.

Me voici... me voilà... comme vous voudrez.

HENRIETTE.

Et vous m'aimez toujours?

BOISGOMMEUX.

Et je vous aime toujours.

HENRIETTE.

Et vous venez me demander de vous aimer?

BOISGOMMEUX.

Juste!...

HENRIETTE, suffoquant.

Ah bien! (Elle se lève.) ah! bien!... ah bien, non!...  
il n'y a pas à se fâcher... il vaut mieux en rire.

Elle passe et va s'asseoir à gauche, près de la table.

BOISGOMMEUX.

Henriette!

HENRIETTE, riant.

Bien, bien... allez!...

BOISGOMMEUX, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Henriette!... mon Henriette!

HENRIETTE, riant.

Dites ce que vous voudrez, maintenant!...

BOISGOMMEUX.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

HENRIETTE.

Bien... bien...

BOISGOMMEUX.

Il est six heures dix... le train part à sept heures  
quinze.

HENRIETTE.

Le train!... quel train?

Elle se lève.

BOISGOMMEUX, se levant.

Le train de Poitiers... Nous y serons à une heure  
vingt-sept.

HENRIETTE.

En chemin de fer, encore!... Ah bien, non! par  
exemple!... ah bien, non!



BOISGOMMEUX.

Mais si!.. mais si!..

HENRIETTE.

Comment! en moins de vingt-quatre heures, je serai allée de Paris à Poitiers, revenue de Poitiers à Paris, et vous voulez encore que je?...

BOISGOMMEUX.

Henriette!

HENRIETTE.

Il faudrait prendre un abonnement, alors!

BOISGOMMEUX.

Vous rappelez-vous ce que vous me disiez, ce matin?... que je m'étais traîné à vos pieds pour obtenir une heure de votre existence... que vous m'apportiez votre existence tout entière...

HENRIETTE, l'interrompant.

Et que vous n'en vouliez pas!

BOISGOMMEUX.

Maintenant, j'en veux bien.

HENRIETTE.

Ah! ah!

BOISGOMMEUX, avec énergie.

C'est une bêtise, mais je la ferai!... Partons ensemble... d'abord pour la Serpolette... le temps de vous reposer... et puis nous voyagerons... nous irons en Suisse.

HENRIETTE.

Oh! la Suisse, en hiver!...

BOISGOMMEUX.

Nous irons à Venise...

HENRIETTE.

Ah! ah! Venise!...

BOISGOMMEUX.

Partons, partons, tout de suite... (Il remonte.) Où sont toutes vos petites affaires?... ah! les voilà!

Il commence à remettre dans la petite malle la guipure,  
la *Revue des Deux Mondes*, etc.

HENRIETTE.

Mais pas du tout!... mais pas du tout!

Elle retire les objets que Boisgommeux a remis dans la petite malle;  
lui, au fur et à mesure, s'obstine à les y remettre.

BOISGOMMEUX.

Mais si!... mais si!...

HENRIETTE.

Voulez-vous bien laisser tout ça?...

Elle ferme violemment la petite malle.

BOISGOMMEUX, le doigt pincé.

Aïe!

HENRIETTE.

Tout est fini entre nous.

BOISGOMMEUX.

Je vous aime, Henriette! je vous aime, et vous m'aimez!

HENRIETTE.

Misérable!...

BOISGOMMEUX.

Ça n'empêche pas.

HENRIETTE.

Tout est fini, je vous le répète... (Ils descendent.) Je viens de brûler vos lettres.

BOISGOMMEUX.

Est-il possible!

HENRIETTE.

Là... dans cette cheminée.

BOISGOMMEUX.

Heureusement, j'ai gardé les brouillons.

HENRIETTE.

Je viens de brûler vos lettres et je me suis réconciliée avec mon mari.

BOISGOMMEUX.

Déjà!...

HENRIETTE.

Il a été parfait, mon mari... il m'a pardonné.

BOISGOMMEUX.

Eh bien! faites comme lui. pardonnez-moi...

HENRIETTE.

Vous pardonner?... il ne vous faut que cela?... vous ne demandez pas autre chose?...

BOISGOMMEUX.

Non, je ne suis pas assez maladroit pour vous demander autre chose aujourd'hui... Mon pardon, mon pardon seulement...

HENRIETTE.

Jamais!

BOISGOMMEUX, avec éclat.

Tout ce qu'une poitrine humaine peut renfermer de remords!...

HENRIETTE.

Ah!

BOISGOMMEUX, prenant les deux mains d'Henriette et tombant à genoux.

Henriette!... mon Henriette!

HENRIETTE.

Taisez-vous... Eh bien! que faites-vous?

BOISGOMMEUX.

Je ne me relèverai pas avant que vous m'ayez pardonné.

HENRIETTE, cherchant à se dégager.

C'est indigne!...

BOISGOMMEUX, toujours à genoux et tenant toujours  
les mains d'Henriette.

Me pardonnez-vous?

HENRIETTE.

Max... vous êtes fou!... J'entends... on vient... Vous  
allez me perdre...

BOISGOMMEUX.

Me pardonnez-vous?

HENRIETTE.

Oui, je vous pardonne... mais relevez-vous... (Parait  
le chevalier.) Ah!

LE CHEVALIER, indigné.

Oh!

Boisgommeux se relève.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que je vous disais?... Me voilà perdue!...

Elle tombe assise à droite.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Comment, madame!... vous profitez du moment où  
ce cher marquis est malade... Moi qui venais prendre  
de ses nouvelles!

HENRIETTE.

Ah!...

LE CHEVALIER.

Et vous, son ami, vous, son meilleur ami!...

BOISGOMMEUX, à Henriette, sans s'occuper du chevalier.

C'est de peu d'importance... si vous consentez à me suivre... Y consentez-vous?..

HENRIETTE.

Non!

BOISGOMMEUX.

Une fois, deux fois, trois fois!..

HENRIETTE.

Non! non! non!... maintenant que je suis rentrée dans le droit chemin, je n'en veux plus sortir.

BOISGOMMEUX.

C'est bien, alors... N'ayez pas peur, je vous sauverai!

LE CHEVALIER.

Allons!

Il remonte.

BOISGOMMEUX, ramenant le chevalier et criant.

Eh bien! chevalier, eh bien!... Où courez-vous comme ça?..

LE CHEVALIER, n'entendant pas.

Hé?...

HENRIETTE et BOISGOMMEUX, criant.

Où allez-vous?

LE CHEVALIER.

Faire mon devoir... avertir mon pauvre neveu que, pendant qu'il est là, étendu sur son lit de douleur...

BOISGOMMEUX, criant toujours.

Vous vous trompez!

HENRIETTE, criant aussi.

Vous vous trompez!... (A Boisgommeux.) Je ne peux pas, moi, je ne peux pas.

BOISGOMMEUX, criant de plus en plus fort.

Vous vous trompez!

LE CHEVALIER.

Comment, je me trompe?...

BOISGOMMEUX, hurlant.

En me voyant aux genoux de madame...

HENRIETTE, se remettant à crier.

En le voyant à mes genoux... (A Boïsgommeux.) Ah! j'y renonce.

BOISGOMMEUX, toujours hurlant.

En me voyant aux genoux de madame, vous avez cru que je lui parlais d'amour...

LE CHEVALIER, qui a enfin entendu.

Certainement, je l'ai cru.

HENRIETTE, à Boïsgommeux.

Très bien... allez toujours... il vous entend...

BOISGOMMEUX.

Eh bien, pas du tout!... je ne lui parlais pas d'amour...

LE CHEVALIER.

De quoi donc lui parliez-vous?

BOISGOMMEUX.

Je vais vous le dire... (Il fait signe qu'il a besoin d'un peu de repos. — Puis se remettant à crier.) Vous savez que le marquis et la marquise n'ont pas toujours vécu en très bonne intelligence?

LE CHEVALIER.

Chut! parlez bas... ce sont là des choses intimes, des secrets de famille...

BOISGOMMEUX, criant de plus en plus fort.

Vous savez qu'à plusieurs reprises ils ont été sur le point de se séparer?

LE CHEVALIER.

C'est ça, ne parlez pas plus haut que ça...

BOISGOMMEUX.

Vous le savez ?

LE CHEVALIER.

Oui, je le sais...

BOISGOMMEUX.

Eh bien, je venais d'apprendre qu'à la suite d'une discussion violente... (Haussant la voix.) qu'à la suite d'une discussion violente, la marquise était, cette fois-ci, absolument décidée à quitter son mari.

LE CHEVALIER.

Oh!... marquise!...

BOISGOMMEUX, criant toujours.

Je la suppliais à genoux de n'en rien faire.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, KERGAZON, puis JOSEPH  
et JULIETTE.

KERGAZON.

J'ai tout entendu... (Il vient à Boisgommeux.) Cet ami dont ma femme refusait de me faire connaître le nom, cet ami à qui elle est allée demander conseil et de chez qui elle est revenue meilleure, c'était vous ?

BOISGOMMEUX, embarrassé.

Mais, cher marquis...

KERGAZON.

C'était vous, n'essayez pas de le nier !... C'est bien, de lui avoir dit ce que vous lui avez dit... c'est bien, surtout, d'être revenu à Paris tout exprès pour insister !

LE CHEVALIER, à la marquise, montrant Kergazon.

Il va mieux.

Entrent Joseph et Juliette : — Juliette s'arrête à la porte du fond.

KERGAZON.

Qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Mademoiselle demande un petit châle qu'elle a laissé dans cette chambre.

JULIETTE, montrant le châle sur une chaise.

Il est là, tenez...

LE CHEVALIER.

Mais... c'est Juliette, la femme de chambre de Marguerite Lamberthier!...

JULIETTE, reconnaissant le chevalier.

Monsieur le chevalier!... oh!...

HENRIETTE.

Comment?...

Joseph sort.

LE CHEVALIER, à Kergazon et Boisgommeux.

Marguerite Lamberthier... une femme charmante. Elle ne peut pas se passer de moi... elle m'envoie chercher... Vous permettez, ma chère nièce?... (A Juliette.) Je pars avec vous, mon enfant...

Il remonte.

JULIETTE, criant.

Mais... mais, monsieur, madame n'est pas chez elle!

LE CHEVALIER.

Elle m'attend chez elle!

Il a pris le bras de Juliette et s'en va avec elle.

JULIETTE, criant à tue-tête.

Madame est sortie! madame est sortie!

Ils sortent.



## SCÈNE VIII

HENRIETTE, KERGAZON, BOISGOMMEUX.

KERGAZON, riant.

Il paraîtrait que notre cher oncle?...

BOISGOMMEUX.

Il paraîtrait...

KERGAZON.

Je comprends, maintenant, pourquoi vous me disiez que ce serait drôle si je m'adressais à cette Marguerite Lamberthier.

BOISGOMMEUX.

En effet, c'était pour ça... Mais dites-moi donc... puisque vous en parlez tout haut, je crois pouvoir vous demander... Que diable vouliez-vous donc en faire, de Marguerite Lamberthier?...

KERGAZON, à Henriette.

Vous ne lui avez pas dit?...

HENRIETTE.

Non, je ne lui ai pas dit.

KERGAZON, riant, à Boisgommeux.

Je voulais lui faire passer ici les vingt-quatre heures que la marquise irait passer... chez sa tante.

BOISGOMMEUX.

Ici... chez vous!

KERGAZON.

Ici... chez moi...

BOISGOMMEUX.

Mais ça ne se fait pas, cher marquis... ça ne se fait pas!... Le législateur n'a certainement pas interdit aux

gens mariés de faire des bêtises, il ne leur a pas interdit ça, le sage législateur ; mais il a décidé qu'en pareil cas le mari doit aller en ville!...

HENRIETTE.

Tandis que la femme doit rester chez elle?

BOISGOMMEUX.

Hein?

KERGAZON.

C'est un coup de patte... Elle vous en veut à cause de la morale que vous lui avez faite... Ça s'arrangera, n'ayez pas peur... ça s'arrangera.

JOSEPH, entrant.

Madame la marquise est servie.

Moment d'hésitation.

KERGAZON, à Boisgommeux.

Eh bien!... qu'est-ce que vous attendez?... Offrez votre bras à la marquise... vous dînez avec nous.

Il pousse doucement Henriette vers Boisgommeux.

BOISGOMMEUX, s'excusant.

Mais, cher marquis... je ne sais pas...

KERGAZON, avec autorité.

Vous dînez avec nous.

HENRIETTE, prenant le bras du vicomte, et regardant son mari avec une exaspération contenue.

Troubadour!!!

Ils se dirigent vers la salle à manger. — Henriette au bras de Boisgommeux ; Kergazon marche derrière eux.

---



# LA VEUVE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU GYMNASÉ,  
le 5 novembre 1874.

## PERSONNAGES

LÉONEINS.....	MM.	F. ACHARD.
NORANCEY.....		LANDROL.
BAGIMEL.....		PRADEAU.
GAËTAN.....		ANDRIEU.
GEORGES.....		LENORMANT.
JOSEPH.....		FRANCÈS.
KERNOA.....		DALBERT.
LA COMTESSE.....	M <sup>mes</sup>	BLANCHE PIERSON.
MADAME PALMER.....		ANGÉLO.
MADAME DE CHATEAU-LANSAC.....		PERSOONS.
ALBERTINE.....		PIERSKI.
MADemoisELLE DE CHARENTONNAY..		HELMONT.
MADAME ROBERT.....		PRIOLEAU.
VICTORINE.....		JULIETTE.
AMÉLIE.....		SCHULER.

A Paris, de nos jours.

# LA VEUVE

---

## ACTE PREMIER

Un salon. — L'arrangement de ce salon doit être aussi sombre et aussi sévère que possible. — Au milieu, entouré d'un divan circulaire, le buste en marbre du mari. — Cheminée à gauche; près de cette cheminée, une chaise longue et une table: sur cette table, une collection de petites photographies encadrées; toujours des portraits du mari. — Piano à droite; divan adossé au piano. — Au fond, face au public, porte conduisant à la salle à manger. — En pan coupé, au fond, deux portes. — Deux autres portes, à droite et à gauche, au second plan.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, VICTORINE, AUTRES DOMESTIQUES,  
puis MADAME ROBERT.

Pendant les premières répliques, allées et venues des domestiques préparant tout dans le salon. — Tous sont en grand deuil. — Entre Joseph par le fond: il sort de la salle à manger.

VICTORINE.

C'est fini, le dîner?

JOSEPH.

Oui.

VICTORINE.

Et ç'a été gai?

JOSEPH.

Aussi gai que les autres jours... On venait de servir du macaroni : madame la comtesse, alors, s'est rappelé que feu monsieur le comte adorait le macaroni... elle a fondu en larmes... Ses deux amies, madame de Château-Lansac et madame Palmer, se sont jetées sur elle et ont essayé de la consoler...

VICTORINE.

Et mademoiselle de Charentonnay?

JOSEPH.

Mademoiselle de Charentonnay, la cousine pauvre qu'on a fait venir de province pour jouer des *De Profundis* sur le piano?... Elle a profité du désordre pour redemander du pâté de foie gras... Quant à monsieur de Kerno, l'officier de marine, et à ces deux petits jeunes gens qui s'étaient laissé inviter, ils buvaient coup sur coup de grands verres de vin de Bordeaux, avec l'air de gens qui voudraient bien boire du vin de Bordeaux dans un endroit plus amusant.

VICTORINE.

Et vous, monsieur Joseph?

JOSEPH.

Moi, mademoiselle Victorine? je regardais, et, tout en regardant, je prenais une résolution.

VICTORINE.

Oh! oh!

JOSEPH.

Je prenais la résolution de vous empoigner solidement, par les deux bras, la première fois que je vous attraperais, et de vous appliquer ensuite un des plus fameux baisers que j'aie appliqués de ma vie.

Il l'embrasse. — Entre madame Robert.

MADAME ROBERT.

Eh bien, Joseph?

JOSEPH.

Eh bien, quoi?... Voyons, puisque j'ai promis à mademoiselle Victorine de l'épouser...

MADAME ROBERT.

Ce n'est pas une raison. Et puis ce que je vous reproche, ce n'est pas tant d'avoir embrassé mademoiselle... c'est d'avoir fait du bruit en l'embrassant.

JOSEPH.

Ah!

MADAME ROBERT.

On fait trop de bruit dans l'hôtel... madame la comtesse s'en plaint... Hier soir encore on a marché au-dessus de sa tête... elle a entendu comme une espèce de bataille... (Joseph et Victorine se jettent un coup d'œil et reprennent aussitôt l'air sérieux.) Elle ne veut pas que pareille chose se renouvelle... et elle m'a chargée d'y veiller. Ce tapage trouble sa douleur... et vous devriez comprendre que ce n'est pas au moment où elle vient de perdre un mari qu'elle adorait...

VICTORINE.

Oh! qu'elle adorait!...

JOSEPH.

Il y a dix mois qu'il est mort monsieur le comte, ce n'est pas hier!...

MADAME ROBERT.

Madame le pleure comme si c'était hier... Elle est triste, et elle entend que tout soit triste autour d'elle... De l'obscurité, du silence... Marchez doucement, ne faites pas claquer les portes, et quand vous annoncez les rares personnes que madame la comtesse consent à recevoir, ne braillez pas comme vous l'avez fait hier.

JOSEPH.

J'ai brailé, moi?...



MADAME ROBERT.

Parfaitement. Madame en a eu une crise qui lui a duré une bonne demi-heure... Pas de bruit. Pas trop de lumière, non plus... baissez les lampes... on sort de table... Est-ce fait? (Les domestiques sortent après avoir baissé les lampes, mis des abat-jour, etc.) Marchez doucement, ne faites pas de bruit.

Elle sort la dernière, après une révérence discrète. — Les personnages de la scène suivante sont entrés pendant la sortie des domestiques.

## SCÈNE II

MADAME DE CHATEAU-LANSAC au bras de GAÉTAN, MADAME PALMER au bras de GEORGES; puis LA COMTESSE au bras de KERNOA; MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY ferme la marche.

Entrée silencieuse et lente. Salutations cérémonieuses, après lesquelles mesdames Palmer et de Château-Lansac se trouvent d'un côté de la scène, Georges et Gaétan de l'autre. Les deux jeunes gens commencent à regarder leur montre.

MADAME PALMER.

Cela devient de l'exagération, à la fin... Elle est trop triste!

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Nous devrions le lui dire, décidément.

MADAME PALMER.

Voulez-vous que nous le lui disions tout à l'heure... dès que nous serons seules avec elle?

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Je veux bien... quand ce ne serait que pour rendre

service à monsieur de Léoneins, qui est un homme charmant et qui l'adore!...

MADAME PALMER, montrant la comtesse qui entre.

C'est à elle surtout que nous rendrons service... Regardez-la... cela est-il croyable?... Une veuve de dix mois!

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

C'est prodigieux!

La comtesse est entrée. — Elle est en deuil de laine. — Elle s'arrête devant le buste et le montre à Kernoa. Celui-ci, ne sachant que dire, se contente de s'incliner. La comtesse quitte brusquement son bras et se laisse tomber sur un divan. Elle pleure. — Moment d'embarras : on se regarde. Mademoiselle de Charentonnay, qui est entrée la dernière, s'approche de la comtesse et lui présente un flacon.

LA COMTESSE, en gémissant.

Hé?...

MADemoiselle de CHARENTONNAY.

Vous l'aviez oublié... sur la table...

LA COMTESSE.

Mon flacon... Ah! oui... merci, ma bonne Charentonnay, merci. Est-ce que vous voulez bien vous mettre au piano?

MADemoiselle de CHARENTONNAY.

Certainement, ma chère.

Elle commence à jouer la marche funèbre de Chopin.  
Un moment de silence.

GAÉTAN, bas, à Georges.

A quelle heure est-ce que ça commence, là-bas?... Tu as vu l'affiche?

GEORGES.

A neuf heures.

GAÉTAN.

Et il est?

GEORGES.

Neuf heures moins trois minutes.

GAÉTAN.

Moi, j'ai neuf heures passées.

GEORGES.

Nous ne pouvons pourtant pas nous en aller comme ça, tout de suite... Ah! l'on m'y reprendra, à dîner en ville un jour de première!

Un silence.

KERNOA, bas, à madame Palmer et à madame de Château-Lansac.

Je croyais que madame de Norancey ne quittait pas plus cette pauvre comtesse que vous ne la quittiez vous-même... Comment se fait-il qu'elle ne soit pas ici?

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

C'est qu'elle n'est pas à Paris... Son mari l'a subitement obligée à partir pour la Touraine.

KERNOA.

Ce brave Norancey!... Est-ce qu'il a toujours la même manie?

MADAME PALMER.

Toujours. A chaque instant il se figure qu'Albertine est sur le point de se mettre à aimer quelqu'un... Alors, pour combattre cet amour, il se donne un mal!... Cette fois-ci, il a emmené sa femme en Touraine pour la soustraire à l'influence de je ne sais quel Espagnol.

KERNOA.

Et madame de Norancey, qu'est-ce qu'elle dit de ça?

MADAME PALMER.

Elle ne dit rien et elle continue à n'aimer que son mari...

Un silence. — Mademoiselle de Charentonnay, qui avait joué très doucement jusque-là, joue un peu plus fort.

KERNOA.

Ah! bravo... très bien!

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, à Kerno.

Vous nous avez dit, monsieur, que vous alliez bientôt reprendre la mer...

KERNOA.

En effet, madame, je partirai demain.

MADAME PALMER.

Et où allez-vous ?

KERNOA.

A la Martinique.

LA COMTESSE, avec éclat.

A la Martinique!!!

Tout le monde bondit.

KERNOA, effrayé.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Il est né à la Martinique, monsieur!... Amélie, Valentine... messieurs... est-ce que vous saviez?...

MADAME PALMER.

Non, je ne savais pas, moi!

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Moi non plus!

GAÉTAN.

Nous ignorions complètement...

LA COMTESSE.

A la Martinique!...

KERNOA.

Croyez bien, madame, que je suis désolé...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas votre faute. (Avec intérêt.) Qu'est-ce que vous allez faire, à la Martinique?

KERNOA.

J'y transporte une compagnie d'infanterie de ma-

rine... et j'en ramènerai une autre qui a fait ses trois ans de séjour...

LA COMTESSE.

Ah!

KERNOA.

J'irai d'abord à Fort-de-France et j'y prendrai les malades... de là j'irai à Saint-Pierre.

LA COMTESSE, nouvel éclat.

A Saint-Pierre!!!

KERNOA.

Oui, madame...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Qu'est-ce qu'il y a encore? J'ai beau avoir l'habitude... elle me fait des peurs!...

LA COMTESSE.

Les sept premières années de sa vie, c'est à Saint-Pierre qu'il les a passées!... Monsieur de Kernea?...

KERNOA.

Madame...

LA COMTESSE.

Dans une des chambres de la maison où il est né... cette maison appartenait et appartient toujours à un oncle à lui, monsieur de Senermont... dans une des chambres de cette maison, il y avait, il doit y avoir encore un portrait de mon pauvre mari...

KERNOA.

Un portrait...

LA COMTESSE.

Il avait six ans, quand ce portrait a été fait... Il se le rappelait très bien... et souvent, très souvent, il m'en parlait : « J'étais, me disait-il, un des plus jolis enfants... »

MADAME PALMER.

Tous les hommes disent ça...

LA COMTESSE.

Il est représenté à cheval, sur un cheval de bois; de la main droite il tient un petit sabre, sa main gauche laisse échapper une trompette.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Une petite trompette...

LA COMTESSE.

Oui... Dès que vous serez arrivé à Saint-Pierre, je vous en prie, allez trouver monsieur de Senermont et demandez-lui ce portrait... demandez-le-lui pour moi; il ne refusera pas, il ne peut pas refuser.

KERNOA.

Non, madame, non, j'en suis sûr, il ne refusera pas... Un enfant, nous disons, un enfant de six ans...

MADAME PALMER.

Sur un cheval de bois.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Avec une petite trompette.

MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY, d'une voix douce.

Et un petit sabre.

KERNOA.

C'est très bien... je me ferai donner ce portrait... vous l'aurez à mon retour.

LA COMTESSE.

Et... vous reviendrez?

KERNOA.

Dans trois mois...

LA COMTESSE.

Bien sûr, je puis compter?...

KERNOA.

Oui, madame, je vous le promets.

LA COMTESSE.

Merci.

Moment de silence. — Toute petite reprise du piano.

GEORGES, bas.

Neuf heures douze!

GAÉTAN.

Neuf heures et quart!!

LA COMTESSE.

Ces pauvres enfants! vous ne vous amusez pas?

GAÉTAN et GEORGES.

Oh!

LA COMTESSE.

Je vous en prie, ne vous croyez pas obligés. si vous avez quelque chose à faire ce soir...

GEORGES.

Mon Dieu, madame...

LA COMTESSE.

Oui, n'est-ce pas?

GEORGES.

Il y a, en effet...

GAÉTAN.

Aux Folies-Dramatiques...

LA COMTESSE.

Une première?

GAÉTAN.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Plus jamais pour moi, plus jamais!... Mais je ne veux pas vous retenir... allez, je vous en prie, allez...

GAÉTAN.

Puisque vous l'exigez...

Ils se précipitent sur leurs chapeaux et se trouvent près de mesdames Palmer et de Château-Lansac.

MADAME PALMER, bas.

Elle est importante. cette première?

GAÉTAN.

Trois actes. quatre tableaux. Voulez-vous venir?

MADAME PALMER.

Pas moyen. (Montrant la comtesse.) Nous avons quelque chose à faire ici, nous.

Sortent Georges et Gaétan.

LA COMTESSE, à Kerno. — Elle a causé avec lui pendant les dernières répliques.

Dans trois mois?...

KERNOA.

Oui, madame... et j'espère bien alors vous trouver un peu moins... J'espère que le temps, qui apaise toutes les douleurs...

LA COMTESSE, sévèrement.

Il y a des douleurs que le temps n'apaise pas, monsieur. Vous me trouverez dans trois mois telle que je suis aujourd'hui.

KERNOA, s'inclinant.

Madame...

LA COMTESSE.

Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas, pendant la traversée?

Sortie de Kerno. — La comtesse va avec lui jusqu'au fond de la scène.



## SCÈNE III

LA COMTESSE, MADAME PALMER, MADAME  
DE CHATEAU-LANSAC, MADEMOISELLE  
DE CHARENTONNAY.

MADAME PALMER, à madame de Château-Lansac.

C'est entendu, n'est-ce pas? nous lui parlons.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, montrant mademoiselle  
de Charentonnay

Tout à l'heure.

La comtesse redescend et va se rasseoir.

MADMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Joueraï-je encore, ma chère?

LA COMTESSE.

Non, ma bonne Charentonnay, non, je vous remercie.

(Madame Palmer et madame de Château-Lansac échangent un regard.)

J'abuse de vous, en vérité! Là-bas, en Bretagne, vous n'aviez pas l'habitude de veiller si tard.

Mademoiselle de Charentonnay quitte le piano et traverse la scène pour aller embrasser la comtesse.

MADMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Bonsoir, ma cousine.

LA COMTESSE.

Bonsoir, ma bonne Charentonnay... à demain.

MADMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Mesdames...

MESDAMES PALMER et DE CHATEAU-LANSAC.

Bonsoir, ma bonne Charentonnay, bonsoir.

Mademoiselle de Charentonnay sort.

## SCÈNE IV

LA COMTESSE, MADAME PALMER,  
MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Moment de silence, jeu de scène.

MADAME PALMER, bas, à madame de Château-Lansac.  
Maintenant, n'est-ce pas?...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Oui.

Au moment où madame Palmer va parler, entre Joseph apportant le thé : madame Palmer s'arrête. Joseph dépose le plateau sur la table du fond et s'en va sans faire le moindre bruit.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, bas.

Ah! maintenant, par exemple!...

LA COMTESSE, étonnée du mouvement de ses deux amies qui se sont rapprochées d'elle avec une certaine impétuosité.

Qu'est-ce qu'il y a?...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Il y a, ma chère Louise, que nous avons résolu de vous parler toutes les deux...

LA COMTESSE.

C'est grave, il paraît...

MADAME PALMER.

C'est très grave... et nous manquerions à notre devoir d'amies si nous hésitions plus longtemps à vous déclarer... (S'enhardissant.) à vous déclarer que ce noir, dans lequel vous vous obstinez à vivre, finit décidément par devenir un peu trop noir.

LA COMTESSE.

Ah! vous trouvez, vous?

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Certainement je comprends que l'on regrette un mari... mais enfin il me semble qu'au bout de dix mois de veuvage on a bien le droit de...

MADAME PALMER, bas.

La robe...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, à madame Palmer.

Vous dites?...

MADAME PALMER, consultant un carnet.

J'ai fait un petit résumé de ce que nous avons à lui dire, ça sera plus facile... parlez d'abord de la robe...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Ah! oui... (A la comtesse.) Ainsi, tenez, cette méchante petite robe noire, vous ne l'avez pas quittée depuis dix mois.

LA COMTESSE.

Et jamais je ne la quitterai.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Jamais?

MADAME PALMER.

Eh bien, voilà justement... c'est de l'exagération... Il me semble à moi qu'une robe de soie... (mouvement de la comtesse) noire, noire et toute unie... (A madame de Château-Lansac.) N'est-ce pas, ma chère?

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Oui, toute unie... ou bien avec des ornements très simples...

LA COMTESSE.

Je ne vous en veux pas... vous ne pouvez pas me comprendre. On ne sait pas ce que c'est que de perdre un mari!

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Mais si!...

LA COMTESSE.

Non, on ne le sait pas.

MADAME PALMER, avec élan.

Mais si!... heureusement!

LA COMTESSE, suffoquée.

Hé!

MADAME PALMER.

Non... ce n'est pas cela que je voulais dire... Moi-même, si je perdais monsieur Palmer, je serais affectée, péniblement affectée, mais je n'exagérerais pas.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Et vous auriez raison... (Bas, à madame Palmer.) Qu'est-ce qu'il y a après la robe?...

MADAME PALMER, bas.

Les dettes...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Oh! oh! c'est sérieux, cela...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qui est sérieux?

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Les dettes... Il en a laissé pas mal, de dettes, votre mari... vous avez promis de les payer... vous avez bien fait... mais vous avez ajouté que vous les paieriez sans même examiner les comptes...

MADAME PALMER.

C'est de l'exagération... il faut vérifier, au contraire, et plutôt deux fois qu'une. Cela en vaut la peine. On m'a parlé d'un mémoire de bijoutier qui arrive à un chiffre!...

LA COMTESSE, avec enthousiasme et montrant le buste.  
Il eût payé sans regarder, lui!...

MADAME PALMER.

Assurément, mais ce n'est pas une raison...

LA COMTESSE.

Je pense que la meilleure façon d'honorer sa mémoire est de payer comme il eût payé lui-même.

MADAME PALMER, découragée.

Ah bien ! si c'est là le résultat!...

Elle se lève et commence à s'emmitoufler pour partir.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, bas, à madame Palmer.

Il n'y a plus rien ?

MADAME PALMER.

Eh si!... il y a encore quelque chose... le dernier point, le plus délicat...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Monsieur de Léoneins ?

Madame Palmer incline la tête.

LA COMTESSE.

Vous avez dit?...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

J'ai dit : monsieur de Léoneins... Il vous aime et je crois bien que vous, de votre côté...

LA COMTESSE.

Je vous arrête là, par exemple ! et je vous supplie... (Répondant à un mouvement de madame de Château-Lansac.) très sérieusement, je vous supplie de ne pas ajouter un mot... Monsieur de Léoneins a essayé de tous les moyens pour se rapprocher de moi... Il m'a écrit, je n'ai pas ouvert ses lettres... il s'est présenté ici, je ne l'ai pas reçu et j'ai fait serment de n'en jamais le recevoir...

MADAME PALMER.

Toujours de l'exagération!... Il a fait quelque chose d'étonnant, monsieur de Léoneins... Il vous a aimée quand votre mari était là... ce n'est pas ça que je trouve étonnant... mais plus tard, quand votre mari n'a plus été là, il a continué de vous aimer. C'est très rare par le temps qui court, et je déclare, moi, que l'homme capable d'une action pareille méritait d'être traité moins durement.

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez pas me comprendre.

Entre Joseph.

## SCÈNE V

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur de Norancey demande si madame la comtesse peut le recevoir.

LA COMTESSE.

Monsieur de Norancey?

JOSEPH.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Mais certainement, je peux... (Pendant que Joseph sort.)  
Est-ce que vous saviez qu'il était de retour?

MADAME PALMER.

Non... nous ne le savions pas...

Entre Norancey. — Il a une figure tragique.

## SCÈNE VI

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, MADAME  
PALMER. LA COMTESSE. NORANCEY.

MADAME PALMER.

Ah! mon Dieu! quelle figure!

NORANCEY.

Mesdames...

LA COMTESSE.

Depuis quand êtes-vous revenu?

NORANCEY.

Depuis hier.

LA COMTESSE.

Albertine est à Paris depuis hier, et elle n'est pas venue me voir!

NORANCEY.

Albertine... ma femme?

LA COMTESSE.

Sans doute!

NORANCEY.

Ma femme!... elle viendra tout à l'heure, ma femme!

*Il remonte et va se verser un grand verre d'eau.*

MADAME PALMER, *bas, à la comtesse.*

Qu'est-ce qu'il y a encore?... de qui est-il jaloux, maintenant?

LA COMTESSE.

Ah! ça, par exemple, je n'en sais rien!

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Il va vous le dire... et vous nous le direz... Bonsoir, Louise.

LA COMTESSE.

A demain, n'est-ce pas? Vous viendrez?

MADAME PALMER, en regardant Norancey.

Je crois bien, que nous viendrons!...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Et de bonne heure, encore!... (A Norancey.) Bonsoir, monsieur de Norancey.

NORANCEY.

Bonsoir, mesdames.

Il redescend: les trois femmes remontent. — Adieux, embrassades. — Sortent mesdames Palmer et de Château-Lansac.

## SCÈNE VII

NORANCEY, LA COMTESSE.

NORANCEY, regardant le buste.

Vieil ami!... il est frappant.

LA COMTESSE, redescendant.

Qu'est-ce qu'il y a? Voyons.

NORANCEY.

La chose la plus simple du monde. Je voudrais savoir s'il est vrai... mais, là... bien vrai, que vous ayez cessé de prendre le moindre intérêt à monsieur de Léoneins?

LA COMTESSE.

Monsieur de Léoneins... encore!... Tout le monde aujourd'hui me parlera donc de monsieur de Léoneins!

NORANCEY.

Je ne vous demande qu'un mot : est-il vrai, oui ou non, qu'il vous soit aujourd'hui tout à fait indifférent?



LA COMTESSE, exaspérée.

Oui, oui, cent fois oui!... monsieur de Léoneins m'est indifférent... tout à fait indifférent. Le plus grand plaisir que l'on puisse me faire est de ne jamais me parler de lui... cela suffit-il?

NORANCEY.

Cela suffit... je le tuerai demain matin...

LA COMTESSE.

Vous dites?...

NORANCEY, comme s'il regrettait ce qu'il vient de dire.

Une chose que je ne voulais pas dire assurément... mais, ma foi, puisque c'est parti!...

LA COMTESSE.

Voyons, voyons, je n'y suis plus, moi... vous voulez tuer monsieur de Léoneins?

NORANCEY.

Maintenant que je sais que ça vous est égal!...

LA COMTESSE.

Et pourquoi voulez-vous?...

NORANCEY.

Parce qu'il aime Albertine et que, si je ne le tue pas demain matin, Albertine l'aimera dans huit jours.

LA COMTESSE.

Allons, bien!... mais c'est absurde, mon ami, ce que vous dites là!

NORANCEY.

Oh!

LA COMTESSE.

D'abord, rien n'est ridicule comme cette manie que vous avez maintenant de toujours vous imaginer que votre femme... Et puis, comment pouvez-vous croire...

c'est cela surtout qui est absurde... comment pouvez-vous croire que monsieur de Léoneins aime Albertine?... Monsieur de Léoneins ne peut pas aimer Albertine, puisque...

NORANCEY.

Puisque?...

LA COMTESSE. impatientée.

Eh!...

NORANCEY.

Puisque c'est vous qu'il aime... n'est-ce pas?... Oui, il y a un mois, lorsqu'il est venu nous retrouver en Touraine, c'était vous qu'il aimait.

LA COMTESSE.

Il est allé vous retrouver en Touraine?

NORANCEY.

Vous ne le saviez pas?

LA COMTESSE.

Albertine ne m'en a pas dit un mot dans ses lettres.

NORANCEY.

Vous voyez bien!... Je dois convenir que, le jour où il est arrivé chez nous, il était désespéré... Il parlait de vous, encore de vous, toujours de vous, et il était désespéré... Mais, au bout de huit jours, ce grand désespoir n'était plus que de la tristesse... Au bout de quinze jours, cette tristesse elle-même se changeait en une douce mélancolie. et, au bout de trois semaines...

LA COMTESSE.

Au bout de trois semaines?...

NORANCEY.

Eh bien, je vous l'ai dit... il adorait Albertine...

LA COMTESSE.

Encore une fois, c'est impossible.

NORANCEY.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?... pourquoi n'adorerait-il pas Albertine?... Est-ce qu'Albertine n'a pas tout ce qu'il faut pour être adorée?... (Mouvement de la comtesse.) Vous doutez encore?... vous ne douteriez plus, si vous les aviez vus tout à l'heure à l'Opéra...

LA COMTESSE.

A l'Opéra!... ils sont à l'Opéra!...

NORANCEY.

Oui... tous les deux...

LA COMTESSE.

Ah!

NORANCEY.

Vous voyez bien!... Il y a une heure, j'y étais aussi. Albertine et moi, nous étions sur le devant de la loge... Il était, lui, derrière Albertine, comme ceci, tenez... Il lui parlait tout bas... et elle rayonnait en l'écoutant... Pendant ce temps-là, sur la scène, il y avait mademoiselle chose... vous savez, une grande brune très belle, qui chantait... (Il fredonne une phrase du *Troisième*.) Mais ni lui, ni elle ne l'écoutaient... lui, continuait à parler bas... elle, continuait à rayonner. Alors, n'y tenant plus, je suis sorti de la loge... mon parti était pris... Albertine viendra ici tout à l'heure. Il l'accompagnera, naturellement; mais, comme il sait que vous ne consentiriez pas à le recevoir, il restera en bas.

LA COMTESSE.

En bas?...

NORANCEY.

Oui, dans la voiture. Je vous laisserai Albertine. J'irai retrouver monsieur de Léoneins, nous irons ensemble au cercle, j'amènerai tout doucement la con-

versation sur la politique, nous nous querellerons et demain..

LA COMTESSE, le regardant avec stupeur.

Mais... c'est que, vraiment, il serait capable!...

La porte du fond s'ouvre brusquement : Albertine, en grande toilette, entre comme un tourbillon et se jette dans les bras de la comtesse.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALBERTINE.

ALBERTINE.

Ah! Louise... enfin!... Laisse-moi t'embrasser... Tu dois m'en vouloir parce que je ne suis pas venue... mais je te dirai, tu comprendras...

La comtesse se laisse embrasser sans quitter des yeux. un seul instant,  
Norancey.

NORANCEY.

Je vous laisse toutes les deux... (A Albertine.) Je vous renverrai la voiture.

ALBERTINE.

Vous allez au cercle?

NORANCEY.

Oui.

LA COMTESSE.

Avec monsieur de Léoneins?...

Albertine se retourne et regarde la comtesse d'un air étonné.

NORANCEY.

Oui.

LA COMTESSE, bas.

Et tout à l'heure vous amènerez la conversation?...

NORANCEY.

Sur la politique.

LA COMTESSE, *bas*.

Et demain?... (Norancey fait signe que oui.) Mais je ne veux pas, moi, je vous défends!... Je ne crois pas un mot de ce que vous m'avez dit. Mais, lors même que tout cela serait vrai, est-ce que ce serait une raison?... est-ce qu'il n'y aurait pas mille autres moyens?...

NORANCEY.

Lesquels?

LA COMTESSE.

Par exemple, on pourrait... Non!... dites à monsieur de Léoneins qu'il a eu tort de penser que je ne le recevrais pas... dites-lui qu'il vienne, que je l'attends...

NORANCEY.

Mais...

LA COMTESSE.

Faites ce que je vous dis... amenez-le.

NORANCEY.

Oui, mais je garde toujours mon moyen.

*Il s'incline et sort.*

## SCÈNE IX

LA COMTESSE, ALBERTINE.

ALBERTINE.

Mon mari t'a dit que monsieur de Léoneins était là?

LA COMTESSE.

Tu ne me l'aurais pas dit, toi!

ALBERTINE.

Non, sans doute!

LA COMTESSE.

Pas plus que tu ne m'as écrit qu'il était allé vous retrouver en Touraine.

ALBERTINE.

Tu m'avais, une fois pour toutes, priée de ne jamais te parler de lui... sans cela, je t'aurais certainement raconté son arrivée chez nous. Il était désespéré, ce jour-là...

LA COMTESSE.

Oui, je sais... mais, au bout de huit jours, ce grand désespoir commençait à se calmer.

ALBERTINE.

Oui, un peu.

LA COMTESSE.

Au bout de quinze jours, il était calmé tout à fait...

ALBERTINE.

Oh!

LA COMTESSE.

Et au bout de trois semaines!...

Norancey ouvre la porte lui-même et fait entrer monsieur de Léoneins.

Ils font un pas ou deux, puis s'arrêtent.

## SCÈNE X

LES MÊMES, LÉONEINS.

LÉONEINS, bas, à Norancey.

Elle va me chasser!...

NORANCEY, bas.

Mais non, elle ne vous chassera pas... puisque c'est elle qui vous envoie chercher...

Un silence. — Norancey et Léoneins sont au fond.

LA COMTESSE.

Eh bien... entrez, monsieur de Léoneins...

LÉONEINS.

Vraiment, vous voulez bien?...

LA COMTESSE.

Oui. Entrez et asseyez-vous!...

Salutations embarrassées. — Moment de silence. — On s'assied, à l'exception de Norancey qui se promène en jetant sur sa femme et sur Léoneins des regards furieux.

NORANCEY, bas. à Albertine.

Je t'avais dit qu'à onze heures, il serait ici : onze heures moins cinq... il y est!

## ACTE DEUXIÈME

Même décor. mais déjà, par toute une série de légers changements, l'aspect du salon est beaucoup moins sombre. — Sur le divan, des coussins gris, mauves, et sur la table, sur le piano, sur la cheminée, de petits vases, des bibelots donnent une impression de clarté, de vie nouvelle. — Rien de trop brillant cependant.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, LÉONEINS.

La comtesse est en demi-deuil, pas trop sévère.

LA COMTESSE.

Non, vraiment, c'est impossible...

LÉONEINS.

Pourquoi?...

LA COMTESSE.

Il y a si longtemps que je ne suis entrée dans une salle de spectacle!...

LÉONEINS.

Raison de plus pour y aller ce soir!

LA COMTESSE.

Au théâtre, moi!... figurez-vous donc! moi, j'irais au théâtre!...

LÉONEINS.

Je vous en prie...



LA COMTESSE.

Je sais bien que cela ferait beaucoup de plaisir à mademoiselle de Charentonnay...

LÉONEINS.

Ah! nous irions avec elle?

LA COMTESSE.

Assurément!... vous n'avez pas pensé que nous irions tous les deux...

LÉONEINS.

Non, non... nous irions avec mademoiselle de Charentonnay, et ça l'amuserait beaucoup, ça l'amuserait énormément, mademoiselle de Charentonnay.

LA COMTESSE.

Alors on pourrait... en m'enveloppant bien... et en prenant des places où je ne serais pas vue.

LÉONEINS.

Une baignoire?

LA COMTESSE.

Une baignoire dans le fond...

LÉONEINS.

Tout à fait dans le fond...

LA COMTESSE.

Mais à quel théâtre irions-nous?...

LÉONEINS.

Ah!... quant à cela...

Entre Joseph.

JOSEPH.

Madame de Norancey...

LÉONEINS.

Madame?...

LA COMTESSE.

Cela vous ennuie de la voir ?

LÉONEINS.

Cela ne m'ennuie pas précisément, mais...

LA COMTESSE.

Mais vous aimeriez mieux ne pas... Eh bien, sauvez-vous par le petit salon... Attendez un instant, Joseph... (A Léoneins.) Sauvez-vous vite...

LÉONEINS.

Je vais chercher la baignoire.

LA COMTESSE.

C'est cela. (Léoneins sort par la gauche; sur un signe de la comtesse, Joseph sort par le fond.) Après tout, il y a deux ou trois théâtres auxquels je puis aller... et je suis bien sûre que monsieur de Léoneins aura assez de tact ..

Albertine entre.

## SCÈNE II

LA COMTESSE. ALBERTINE.

ALBERTINE, du fond de la scène

Bonjour...

LA COMTESSE.

Bonjour...

ALBERTINE.

Je viens te remercier.

LA COMTESSE.

De quoi me remercier?...

ALBERTINE.

De m'avoir sauvée, donc!...

LA COMTESSE.

Moi, je t'ai sauvée?...

ALBERTINE.

Eh! oui... (Descendant.) Nous sommes bien seules, au moins?...

LA COMTESSE.

Certainement, nous sommes seules.

ALBERTINE.

C'est que je ne voudrais pas que quelqu'un... Elle s'assied. Ma chère Louise, mon mari t'a conté de singulières choses, pas vrai?... Il y a un mois, le soir que je suis venue ici en sortant de l'Opéra... tu ne dois pas avoir oublié...

LA COMTESSE.

Non, je n'ai pas oublié...

ALBERTINE.

Mon mari était venu avant moi, il t'a parlé?...

LA COMTESSE.

En effet!...

ALBERTINE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit?

LA COMTESSE, essayant d'éluder.

Mais...

ALBERTINE.

Il t'a dit qu'il était jaloux?... Si ça t'ennuie de répondre, ne réponds pas... mets-toi là seulement, bien en face de moi... je te regarderai, et je saurai bien voir sur ton visage...

LA COMTESSE.

Ah!... tu crois que tu pourras voir sur mon visage?...

ALBERTINE.

Mais oui!...

LA COMTESSE, se plaçant comme le lui a dit Albertine.

Je veux bien, moi, alors...

ALBERTINE.

Il t'a dit qu'il était jaloux?... (La comtesse ne bouge pas.) jaloux de monsieur de Léoneins?... C'est bien cela, n'est-ce pas?... Oui, si ce n'était pas cela, tu ne te donnerais pas tant de mal pour essayer de rester impénétrable... Il t'a raconté que monsieur de Léoneins m'aimait, que j'aimais monsieur de Léoneins... Heureusement, tu connais trop mon mari pour attacher la moindre importance... et je suis bien sûre que tu ne m'as pas crue capable... (Mouvement de la comtesse.) Tiens, si! il paraît que tu m'en as crue capable. Oh! (Riant.) Eh bien, entre nous, tu n'as pas eu tout à fait tort...

LA COMTESSE.

Comment! tu avoues?

ALBERTINE.

Il était si triste!... Ah! ma chère, s'il t'arrive jamais de rencontrer un pauvre diable d'amoureux que les rigueurs d'une de tes amies aient réduit au désespoir, ne t'avise pas de vouloir le consoler : on va vite, sur ce chemin-là... J'ai manqué y être prise. (Avec terreur.) Brrr... Mais c'est fini, grâce au ciel, c'est bien fini. Le danger est passé. Tu dois comprendre... maintenant que je sais que tu vas épouser monsieur de Léoneins...

LA COMTESSE, avec un sursaut.

Moi! je vais!...

ALBERTINE, simplement.

C'est de cela que je viens te remercier.

LA COMTESSE.

Moi, je vais épouser!... Tu oses, devant lui...

ALBERTINE, effrayée.

Lui!... qui, lui?...

LA COMTESSE, montrant le buste de son mari.

Lui!...

ALBERTINE.

Ah!... tu m'as fait une peur!... J'ai cru que quelqu'un nous écoutait...

LA COMTESSE.

Tu oses dire que je vais épouser?...

ALBERTINE.

Monsieur de Léoneins... On le dit partout.

LA COMTESSE.

Partout?...

ALBERTINE.

Partout, partout...

LA COMTESSE, avec indignation.

Oh!...

ALBERTINE.

Je te demande pardon... je ne croyais pas, en t'annonçant une chose qui me paraissait, à moi, toute naturelle...

LA COMTESSE.

Toute naturelle!...

ALBERTINE.

Bien... bien... n'en parlons plus. Pauvre monsieur de Léoneins!... il y comptait, lui, sur ce mariage...

LA COMTESSE.

Par exemple!...

ALBERTINE.

Évidemment, il y comptait!... et quand il va savoir...

ah! mon Dieu! il est capable d'avoir encore besoin de consolations... et alors, moi... (Comme si elle se défendait.) Non, non!... il faut que tu l'épouses... il le faut, et tu l'épouseras...

LA COMTESSE.

Albertine!

ALBERTINE.

Je ne veux pas te mettre en colère, je me sauve... (Au moment de sortir.) mais tu l'épouseras.

LA COMTESSE.

Non, c'est impossible... je ne suis pas tombée assez bas dans l'opinion... C'est impossible... on ne dit pas une chose pareille... On ne dit pas que, moi... (Montrant le buste.) sa veuve... je songe à me remarier!...

ALBERTINE.

Mais si, je t'assure, on le dit partout...

LA COMTESSE.

Partout?...

ALBERTINE, de l'autre côté de la porte, passant la tête pour répondre.

Partout, partout!...

Elle sort.

### SCÈNE III

LA COMTESSE, seule.

Partout, partout!... voilà de quelle façon je suis récompensée... Car enfin, si j'ai consenti à le recevoir... c'était pour rendre service... c'était pour empêcher monsieur de Norancey... (Parlant au buste.) tu le sais bien, toi!... il était si jaloux, si désespéré!... je me suis

souvenue qu'il avait été ton ami, ton meilleur ami... il m'a semblé que si tu avais été là, tu m'aurais toi-même ordonné... j'ai obéi, je me suis dévouée... Et voilà comment l'on rend justice!... Ah bien! c'est fini, par exemple!... (S'asseyant devant la table.) Monsieur de Norancey s'en tirera comme il pourra... (Elle prend une carte et écrit.) « Mon ami, venez me voir sur-le-champ... il faut que je vous parle. » (Elle sonne : entre Joseph.) Faites porter ceci chez monsieur de Norancey, tout de suite... (Joseph sort. On le dit partout!... Eh bien, soit! ce qui est sûr, c'est que demain on ne le dira plus.

Rentrée de Léoneins.

## SCÈNE IV

### LA COMTESSE, LÉONEINS

LÉONEINS.

Me voilà, moi.

LA COMTESSE.

Vous voilà, vous...

LÉONEINS.

Et j'ai la loge.

LA COMTESSE.

Ah! vous avez?...

LÉONEINS.

La voici!

LA COMTESSE, prenant le billet

Théâtre des Bouffes-Parisiens...

LÉONEINS.

Il y a des baignoires dans le fond.

LA COMTESSE.

Et qu'est-ce que l'on joue, aux Bouffes-Parisiens?

LÉONEINS.

*La Timbale d'Argent.*

LA COMTESSE.

*La Timbale d'Ar...* Il me semble, d'abord, que vous auriez pu choisir une pièce un peu moins... Mais il ne s'agit pas... Répondez-moi, mon ami, et faites attention à votre réponse... Est-il vrai?... (A part.) *La Timbale d'argent!*... enfin!... (Haut.) Est-il vrai que vous ayez supposé un instant que je pourrais consentir à vous épouser?

LÉONEINS, stupéfait.

Mais... dame!... oui.

LA COMTESSE, lui rendant le billet.

C'est très bien!... reprenez cette loge.

LÉONEINS.

Comment?

LA COMTESSE.

Nous ne nous reverrons plus, mon ami.

LÉONEINS.

Nous ne?...

LA COMTESSE.

Nous ne nous reverrons plus... et comme, après l'aveu que vous venez de me faire, il me paraît démontré que toute explication serait inutile, je pense qu'il vaut mieux nous séparer tout de suite. Adieu, mon ami!

LÉONEINS, abasourdi.

Adieu?...

LA COMTESSE.

Oui, adieu!



LÉONEINS.

Et vous croyez que je me laisserai renvoyer ainsi?

LA COMTESSE.

Non?... (Faisant un pas) Alors, c'est moi qui...

LÉONEINS, l'arrêtant.

Je ne vous laisserai pas sortir, non, je ne vous laisserai pas!... Ah! j'ai eu assez de mal à arriver près de vous... mais j'y suis, maintenant, et rien ne pourra m'en arracher... rien ne m'empêchera de tomber à vos pieds (Il y tombe.) et d'y rester pour vous dire que je vous aime, que je vous adore...

LA COMTESSE.

Oh!...

Elle se jette sur le buste et l'entoure de ses bras comme pour lui demander protection. — Léoneins est à ses genoux. — Entre mademoiselle de Charentonnay, elle s'arrête au fond, stupéfaite.

## SCÈNE V

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE  
CHARENTONNAY.

MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Ce cri doit faire écho au cri de la comtesse.

Oh!

LÉONEINS, à la comtesse.

Madame...

LA COMTESSE.

Relevez-vous, monsieur... (Léoneins se relève, l'air assez penaud.) et laissez-nous... (Mouvement suppliant de Léoneins.)  
Laissez-nous!

Il sort.

## SCÈNE VI

LA COMTESSE, MADEMOISELLE DE  
CHARENTONNAY.

La comtesse se laisse tomber sur une chaise et cache sa tête dans ses mains. — Petite explosion de larmes.

MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY, consternée.

Alors, comme ça, nous n'allons pas au théâtre ce soir?...

LA COMTESSE.

Hé?... (Mademoiselle de Charentonnay baisse précipitamment le nez. — Silence.) Quelle leçon, ma pauvre Charentonnay, quelle leçon!... mais elle ne sera pas perdue, oh! non, elle ne le sera pas!...

MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Je suis allée chez le bijoutier...

LA COMTESSE.

Ah!...

MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Il va venir et il apportera ses livres.

LA COMTESSE.

Qu'ai-je besoin de ses livres?... J'ai dit que je paierais tout, que je paierais tout sans regarder : c'est ce que je vais faire, et je me reproche de ne pas avoir encore terminé cette pieuse liquidation... Ah! quelle leçon!...

Elle reste immobile, le menton dans ses mains. — Entrent madame Palmer et madame de Château-Lansac. Elles interrogent du regard mademoiselle de Charentonnay : celle-ci hausse légèrement les épaules et s'en va.

## SCÈNE VII

MADAME PALMER, LA COMTESSE,  
MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Est-ce que nous vous dérangeons, Louise?... Si nous vous dérangeons, ne vous gênez pas, mettez-nous à la porte.

MADAME PALMER.

J'avais, il est vrai, dit à la gouvernante de venir me rejoindre ici avec ma fille... mais la gouvernante en sera quitte pour ramener ma fille chez moi...

LA COMTESSE.

Non, vous ne me dérangez pas... Je serai enchantée de voir cette chère petite Amélie... (D'un ton sérieux.) Et je suis enchantée de vous voir, vous, pour vous remercier des excellents conseils que vous m'avez donnés...

MADAME PALMER.

Quels conseils?

LA COMTESSE.

Vous m'avez reproché l'exagération de ma douleur et le fracas de mes larmes... Vous m'avez fait entendre que ma robe n'en serait pas moins une robe de deuil si, au lieu d'être en laine, elle était en soie, et que je ne ferais pas mal, pas mal du tout, d'adoucir ce noir, un peu trop noir, au milieu duquel je m'obstinais à vivre .. Ce sont là vos paroles... et moi, je vous ai écoutées... j'ai eu la faiblesse!... Eh bien, savez-vous quel a été le résultat?... savez-vous ce que cela a fait dire?...

MADAME PALMER.

Non... qu'est-ce qu'on a dit?

LA COMTESSE.

Que j'étais sur le point de me remarier !

MADAME PALMER.

Oh!...

LA COMTESSE.

Oui, ma chère!

MADAME PALMER.

Ce n'est pas possible! on n'a pas dit ça!...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, navrée.

Si fait, si fait, on l'a dit... je l'ai entendu.

MADAME PALMER, d'une voix indignée.

Vous remarier!... C'est affreux... vous rema... rier!!!  
(D'un ton très tranquille.) Et avec qui?...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Avec monsieur de Léoneins.

MADAME PALMER.

Oh!... (Elle regarde la comtesse qui fait signe que oui, d'un air désespéré.) C'est épouvantable...

LA COMTESSE.

Vous comprendrez que je ne désire pas pousser l'expérience plus loin... Ma porte va de nouveau être fermée, je reprendrai ma robe de laine noire, et ma maison redeviendra ce qu'elle était avant ces quinze derniers jours... je vous en préviens. (D'une voix émue.) C'est à vous maintenant de voir si vous voulez vous condamner à une pareille existence, ou si vous aimez mieux me laisser seule, m'abandonner...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Nous ne vous abandonnerons pas...

Entre Joseph.

JOSEPH.

Madame, c'est monsieur Bagimel, le bijoutier...

LA COMTESSE, avec un air de triomphe.

Ah!... dites-lui d'entrer!...

Madame de Château-Lansac et madame Palmer échangent un regard. — Entre Bagimel portant un livre énorme. — un livre de commerce, — et suivi d'un domestique qui porte deux autres livres non moins énormes.

## SCÈNE VIII

BAGIMEL, LA COMTESSE, MADAME PALMER, MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

BAGIMEL, saluant.

Madame la comtesse, mesdames... Madame la comtesse m'a fait dire d'apporter mes livres.

LA COMTESSE.

Je regrette de vous avoir donné cette peine... J'ai besoin seulement de savoir au juste ce que vous devait mon mari.

BAGIMEL.

327 280 francs, madame la comtesse...

LA COMTESSE, abasourdie.

327 000?...

BAGIMEL.

... 280 francs.

LA COMTESSE.

C'est bien, cela suffit...

Elle va prendre une plume et une feuille de papier.

MADAME PALMER, arrêtant la comtesse au moment où elle va écrire.

Eh bien, mais... puisque les livres sont là, pourquoi

ne pas examiner un peu?... (Mouvement de la comtesse.)  
Monsieur Bagimel a pu se tromper dans son addition...

BAGIMEL.

Oh! madame!...

MADAME PALMER.

Cela arrive, monsieur Bagimel, cela arrive : ma couturière m'avait bien compté dix mille francs de trop, à moi, sur une facture de dix-neuf mille...

BAGIMEL.

Les couturières, je ne dis pas, mais les bijoutiers...

MADAME PALMER.

Il vaut mieux vérifier, je vous assure!... (A la comtesse.)  
Si vous voulez, je m'en charge... (Prenant la plume et le papier dont la comtesse a été sur le point de se servir.) Monsieur Bagimel aura la bonté d'appeler chaque article... avec le prix, à mesure... (A Bagimel.) Et c'est au total que je vous attends!... (A la comtesse.) Je vous en prie, laissez-moi faire...

LA COMTESSE.

Si cela vous amuse...

BAGIMEL.

Alors, madame la comtesse, il faut?...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur Bagimel.

Le domestique dépose sur la table les deux registres qu'il portait, puis il s'en va; Bagimel fait un pas et s'arrête devant le buste.

BAGIMEL, avec émotion.

Oh!...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Qu'est-ce que vous avez?...

BAGIMEL.

Mille pardons, je n'avais pas reconnu encore... En

reconnaisant, je n'ai pas été maître... un si bon client!...

MADAME PALMER, montrant les livres.

Vous avez bien tout?...

BAGIMEL.

Oui, madame, j'ai apporté mes livres pour les trois années...

LA COMTESSE, très émue.

Mes trois années de bonheur!...

MADAME PALMER.

Allons! monsieur Bagimel, commençons...

BAGIMEL. Il regarde la comtesse : celle-ci, d'un air languissant, lui fait signe de commencer.

Du 28 janvier 1866, une bague, perle et brillants : 2 500 francs.

LA COMTESSE.

C'est le premier bijou qu'il m'aît donné.

MADAME PALMER, écrivant.

2 500 francs.

BAGIMEL.

Du 4 mars...

LA COMTESSE, très émue.

Du 4 mars... Nous nous sommes mariés le 9...

BAGIMEL.

Du 4 mars... deux alliances et une médaille de mariage, inscription émaillée sur or mat : 100 francs...

LA COMTESSE, avec un regard de reconnaissance au buste.

Ah!...

BAGIMEL.

Un bracelet, perles et brillants : 40 000 francs.

LA COMTESSE.

Ah!!...

BAGIMEL.

Une broche joaillerie brillants : 45 000 francs.

MADAME PALMER.

Vous avez dit?...

BAGIMEL.

45 000 francs.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Mazette!...

LA COMTESSE, avec enthousiasme.

Et voilà l'homme que vous soupçonniez!... Car je ne suis pas votre dupe et j'ai bien compris ce que vous vouliez dire... Continuez, monsieur Bagimel.

BAGIMEL, gagné par l'enthousiasme de la comtesse.

Toujours du 4 mars... Une paire de boucles d'oreilles, — deux brillants, deux perles noires : — 10 000 francs. Une châtelaine, — chiffre et couronne, diamants et saphirs : — 4 000 francs... En tout, pour le 4 mars : 71 600 francs.

LA COMTESSE, à ses deux amies.

Hein!...

BAGIMEL.

En juin, une parure Campana, — collier, boucles d'oreilles et bracelets : — 2 200 francs. En septembre, une bague saphir et brillants : 4 000 francs. En décembre, fourni et serti un brillant : 75 francs; remis à neuf diverses pièces joaillerie : 30 francs; réenfilé cinq rangs de perles : 50 francs... et c'est tout, je crois, pour 1866... Non!... encore en décembre, une aigrette en brillants : 3 000 francs... et c'est tout!



MADAME PALMER, très vite.

80 955 francs...

BAGIMEL, étonné.

Madame?...

MADAME PALMER.

Ça fait 80 955 francs pour la première année. Passons aux suivantes...

LA COMTESSE.

Je ne demande pas mieux, passons aux suivantes.

BAGIMEL, feuilletant le second livre.

1867. En mars 1867... un bracelet Souvenir, diamants sur or mat : 2 500 francs.

LA COMTESSE.

En mars... Souvenir!... souvenir du 9 mars...

BAGIMEL.

En juin, un monogramme, pierres variées : 800 francs. En septembre, un oiseau pour la coiffure...

LA COMTESSE, cherchant et ne se souvenant pas

Un oiseau?... Un oiseau?...

BAGIMEL.

Oui, madame, un oiseau pour la coiffure : 4 000 francs.

LA COMTESSE.

Vous devez vous tromper, monsieur Bagimel.

MADAME PALMER, s'arrêtant, posant la plume.

Qu'est-ce que je vous disais? Monsieur Bagimel s'est trompé... J'aurais parié, moi, que monsieur Bagimel s'était trompé!

BAGIMEL, montrant son livre.

Cependant, madame...

LA COMTESSE.

Je suis sûre de ne pas avoir... (En souriant.) Il y a, du reste, une façon bien simple... (À Joseph, qui vient d'entrer.) Priez madame Robert d'apporter ici mon coffret à bijoux. (Joseph sort.) Continuez, monsieur Bagimel.

MADAME PALMER.

Alors, je n'écris pas l'oiseau?...

LA COMTESSE.

Non, sans doute!

BAGIMEL.

Hum!... Deux boutons, solitaires, brillants : 20 000 fr.

LA COMTESSE.

Je les ai... je les ai!... Vous voyez bien que, pour l'oiseau, c'était une erreur... les deux boutons, je les ai... Continuez, je vous en prie...

BAGIMEL.

Un médaillon en brillants sur onyx : 3 000 francs.

LA COMTESSE.

Oui...

MADAME PALMER, écrivant.

5 000 francs.

BAGIMEL.

En octobre, une paire de boucles d'oreilles, oiseaux...

LA COMTESSE, de nouveau très surprise.

Encore!

BAGIMEL, troublé.

Oui... madame... une paire de boucles d'oreilles, oiseaux, pierres variées : 3 500 francs...

LA COMTESSE, sèchement.

Pour le coup, vous vous trompez!

BAGIMEL.

Cependant, madame la comtesse, il y a là...

LA COMTESSE.

Il y a là une erreur.

Madame Robert vient d'entrer : elle pose le coffret à bijoux sur la table, devant la comtesse, et elle sort.

LA COMTESSE, ouvrant le coffret.

Regardez... je n'ai pas, moi, d'oiseaux, pierres variées...

BAGIMEL, de plus en plus troublé.

Madame la comtesse doit comprendre combien ma situation est délicate...

Jeu de scène : la comtesse regarde Bagimel : elle regarde mesdames Palmer et de Château-Lansac, qui, toutes les deux, détournent la tête.

LA COMTESSE, avec effort, à Bagimel.

Continuez...

MADAME PALMER.

Un instant... comment vais-je faire, moi?... Je vais être obligée d'ouvrir un nouveau compte.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Passez-moi une feuille de papier...

MADAME PALMER, passant une feuille de papier et une plume à madame de Château-Lansac.

C'est ça, nous risquerons moins de nous embrouiller... Boucles d'oreilles, oiseaux : 3 500 francs...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, écrivant.

3 500 francs.

MADAME PALMER.

Et l'autre oiseau?... celui de tout à l'heure... celui de 4 000 francs?... Est-ce que vous ne trouvez pas qu'en bonne justice nous devrions?... Oui, n'est-ce pas?... (A madame de Château-Lansac.) Ajoutez 4 000 francs au nouveau compte... Y êtes-vous?...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

J'y suis.

MADAME PALMER, à Bagimel.

Allez, maintenant.

BAGIMEL.

En novembre, un pendant de cou, brillants :  
10 000 francs.

LA COMTESSE, d'une voix brève.

Je ne l'ai pas.

MADAME PALMER, à madame de Château-Lansac.

A vous, alors.

Madame de Château-Lansac écrit.

BAGIMEL.

En décembre... deux bracelets tour de bras, brillants. (Avec empressement.) J'ai eu l'honneur de les apporter moi-même à madame la comtesse... Madame la comtesse doit se rappeler...

LA COMTESSE.

Oui, je me rappelle...

BAGIMEL.

22 000 francs, les deux bracelets tour de bras :  
22 000 francs.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, à madame Palmer.

Ça, c'est pour vous.

MADAME PALMER.

Ça, c'est pour moi.

Avant d'annoncer l'article suivant, Bagimel cherche à voir dans le coffret à bijoux : la comtesse s'aperçoit du manège et place le coffret de façon que Bagimel ne puisse pas voir ce qu'il y a dedans.

BAGIMEL.

Un bandeau cinq étoiles, brillants...

LA COMTESSE, ironique.

Cinq étoiles?...

BAGIMEL.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE, de plus en plus ironique.

Combien?...

BAGIMEL.

35 000 francs.

LA COMTESSE, éclatant.

35 000 francs!!

BAGIMEL, éperdu.

Madame la comtesse doit comprendre combien ma situation...

MADAME PALMER, à madame de Château-Lansac.

A vous.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Il commence à prendre tournure, le nouveau compte!

LA COMTESSE, à Bagimel.

Après, voyons...

BAGIMEL.

C'est tout, madame, c'est tout pour la seconde année.

MADAME PALMER.

J'ai 50 300 francs pour la seconde année. (A madame de Château-Lansac.) Et vous?...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

52 500 francs, moi.

MADAME PALMER.

Cinquante... cinquante-deux...

LA COMTESSE.

Ça se balance... Voyons la troisième année... je suis curieuse vraiment...

BAGIMEL, s'essuyant le front.

En janvier... une glace or mat, chiffres enlacés, bril-

lants : 3 500 francs. (La comtesse fait de la tête signe qu'elle n'a pas cela et madame de Château-Lansac écrit le chiffre. — Quant à madame Palmer, elle pose sa plume et s'appuie, les bras croisés, sur le dossier de sa chaise, comme si elle savait parfaitement qu'elle n'aura plus rien à écrire.) En février, un oiseau... 5 000 francs. (Dénégation muette de la comtesse.) Madame la comtesse doit comprendre combien ma situation est délicate... En mars, une boucle de ceinture or avec brillants : 10 000 francs... (Toujours la même dénégation.) Quand monsieur le comte commandait quelque chose, je ne pouvais pas savoir, moi... En avril, quatre porte-bonheur : 20 000 francs... (Même jeu.) En mai, un peigne bandeau, argent, brillants : 30 000 francs... (Même jeu. Bagimel, bouleversé, s'essuie encore le front.) Je vous demande pardon... est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait ici une chaleur?... En juin, un collier, cinq rangs de perles et un fermoir saphir et diamants : 75 000 francs... (Arrêtant un mouvement furieux de la comtesse.) Ah! par exemple, voici quelque chose pour madame la comtesse : le nom de madame la comtesse est en marge...

LA COMTESSE.

Eh bien?... (Bagimel a regardé et, suffoqué, n'ose dire ce qu'il a vu.) Eh bien! voyons... pour moi?

MADAME PALMER, lisant ce que Bagimel n'a pas osé lire.

Un lot de bijoux remis à neuf... 25 francs!

LA COMTESSE.

Oh!

BAGIMEL, accablé.

Madame la comtesse doit comprendre combien ma situation...

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il encore?

BAGIMEL, épuisé.

Plus rien... c'est fini : monsieur le comte est tombé

malade en juin... et nous n'avons pas eu le plaisir de le voir en juillet.

MADAME PALMER.

C'est fini?... alors, j'ai, moi, 25 francs à ajouter. (Elle les ajoute.) et vous... voyons un peu. (Elle parcourt le compte de madame de Château-Lansac.) 143 500 francs, en dix mois, c'est gentil!... 143 500 francs et 25 francs font 143 525, ce qui, avec les 102 800 de la seconde et les 80 955 de la première, nous donne 327 280 francs... C'est bien le chiffre que vous aviez dit, monsieur Bagimel!... Je vous demande pardon... votre addition était parfaitement exacte...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Mais, j'y pense, monsieur Bagimel... vous êtes le bijoutier de mon mari...

BAGIMEL.

En effet, madame la marquise, monsieur le marquis me fait l'honneur...

MADAME PALMER.

Et c'est chez vous aussi que mon mari, à moi..

BAGIMEL.

Oui, madame.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Les comptes, alors, sont sur ces livres?

BAGIMEL, très inquiet.

Sans doute, madame!...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, voulant ouvrir un des livres.

Eh bien, là, vrai, puisque l'occasion se présente...

BAGIMEL, défendant ses livres.

Mesdames, je vous en prie, mesdames...

MADAME PALMER.

Si fait, nous voulons voir...

BAGIMEL.

Mesdames, je vous en supplie... le secret professionnel...

LA COMTESSE.

Emportez vos livres, monsieur Bagimel... (Avec hauteur.) Je vous ai dit que vous auriez votre argent, vous l'aurez... Vous pouvez vous retirer...

BAGIMEL, suppliant.

Madame...

Sur un signe de la comtesse, il retourne à ses livres.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Laissez-nous seulement voir un peu...

BAGIMEL, se débattant et emportant ses livres.

Mesdames, mesdames... le secret professionnel, mesdames, le secret professionnel!...

Il sort.

LA COMTESSE.

143 000 francs en six mois!... Il était temps que ça finît!

## SCÈNE IX

LA COMTESSE, MADAME PALMER, MADAME DE CHATEAU-LANSAC, puis MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY et la petite AMÉLIE.

Silence. — Colère muette de la comtesse, regards furieux adressés au buste, mots entrecoupés : « **Cent quarante-trois mille francs!... vingt-cinq pour moi!** » — Sourires d'intelligence échangés entre madame Palmer et madame de Château-Lansac. — Mademoiselle de Charentonnay entr'ouvre la porte.

MADAMOISELLE DE CHARENTONNAY, à madame Palmer.  
C'est votre fille, madame...



LA COMTESSE, à madame Palmer.

Votre petite Amélie... Amenez-la, ma bonne Charentonnay, amenez-la...

MADAME PALMER, se levant; — madame de Château-Lansac se lève aussi.

Mais non... il est tout à fait inutile... Nous vous laissons, ma chère.

LA COMTESSE.

Pas du tout! je tiens absolument à voir... (Mademoiselle de Charentonnay amène Amélie; celle-ci s'approche de la comtesse.) Cette chère petite! (A madame Palmer, en embrassant Amélie avec une sorte de fureur.) Êtes-vous heureuse d'avoir!... Si moi, au moins, j'avais!... mais non... (Regard au buste.) Vingt-cinq francs!... (A Amélie.) Qu'elle est gentille!... Mets-toi là, parle-moi... Toi, du moins, tu ne me diras rien qui puisse me faire de la peine...

AMÉLIE.

Oh! non, madame...

LA COMTESSE.

Cher ange!... Tu viens de ton cours?

AMÉLIE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et tu travailles bien?

AMÉLIE.

Oh! oui!... j'ai été première en récitation classique...

LA COMTESSE.

Vraiment!... et qu'est-ce que tu as récité?

AMÉLIE.

Une fable de La Fontaine... une belle fable...

LA COMTESSE.

Eh bien! récite-la-moi, veux-tu?

AMÉLIE.

Je veux bien!

La perte d'un époux ne va pas sans soupirs;  
 On fait beaucoup de bruit et puis on se console.  
 Sur les ailes du temps la tristesse s'envole;  
 Le temps ramène les plaisirs.  
 Entre la veuve d'une année  
 Et la veuve d'une journée  
 La différence est grande...

MADAME PALMER, interrompant sa fille et l'emmenant.

C'est bien... en voilà assez!... Viens, Amélie...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, embrassant la comtesse.

A demain, ma chère!

AMÉLIE, emmenée par sa mère.

Pourquoi ne me laisse-t-on pas finir ma fable?... Je  
 la sais très bien...

Entre la veuve d'une année  
 Et la veuve d'une journée  
 La différence est grande...

MADAME PALMER.

Mais tais-toi donc!... (A la comtesse qui n'a pas bougé.) A  
 demain, ma chère, à demain!

Sortent madame Palmer, madame de Château-Lansac et Amélie.

## SCÈNE X

LA COMTESSE. MADEMOISELLE DE  
 CHARENTONNAY, puis NORANCEY.

LA COMTESSE.

Comment s'appelle cette propriété que j'ai là-bas...  
 au bord de la mer, tout au fond de la Bretagne?...

MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Elle s'appelle le Kerzu...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ça veut dire, le Kerzu?...

MADemoiselle DE CHARENTONNAY.

Ça veut dire la maison de l'ennui, la maison de la tristesse, la maison de la désolation... Et, de fait, il est impossible d'imaginer un séjour plus insupportable...

LA COMTESSE, avec élan.

Nous allons partir pour le Kerzu, ma bonne Charentonnay!

MADemoiselle DE CHARENTONNAY.

Ah!

LA COMTESSE.

C'est là que nous irons nous enfermer... et nous y vivrons, toutes les deux, sans voir personne... seules, toutes seules... Vous voulez bien?...

MADemoiselle DE CHARENTONNAY.

Je veux bien, ma cousine.

Entre Norancey, l'air furibond : — à peu près la même entrée qu'au premier acte; — il serre, sans parler, la main de la comtesse et se jette sur une chaise.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, NORANCEY.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a encore?... (D'un coup d'œil, Norancey montre mademoiselle de Charentonnay.) Quoi, voyons? (Norancey explique, par un geste, qu'il ne peut parler devant mademoiselle de Charentonnay.) Ma bonne Charentonnay, voulez-

vous avoir la bonté de prendre ce coffret... vous le donnerez à madame Robert, qui le remettra à sa place.

MADemoiselle DE CHARENTONNAY.

Je veux bien, ma cousine.

Elle sort emportant le coffret à bijoux.

## SCÈNE XII

LA COMTESSE, NORANCEY.

LA COMTESSE.

Eh bien?...

NORANCEY.

Eh bien. il est revenu!... il est chez moi maintenant... il est chez moi, près d'Albertine.

LA COMTESSE.

Déjà!...

NORANCEY.

Tout à l'heure, au moment où je m'y attendais le moins, je l'ai vu arriver, tenant à la main une loge pour *la Timbale*... Il a demandé à Albertine si elle voulait y venir: Albertine a répondu qu'elle voulait bien... Voilà où en sont les choses : nous allons ce soir à *la Timbale*... tous les trois!!! Et ce qui s'est passé, il y a un mois, à l'Opéra, va, derechef, se passer aux Bouffes... avec cette différence qu'au lieu d'entendre... (Il fredonne très légèrement quelques notes du *Misereux* du *Tourèze*.) j'entendrai : « Encore un qui n' l'aura pas, la timbale, la timbale!... » (Avec fureur. Mais mon parti est pris! Pendant l'entr'acte, je propose à monsieur de Léoneins de venir faire un tour dans le passage Choiseul : j'amène tout doucement la conversation...

LA COMTESSE.

Sur la politique?...

NORANCEY.

On nous sépare, et demain matin...

LA COMTESSE.

Vous y revenez?...

NORANCEY.

Il faut bien que j'y revienne. puisque votre moyen, à vous, n'a pas réussi! (Mouvement de la comtesse.) Je ne vous le reproche pas : je m'y attendais... J'étais bien sûr qu'un jour ou l'autre il se remettrait à adorer Albertine, et que, ce jour-là, vous auriez beau faire, il vous serait impossible de le retenir...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que vous dites?...

NORANCEY.

Ce qui est arrivé, n'est-ce pas?... Vous avez voulu le retenir, mais il n'y a pas eu moyen...

LA COMTESSE.

Mais pas du tout!... S'il n'est plus ici, c'est que je l'ai chassé...

NORANCEY.

Oh!

LA COMTESSE.

Sans cela, il y serait encore....

NORANCEY.

C'est vous qui l'avez chassé?

LA COMTESSE.

Oui.

NORANCEY.

Vous êtes bien sûre?...

LA COMTESSE.

Comment, si je suis bien sûre!...

NORANCEY.

Mais alors... vous pourriez me débarrasser de *la Timbale*... en lui déclarant tout à l'heure que vous regrettez de l'avoir chassé?...

LA COMTESSE.

Tout à l'heure?...

NORANCEY.

Oui... il va revenir...

LA COMTESSE.

Eh non, il ne reviendra pas!... après la façon dont je lui ai parlé...

NORANCEY.

Ça ne fait rien : il a reçu votre billet et il va revenir...

LA COMTESSE.

Mon billet?... quel billet?...

NORANCEY.

Celui que vous lui avez écrit...

LA COMTESSE.

J'ai écrit à monsieur de Léoneins? moi?...

NORANCEY.

Deux lignes seulement : « Mon ami, venez me voir sur-le-champ... »

LA COMTESSE.

Hein?

NORANCEY.

« Venez me voir sur-le-champ; il faut que je vous parle... »

LA COMTESSE.

Mais c'est à vous que j'ai écrit cela!...

NORANCEY.

Oui... à moi. d'abord... Mais comme, après avoir lu, j'ai soigneusement remis votre petit mot sous enveloppe, et comme je l'ai envoyé de votre part à monsieur de Léoneins...

LA COMTESSE.

Vous vous êtes permis!...

Entre Joseph.

NORANCEY.

C'est monsieur de Léoneins?...

JOSEPH.

Oui, monsieur.

NORANCEY.

Faites entrer. (A la comtesse, bas et d'une voix tragique.) Mais, cette fois, par exemple, si vous le laissez encore échapper!...

Joseph sort.

LA COMTESSE, ne sachant si elle a envie de rire ou de se fâcher.

Ah çà! mais....

NORANCEY.

Ne vous occupez pas de moi... (Ouvrant la porte de gauche.) je passerai par le petit salon.

LA COMTESSE.

Mais je ne veux pas que vous me laissiez...

NORANCEY.

Adieu. (Il sort, ferme la porte et la rouvre presque aussitôt.) Ah! tenez, j'oubliais...

Il donne un papier à la comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

NORANCEY.

C'est le coupon... pour *la Timbale!*.. Je vous l'ai rapporté....

Il referme la porte de gauche et disparaît. — Au même instant, la porte du fond s'est ouverte : Léoneins entre, tenant une carte à la main. — La comtesse tient toujours le coupon que lui a remis Norancey. — Ils se regardent, un moment, sans rien dire.

## SCÈNE XIII

LÉONEINS, LA COMTESSE.

LÉONEINS.

Madame...

La comtesse regarde Léoneins; elle regarde le buste, hésite, puis à la fin, elle part d'un éclat de rire un peu nerveux, auquel, naturellement, Léoneins ne comprend pas grand'chose.

LÉONEINS.

Je viens de recevoir cette carte. (Il montre le billet de la comtesse qui lui a été envoyé par monsieur de Norancey.)

LA COMTESSE.

Cette carte?... (Elle jette le coupon sur la table.) Donnez-la-moi, cette carte... (Elle la prend et, riant toujours par soubresauts, la déchire en petits morceaux. — Léoneins la regarde d'un air étonné.) Ne cherchez pas à comprendre... vous ne pouvez pas... Vous êtes venu... je suis contente que vous soyez venu.

LÉONEINS, transporté.

Ah!

LA COMTESSE.

Asseyez-vous...

LÉONEINS.

C'est bien vrai, vous me pardonnez?



LA COMTESSE, après un regard au buste

Oui... je vous pardonne...

LÉONEINS.

Et je pourrai venir... comme je venais... tous les jours? Et je vous verrai?...

LA COMTESSE.

Vous me verrez tant qu'il vous plaira... Je n'y mets qu'une condition...

LÉONEINS.

Je l'accepte d'avance.

LA COMTESSE.

Bien, mais asseyez-vous...

LÉONEINS, s'asseyant sous le buste.

Oui, oui... tout ce que vous voudrez.

LA COMTESSE.

Cette condition...

LÉONEINS.

Je l'accepte, vous dis-je: à quoi bon en parler, puisque je l'accepte?...

LA COMTESSE, souriant.

Il faut en parler tout de même... Je vous recevrai, je vous le répète, et vous me verrez... tous les jours, si vous voulez... mais à la condition que jamais il ne sera question de mariage entre nous...

LÉONEINS.

C'est entendu, jamais il ne sera question de... (S'arrêtant) Oh! mais, là... qu'est-ce que vous me faites dire?...

LA COMTESSE.

Jamais je ne me remarierai... Vous avez vu comme j'étais en colère, il y a une heure. (Mouvement de Léoneins.)

Rassurez-vous, je ne suis plus en colère maintenant... contre vous, du moins, parce que, depuis, il s'est passé des choses... (A part, en regardant le buste.) Vingt-cinq francs!... (A Léoneins.) Mais si je ne dois rien aux autres, je me dois à moi-même... afin de répondre à ces bruits qui ont couru... Et c'est justement pour concilier ce que je me dois à moi-même avec... avec les sentiments d'estime, d'affection... c'est pour cela que je vous recevrai et que j'avouerai que j'ai du plaisir à vous recevoir... si vous me promettez, vous, de ne jamais me parler...

LÉONEINS.

De mariage?...

LA COMTESSE.

Oui.

LÉONEINS.

De quoi vous parlerai-je, alors?

LA COMTESSE.

De tout ce que vous voudrez. Eh bien, promettez-vous?...

LÉONEINS, indécis.

Voyons!...

LA COMTESSE.

Promettez-vous?... Il faut promettre ou cesser de me voir...

LÉONEINS, vivement.

Je promets, alors, je promets...

LA COMTESSE.

A la bonne heure!...

LÉONEINS.

Mais il faut bien que ce soit vous qui me le demandiez!

LA COMTESSE.

Voyez comme maintenant je m'approche de vous avec confiance...

LÉONEINS.

Mais... je vous aime, moi...

LA COMTESSE, se fâchant.

Eh bien?...

LÉONEINS.

Je ne vous parle pas de mariage!... Vous m'avez dit que je pourrais parler de tout ce que je voudrais, excepté...

LA COMTESSE, riant.

Oh! oui, mais...

LÉONEINS.

Et il y a longtemps que je vous aime!.. Vous le savez bien, qu'il y a longtemps, car autrefois vous me permettiez de vous le dire...

LA COMTESSE.

Oui, mais alors mon mari était là, et vous devez bien comprendre que ce qui, alors, était permis...

LÉONEINS.

Ah!...

LA COMTESSE.

Nous devons maintenant nous en tenir à l'amitié...

LÉONEINS.

L'amitié?...

LA COMTESSE, en souriant.

C'est cela que je voulais dire... Quand je vous disais qu'il ne fallait pas me parler de mariage, il était bien entendu qu'il ne fallait pas me parler non plus... L'amitié, voilà tout, la bonne et franche amitié!...

LÉONEINS.

La bonne et franche?...

LA COMTESSE.

C'est toujours ça!...

LÉONEINS.

Sans doute...

LA COMTESSE.

Et c'est vraiment là tout ce que je peux vous donner...

LÉONEINS.

Tout?

LA COMTESSE.

Si vous n'en voulez pas?...

LÉONEINS.

Si fait, si fait, j'en veux bien, mais...

LA COMTESSE.

Ah! pas de mais... C'est un engagement qu'il faut prendre, et vous ferez bien de ne pas y manquer...

LÉONEINS.

Pourquoi?

LA COMTESSE.

Si vous y manquiez...

LÉONEINS.

Si j'y manquais?...

LA COMTESSE, d'une voix qui n'est pas du tout d'accord  
avec les paroles.

Je vous renverrais... et ce serait pour tout de bon, cette fois...

LÉONEINS.

Je n'y manquerai pas!...

LA COMTESSE, très tendrement.

Je veux vous croire... C'est si bon de ne rien avoir à craindre!...

LÉONEINS.

Non, ne craignez rien, rien...

LA COMTESSE.

De l'amitié?...

LÉONEINS.

Oui, de l'amitié...

LA COMTESSE.

De l'amitié, pas autre chose...

LÉONEINS.

Pas autre chose, je vous le jure... Vous entendez, je vous jure...

LA COMTESSE, fermant presque les yeux.

J'entends.

Pendant ces dix dernières répliques, les deux personnages se sont rapprochés l'un de l'autre. Les voix sont devenues tremblantes. — Cela doit être joué avec une grande délicatesse. — Sur le mot : « J'entends », les lèvres de Léoneins effleurent le front de la comtesse. Elle se lève brusquement.

LA COMTESSE.

Ah!

LÉONEINS, éperdu.

Louise!...

En se levant, la comtesse a aperçu le buste. — C'est justement sous ce malheureux buste qu'elle s'est laissé embrasser. — Elle pousse un cri et se sauve chez elle en cachant son visage dans ses mains. Léoneins reste seul en tête à tête avec le buste et lui adresse un geste violent d'impatience et de colère.

## ACTE TROISIÈME

Toujours même décor, mais très éclairé, très brillant. — Des fleurs, beaucoup de fleurs. Le buste a disparu : il est remplacé par une volière dorée, dans laquelle il y a des oiseaux des îles.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ROBERT, VICTORINE, AUTRES  
DOMESTIQUES, puis JOSEPH.

Les domestiques portent des livrées éclatantes : madame Robert et Victorine ont des robes claires : tout doit donner une impression de vie et de gaieté.

MADAME ROBERT, entrant.

Vite! vite!... on va sortir de table... Allumez le lustre! les flambeaux, les candélabres!... Allumez tout ce qui peut être allumé!...

UN DOMESTIQUE, très gaiement.

Illumination générale!

MADAME ROBERT.

Justement!... c'est cela que demande madame la comtesse... de la lumière, de la lumière partout! Allumez, allumez!

On entend de grands éclats de rire.

VICTORINE.

Ils sont gais, dans la salle à manger!... (Nouveaux éclats de rire.) Ah! mais... ils sont très gais, décidément!

Entre Joseph.

JOSEPH, se tordant.

J'ai été obligé de sortir... je n'y tenais plus!

MADAME ROBERT.

Qu'est-ce qui se passe donc?

JOSEPH.

C'est monsieur Gaétan... Il n'y en a pas deux comme monsieur Gaétan!... Il s'est attrapé avec mademoiselle de Charentonnay... Et toutes les fois que monsieur Gaétan s'attrape avec mademoiselle de Charentonnay, on peut s'attendre à rire... Il lui a demandé quelle différence il y a... attendez, que je me rappelle... quelle différence il y a entre une toque et la belle-mère d'un conseiller référendaire à la Cour des Comptes... Mademoiselle de Charentonnay a répondu qu'elle ne savait pas.

VICTORINE.

Quelle différence il y a entre une toque?...

JOSEPH.

Oui, une toque de juge... une toque d'avocat...

MADAME ROBERT.

Entre une toque et la belle-mère d'un conseiller...

LE DOMESTIQUE.

Référendaire...

VICTORINE.

A la Cour des Comptes...

JOSEPH.

Je parie que vous ne trouvez pas!...

VICTORINE.

Eh bien, voyons...

JOSEPH.

C'est que la belle-mère d'un conseiller référendaire

à la Cour des Comptes peut très bien être toc, tandis qu'une toque ne peut jamais être la belle-mère d'un conseiller...

TOUT LE MONDE.

Oh!

MADAME ROBERT, dédaigneuse.

C'est ça qui les a tant fait rire?

JOSEPH.

Oui... (Éclats de rire dans la salle à manger.) Et tenez, il est probable que monsieur Gaétan vient de leur en dire une autre de la même force...

VICTORINE.

Est-il possible que des maîtres?...

JOSEPH.

Les maîtres?... Ils adorent les grosses bêtises, les maîtres!

LE DOMESTIQUE.

J'aurais cru, moi, qu'une repartie ingénieuse, une pensée délicate, délicatement exprimée...

JOSEPH.

D'où sort-il, celui-là?... Les pensées délicates... ah! bien, ouiche!... Tenez, je me souviens qu'à un grand dîner... c'était du temps de monsieur le comte, il y a plus d'un an... on nous avait amené ici un homme éminent, membre de l'Institut, etc., etc., et tout... un homme du premier mérite... et on nous avait dit : « Vous allez voir cet homme-là... quand il parle, c'est prodigieux ! » Nous voilà prévenus!... On passe dans la salle à manger, on se place... L'homme éminent est à droite de madame la comtesse... c'est très bien!... Il commence à parler : personne ne bronche... (Avec colère.) Il n'a pas étrenné, l'homme éminent! il a parlé pendant deux



heures sans s'arrêter, et il n'a pas étrenné une pauvre petite fois!!!... A la fin, moi, j'en avais pitié, et, de temps à autre, pour essayer de le remonter un peu, je souriais!... Il s'en est aperçu, et, pendant la seconde moitié du dîner, toutes les fois qu'il prenait la parole, c'était à moi qu'il s'adressait... Voilà les maîtres!... Un homme éminent les laisse froids... Rires dans la salle à manger.) tandis que monsieur Gaétan, avec ses bêtises ..

VICTORINE.

Eh bien! moi, pour me faire rire, il me faudrait d'autres bêtises que celles de monsieur Gaétan.

JOSEPH.

Je sais bien, moi, quelles bêtises il vous faudrait!...

Il l'embrasse.

MADAME ROBERT.

Eh bien, Joseph!...

JOSEPH.

Allons, madame Robert, allons... vous n'allez pas être plus méchante que madame la comtesse... Elle m'a parfaitement vu, hier, madame la comtesse. Elle m'a parfaitement vu embrasser mademoiselle Victorine, dans le petit salon, et elle est d'abord restée comme ça!... Mais quand je lui ai eu dit que j'avais promis à mademoiselle Victorine de l'épouser, madame la comtesse s'est mise à rire et elle nous a dit : « C'est très bien, alors, c'est très bien... »

Explosion de rires plus forte que les précédentes : la porte de la salle à manger s'ouvre avec fracas et tous les convives, avec de grands éclats de rire, entrent dans le salon.

## SCÈNE II

LA COMTESSE, LÉONEINS, ALBERTINE, NORANCEY, MADAME PALMER, MADAME DE CHATEAU-LANSAC, GAÉTAN, GEORGES, MADEMOISELLE DE CHARENTONNAY.

Toutes les femmes dans les toilettes les plus claires et les plus tapageuses. — Entre Gaétan, tournant le dos au public, riant très fort, parlant à madame de Château-Lansac et à madame Palmer qui arrivent ensemble.

GAÉTAN.

Hein? elle est bonne, pas vrai?... Écoutez encore celle-là... Quelle différence y a-t-il...

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Oh! assez, Gaétan, assez!

GAÉTAN.

Quelle différence y a-t-il entre une bille de billard...

MADAME PALMER.

Assez, on vous dit!...

GAÉTAN.

Vous ne voulez pas? ça m'est égal, je m'en vas le dire à... (Il abandonne madame de Château-Lansac et madame Palmer, qui traversent la scène, et va à la comtesse, qui vient d'entrer au bras de Norancey.) Écoutez un peu!... Quelle différence y a-t-il...

LA COMTESSE.

Si vous continuez, nous allons vous battre!...

GAÉTAN.

Vous ne voulez pas non plus?... Eh bien, entre nous, vous avez tort. Elle était d'un salé, celle-là, elle était d'un salé!...

LA COMTESSE.

Vous dites toujours ça, et puis...

Gaétan va retrouver madame de Château-Lansac et madame Palmer. — La comtesse arrive jusqu'au milieu de la scène, auprès de la volière qui a remplacé le buste ; elle s'arrête, met un genou sur le pouf, regarde les oiseaux et s'amuse à leur faire becqueter des grains de raisin. Norancey l'observe en riant. — Pendant ce temps-là entre mademoiselle de Charentonnay au bras de Georges.

MADemoisELLE DE CHARENTONNAY, bas.

Certainement, ma cousine est bonne pour moi, mais...

GEORGES.

Vous n'êtes pas heureuse ?

MADemoisELLE DE CHARENTONNAY.

Non.

GEORGES.

Moi non plus, je ne suis pas heureux...

MADemoisELLE DE CHARENTONNAY.

Que peut-il vous manquer ?

GEORGES.

Je ne sais pas. Voulez-vous vous mettre au piano et nous jouer quelque chose?... Quand vous nous jouez quelque chose, il me semble que je suis moins triste... Voulez-vous ?

MADemoisELLE DE CHARENTONNAY.

Je veux bien.

Elle se met au piano : Gaétan s'élance, traverse toute la scène et vient près d'elle.

GAÉTAN.

C'est ça, mademoiselle de Charentonnay!... mais quelque chose de gai!... la maison est gaie maintenant, il faut jouer quelque chose de gai.

Mademoiselle de Charentonnay joue sans s'arrêter plusieurs airs de *la Belle Hélène*, de *la Grande Duchesse*, etc.

LÉONEINS, à Albertine, bas.

A chaque instant, j'ai envie de tomber à ses pieds.

ALBERTINE.

Gardez-vous-en bien!...

LÉONEINS.

Ah!...

ALBERTINE.

Elle vous a défendu de lui parler d'amour, de mariage... Eh bien, il ne faut pas lui en parler!...

LÉONEINS.

Mais... c'est que, si je ne lui en parle pas...

ALBERTINE.

Elle finira par vous en parler elle-même... Et c'est ce que nous voulons.

LA COMTESSE, à Norancey qui regarde Albertine et Léoneins, et qui fronce le sourcil en les regardant.

Eh bien, quoi?... Vous n'êtes pas encore rassuré?

NORANCEY.

Si fait... il y a des moments... mais il y en a d'autres où je suis plus inquiet que je ne l'ai jamais été...

LA COMTESSE.

Oh!

NORANCEY.

Heureusement, d'ici à une heure, j'espère être fixé, et alors, selon que je serai fixé dans un sens ou dans l'autre... Qu'est-ce que vous avez à rire?...

LA COMTESSE.

Rien... je ris parce que je suis gaie... voilà tout!...

GEORGES, à mademoiselle de Charentonnay.

Tenez... là... l'air des Conspirateurs, dans *la Fille de Madame Angot*... jouez-nous ça.

Entre Joseph. Il apporte la cafetière et sort après l'avoir posée sur un

plateau où sont déjà les tasses, le sucre, plateau qui a été préparé par madame Robert au commencement de l'acte. La comtesse verse le café. — Allées et venues de divers personnages, avec des fusées de l'air, fredonné à mi-voix.

GEORGES, suivant l'air joué au piano et chantant sans y faire attention.

Quand on conspire,  
Quand, sans frayeur,

GAÉTAN, entraîné par Georges.

On peut se dire  
Conspirateur,

ALBERTINE.

Pour tout le monde  
Il faut avoir

MADAME PALMER et MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Perruque blonde  
Et collet noir.

GAÉTAN, GEORGES, ALBERTINE, MADAME DE  
CHATEAU-LANSAC et MADAME PALMER.

Quand on conspire,  
Quand, sans frayeur,  
On peut se dire  
Conspirateur,

NORANCEY, sombre.

Pour tout le monde  
Il faut avoir

LA COMTESSE, très gaie.

Perruque blonde  
Et collet noir.

TOUS.

Bravo! bravo!

LA COMTESSE, avec exaltation, la tête presque perdue.

Comme je suis contente, mon Dieu, comme je suis contente!... Jamais je n'ai été contente comme je le suis aujourd'hui... Ah! je ne sais pas... je voudrais rire,

je voudrais chanter, je voudrais... Plus fort donc, Charentonnay, plus fort!... Vous n'allez pas! vous n'allez pas!... (Elle fait lever mademoiselle de Charentonnay, prend sa place au piano, et, après avoir plaqué deux ou trois accords. reprend à sa façon l'air des *Conspirateurs*.) Chantez donc, monsieur de Léoneins!... si vous ne chantez pas, nous ne serons pas bons amis.

TOUT LE MONDE.

Pour tout le monde  
Il faut avoir  
Perruque blonde  
Et collet noir!

LA COMTESSE.

Et voilà!... quand on tape, c'est comme ça qu'il faut taper!... (Continuant à jouer, mais autre chose que *la Fille de Madame Angot*; elle joue doucement une phrase musicale un peu lente. une phrase qui accompagne les répliques suivantes.) A la bonne heure, monsieur de Léoneins, vous avez chanté!...

LÉONEINS, à voix basse, pendant que les autres personnages vont et viennent autour de la table sur laquelle on a servi le café.

Vous m'aviez dit que, si je ne chantais pas, nous ne resterions pas bons amis.

LA COMTESSE.

Et vous tenez à ce que nous restions bons amis?

LÉONEINS.

Je crois bien, que j'y tiens!...

LA COMTESSE.

Avouez que j'avais raison et qu'il n'y a rien de meilleur que l'amitié.

LÉONEINS, encouragé par les signes que madame Palmer et madame de Château-Lansac lui font de loin.

Certainement, certainement!...

LA COMTESSE.

Avouez qu'il faudrait être fou pour ne pas s'en tenir là.

LÉONEINS, même jeu

Certainement, certainement!...

LA COMTESSE, un peu nerveuse; — cela doit se voir à la façon dont elle joue la phrase qu'elle avait commencée doucement.

Bien vrai? mon amitié vous suffit?

LÉONEINS.

Parfaitement, parf...

LA COMTESSE, de plus en plus nerveuse.

Vous vous trouvez heureux comme cela? vous ne désirez pas autre chose?... (Léoneins ne répond pas.) Parlez, voyons.

LÉONEINS, changeant de ton et se rapprochant de la comtesse.

Oui, je parlerai... dût cela me perdre auprès de vous... mais je n'y tiens plus, je suis à bout, et il faut absolument que je vous dise...

GAÉTAN, avec élan et interrompant brusquement l'aparté de la comtesse et de Léoneins.

Qu'est-ce que nous allons faire maintenant, hé?... il faut jouer à quelque chose.

TOUT LE MONDE.

Oui... oui... c'est cela! jouons!...

MADAME PALMER.

A quoi?

GEORGES.

Aux petits papiers, voulez-vous?...

LA COMTESSE, se retournant vivement, mais sans quitter le piano.

Oh! non, par exemple, pas aux petits papiers!... Vous

en êtes arrivés à écrire de telles choses sur vos petits papiers qu'on est obligé de les brûler tout de suite... tant on a peur que les domestiques ne les lisent le lendemain!...

GAÉTAN.

Le fait est que, l'autre jour, chez madame Palmer, j'en ai écrit une qui était d'un salé, d'un salé!...

MADAME PALMER.

Vous ne devriez pas vous en vanter.

GAÉTAN.

La demande était pourtant bien simple... On demandait quelle différence il y a entre une calèche et un ballon captif... C'était bien simple, n'est-ce pas? eh bien, j'ai trouvé moyen, dans la réponse... Je vais vous dire ce que j'ai répondu...

MADAME PALMER.

Gaétan... je vous défends...

GAÉTAN.

J'ai répondu...

MADAME PALMER.

Je vous défends, très sérieusement...

GAÉTAN.

C'est bon, je me tais... Mais qu'est-ce qui y perd?... ce n'est pas vous, qui la connaissez, la réponse... ce sont ces dames et ces messieurs, qui ne la connaissent pas.

GEORGES.

Enfin, vous ne voulez pas des petits papiers. Voulez-vous que Gaétan et moi nous vous jouions une charade?



MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Va pour une charade!

GEORGES.

Seulement, nous vous demanderons la permission d'aller nous recueillir dans le petit salon.

LA COMTESSE.

Allez vous recueillir.

Elle se remet au piano, regarde Léoneins et laisse courir ses doigts sans jouer positivement : quelques modulations : quelques accords. — Gaëtan et Georges sortent par le fond à gauche.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins Georges et Gaëtan.

NORANCEY, à mademoiselle de Charentonnay.

Venez faire un bésigue avec moi... cela vaudra mieux... vous savez le bésigue?...

MADemoiselle DE CHARENTONNAY.

Oh! oui... monsieur Georges a bien voulu...

NORANCEY.

Savez-vous le bésigue chinois?

MADemoiselle DE CHARENTONNAY.

Oh! oui... monsieur Gaëtan a eu la bonté...

Ils s'installent et commencent à jouer. — Albertine, madame de Château-Lansac et madame Palmer bavardent tout en observant. — Léoneins s'est rapproché de la comtesse.

LA COMTESSE, bas, à Léoneins.

Eh bien, voyons!... qu'alliez-vous me dire, tout à l'heure?

LÉONEINS, pendant que la comtesse continue à jouer du piano en parcourant une partition de Gounod, *Mireille*.

J'allais vous dire... C'est, sans aucun doute, une

grande maladresse que je commets là... mais qu'est-ce que vous voulez? c'est plus fort que moi, j'ai absolument besoin d'être maladroit... J'allais vous dire que j'ai été coupable envers vous et que je m'en accuse. J'ai souffert que l'on jouât une comédie pour vous tromper... je n'aurais pas dû le souffrir.

LA COMTESSE.

Une comédie?...

LÉONEINS.

Oui, l'on vous a dit un tas de choses. n'est-ce pas? On vous a dit que j'étais amoureux de madame de Norancey... ce n'était pas vrai. Je n'aime. je n'ai jamais aimé que vous; je vous ai aimée le jour où je vous ai vue pour la première fois, et, depuis ce jour-là, vous avez été le but unique et la constante occupation de ma vie!... Il n'y a pas eu un battement de mon cœur qui ne fût à vous... Je vous aime enfin. je vous aime... je vous adore... Je sais bien qu'en vous disant ces choses-là, je vous irrite... et que je me perds... Mais c'est plus fort que moi, je vous le répète. et je ne puis pas ne pas vous les dire...

LA COMTESSE.

Et... pourquoi cette comédie?...

LÉONEINS.

Vous ne vouliez pas me recevoir... alors. on avait imaginé... Mon Dieu! il est bien clair, après cela, que vous ne me pardonneriez jamais... On avait imaginé... on avait supposé...

LA COMTESSE.

Que, le jour où je vous croirais amoureux d'une autre, je m'empresserais...

LÉONEINS.

Je ne voulais pas d'un tel moyen, moi... et, chaque

jour, j'arrivais ici avec l'intention bien arrêtée de tout vous avouer ; si je n'en ai rien fait, c'est que...

LA COMTESSE.

C'est que?...

LÉONEINS.

C'est que...

LA COMTESSE.

C'est que vous avez vu que le moyen en question réussissait assez bien?...

LÉONEINS.

Oui... c'est-à-dire, non... enfin, oui, le moyen avait l'air de réussir... je pouvais vous voir... Là-dessus est arrivée l'histoire de *la Timbale!*... vous m'avez mis à la porte... et puis vous m'avez permis de revenir à la condition que je ne vous parlerais ni de mariage, ni d'amour.

LA COMTESSE.

Et vous avez promis...

LÉONEINS.

Oui, j'ai promis, et je crois, Dieu me pardonne, que j'ai ri, que j'ai plaisanté... j'avais si peur de vous déplaire!... Mais je n'ai pas la force de mentir plus longtemps ; l'amour n'est pas plaisant de sa nature, il est sérieux, au contraire, tout ce qu'il y a de plus sérieux... et c'est de l'amour que j'ai pour vous, et c'est de l'amour que je vous demande. Je ne veux pas que vous soyez mon amie : je veux que vous soyez ma femme... ma femme, vous entendez!... ma femme et ma femme adorée... On m'avait bien défendu de vous le dire, mais ça m'est égal, je vous le dis... et quoi qu'il puisse arriver, je suis content de vous l'avoir dit. Maintenant, c'est à vous de répondre.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, GAÉTAN, GEORGES.

GAÉTAN, paraissant à la porte du petit salon.

Une petite ouverture, s'il vous plaît... (A la comtesse.)  
 Madame, je vous en prie, une petite ouverture !... (La comtesse joue l'air de *la Belle Hélène* : « *Pars pour la Crête* ». — Tout en jouant, elle regarde Léoneins de l'air le plus railleur. — Georges reprend :) C'est très bien, je vous remercie...

Gaétan rentre avec Georges : la comtesse quitte le piano : tout le monde regarde la charade. — Gaétan est arrivé apportant une petite table ; Georges un bougeoir et un jeu de cartes. Gaétan pose la petite table sur le devant de la scène, Georges place le bougeoir sur la table, et tous deux se mettent à jouer au baccara.

GEORGES.

« Il y a cent louis, monsieur.

GAÉTAN.

» Je les tiens, monsieur...

GEORGES.

» Au baccara, monsieur?

GAÉTAN.

» Oui, monsieur, au baccara.

GEORGES, après avoir donné les cartes

» En voulez-vous une, monsieur?

GAÉTAN.

» Oui, monsieur, j'en veux une.

GEORGES.

» Moi, monsieur, j'ai un.

GAÉTAN.

» Et moi, monsieur, j'ai trois figures.

GEORGES.

» Alors, monsieur, vous avez *pata*!

GAÉTAN.

» Oui, monsieur, j'ai *pata*; qu'y trouvez-vous à dire?

GEORGES.

» Rien du tout, monsieur : passez-moi vos cent louis.

GAÉTAN.

» Jamais de la vie, monsieur!... » (Saluant.) Fin du premier tableau. (Grands éclats de rire, applaudissements; on félicite Gaétan et Georges.) Notre charade en aura deux; mais, pour le second, il nous faudrait quelques accessoires...

LA COMTESSE.

Demandez à Joseph : il vous donnera tout ce dont vous aurez besoin...

GAÉTAN.

Mesdames et messieurs, nous avons l'honneur...

Ils retournent dans le petit salon en emportant leur table, leur bougeoir et leurs cartes.

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins Gaétan et Georges.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Le premier tableau, c'est *bac*... ils vont faire semblant de franchir une haie, et le mot sera *baquet*.

MADAME PALMER.

Moi, je crois que c'est *pata*, le premier tableau; ils vont arriver avec une caisse, et le mot sera *pataqués*.

ALBERTINE.

Moi, je crois que c'est abat-jour.

LA COMTESSE, répondant à un regard suppliant de Léoneins.

Comme cela, alors, ils vous avaient dit que le meilleur moyen de réussir était de ne pas me parler de mariage?

LÉONEINS.

Oui, ils m'avaient même assuré que, si je tenais bon, que si je ne vous demandais pas votre main...

LA COMTESSE.

Ce serait moi, peut-être, qui vous demanderais la vôtre? (Léoneins incline la tête d'un air confus.) Eh bien, ma foi... au risque d'être plus maladroite encore que vous n'avez été maladroit, je vous avouerai qu'ils n'avaient pas tout à fait tort...

LÉONEINS, éperdu.

Louise!...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous?... il eût bien fallu en venir là, si vous ne vous étiez pas décidé; mais je vous remercie de m'avoir épargné la peine d'en venir là.

LÉONEINS.

Ah!...

Il tombe aux pieds de la comtesse et lui baise les mains avec transport.

TOUT LE MONDE.

Enfin!

LA COMTESSE.

Eh bien, oui!... Il est à mes pieds pour me remercier... (A Norancey.) et vous aussi, vous devriez y être, pour me demander pardon... car je sais tout... il m'a tout dit.

NORANCEY, s'agenouillant.

N'est-ce que cela? m'y voici...

ALBERTINE.

Et nous aussi... car, nous aussi, nous sommes coupables.

Albertine, madame Palmer et madame de Château-Lansac, sans s'agenouiller, tendent les mains vers la comtesse. — Entrent Gaétan et Georges, habillés en Chinois de fantaisie: ils tombent à genoux au milieu du salon.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, GAÉTAN et GEORGES.

GAÉTAN.

Et nous donc!... et nous!!!

Tableau : tout le monde suppliant autour de la comtesse.

LA COMTESSE, souriant.

C'était une conspiration générale, il paraît!...

NORANCEY.

Et vous savez...

Il reprend l'air.

Quand on conspire,

TOUT LE MONDE.

Quand on conspire,  
Quand, sans frayeur,  
On peut se dire...

LA COMTESSE, les interrompant.

Il n'y a vraiment pas moyen de résister... et puis, je n'ai guère le droit de me fâcher, car... au moins dans les derniers temps, j'en étais bien un peu, moi aussi, de la conspiration!

Elle tend la main à Léoneins. Tout le monde se relève.

GEORGES.

A quand la noce, maintenant, à quand la noce?

MADAME DE CHATEAU-LANSAC.

Dans un mois.

LA COMTESSE, se récriant.

Oh!

ALBERTINE.

Dans quinze jours, si tu dis un mot!...

LA COMTESSE.

Eh bien, soit, dans un mois... mais pas à Paris, par exemple!

NORANCEY.

Non! à la campagne... Nous organiserons une petite fête... une fête champêtre.

MADAME PALMER.

Avec des divertissements variés.

GEORGES.

Et, le soir, feu d'artifice!

LA COMTESSE.

Un feu d'artifice?... est-ce que cela ne vous paraît pas un peu?...

ALBERTINE.

Non, non... un feu d'artifice, et, après le feu d'artifice, un petit bal.

GAÉTAN, voulant prendre la comtesse par la taille.

Et je l'ouvrirai avec vous, le petit bal...

LA COMTESSE.

Gaétan, tenez-vous tranquille!

GAÉTAN.

Avec vous, je vous dis... Jouez-nous quelque chose, mademoiselle de Charentonnay, jouez-nous quelque chose.

Mademoiselle de Charentonnay se remet au piano et joue une valse.



LA COMTESSE.

Charentonnay, je vous défends... voyons, Gaétan, voyons...

Après une résistance légère, la comtesse finit par se laisser entraîner et par faire un tour de valse avec Gaétan. — Entrent deux domestiques portant une caisse grande et plate.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, puis KERNOA, JOSEPH,  
DOMESTIQUES.

NORANCEY.

Qu'est-ce qu'ils apportent là?

MADAME PALMER.

C'est le second tableau de la charade... une caisse... je vous avais bien dit... *pataquès!*... (A Gaétan.) N'est-ce pas que votre mot, c'est *pataquès?*

GAÉTAN.

Non, c'était *Patagony!*... nous attendions que Joseph nous eût trouvé un gong...

LA COMTESSE.

Mais qu'est-ce que c'est que ça, alors?...

GEORGES.

Je ne sais pas.

Les domestiques ont posé la caisse devant le pouf. — Entre Kernoa en costume d'officier de marine.

GAÉTAN.

Kernoa!

KERNOA, à la comtesse.

Madame, j'arrive de Brest... Et, vous voyez, je n'ai pas voulu perdre une minute...

Les domestiques enlèvent d'un seul coup un des panneaux de la caisse; on aperçoit le portrait d'enfant qui a été décrit au premier acte.

NORANCEY.

Patatras!

Georges et Gaétan compriment un violent éclat de rire.

MADAME DE CHATEAU-LANSAC, bas.

C'est le portrait!...

MADAME PALMER, bas

Avec le petit sabre!...

MADEMOISELLE CHARENTONNAY, d'une voix douce.

Et la petite trompette...

KERNOA, d'une voix qui devient de plus en plus embarrassée à mesure qu'il s'aperçoit du singulier effet de son discours.

Le voici, madame... Monsieur de Senermont, d'abord, ne voulait pas s'en séparer... c'était le seul souvenir qui lui restât d'un neveu qu'il avait tendrement aimé... mais, quand je lui eus parlé de votre douleur, à vous, de vos regrets, de vos larmes, monsieur de Senermont n'a pas pu résister; il m'a permis de le prendre... et moi, alors, comme je vous l'avais promis...

LA COMTESSE, très digne, très grand air.

Je vous remercie, monsieur.

KERNOA, bas, à Norancey.

Ah çà, mais que se passe-t-il donc?

NORANCEY, bas.

Elle se remarie dans huit jours.

KERNOA.

Ah!... bien!

LA COMTESSE, à Kernoa, tout en examinant le tableau

Je vous remercie... Je constate avec satisfaction qu'il suffit d'exprimer un désir devant vous pour que vous vous empressiez, en dépit des obstacles... Je vous suis reconnaissante... (Bas, à Norancey.) Il ne peut pas rester là, ce tableau!

NORANCEY, à Joseph.

Emportez ce tableau... Vous le mettrez dans la chambre de mademoiselle de Charentonnay.

MADemoiselle DE CHARENTONNAY, bas, à Norancey.

J'ai déjà le buste.

NORANCEY, bas.

Ça vous fera un petit musée.

Les domestiques emportent le portrait. On se regarde. Kerno, dans un coin, cause avec Gaétan et Georges. Madame Palmer, madame de Château-Lansac et Albertine ont beaucoup de peine à ne pas rire. La comtesse a pris un air sérieux, presque sombre; Léoneins, inquiet, s'approche d'elle.

LÉONEINS, bas.

Louise, qu'avez-vous?

LA COMTESSE.

C'est un avertissement du ciel, mon ami. Ce portrait arrivant juste au moment où je viens de consentir...

LÉONEINS, effrayé.

Oh!...

LA COMTESSE.

C'est un avertissement du ciel, vous dis-je, et cet avertissement me confirme dans une idée que j'avais déjà : le feu d'artifice était de trop, décidément. (Avec fermeté.) Il n'y aura pas de feu d'artifice.

NORANCEY.

Mais il y aura toujours un petit bal...

La comtesse sourit : mademoiselle de Charentonnay s'est remise au piano et reprend la valse qu'elle jouait à l'entrée de Kerno. Gaétan se remet à valser avec Albertine. Le rideau tombe sur un tableau très animé, très joyeux.

LA  
GRANDE DUCHESSE  
DE GÉROLSTEIN

OPÉRA-BOUFFE EN QUATRE ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
le 12 avril 1867.

MUSIQUE DE JACQUES OFFENBACH.

## PERSONNAGES

LA GRANDE-DUCHESSÉ .....		M <sup>l</sup> e SCHNEIDER.
FRITZ .....		MM. DUPUIS.
LE PRINCE PAUL .....		GRENIER.
LE BARON PUCK .....		KOPP.
LE GÉNÉRAL BOUM .....		COUDER.
LE BARON GROG .....		BARON.
NÉPOMUC, aide de camp .....		GARDEL.
WANDA, paysanne .....		M <sup>l</sup> les GARAIT.
IZA .....	}	LEGRAND.
AMÉLIE .....		VÉRON.
OLGA .....		MOROSIN.
CHARLOTTE ...		MAUCOURT.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DEMOISELLES D'HONNEUR, DEUX PAGE DEUX HUISSIERS, SOLDATS DE LA GRANDE-DUCHESSÉ, VIVANDIÈRE PAYSANS ET PAYSANNES.		

La scène en 1720, ou à peu près.

Costumes allemands, avec autant de fantaisie que l'on voudra.

# LA GRANDE-DUCHESSE

## DE GÉROLSTEIN

---

### ACTE PREMIER

Campement de soldats. — Tentes au milieu de la campagne. — À droite, au deuxième plan, l'entrée de la tente du général Boum. — À gauche, au premier plan, la cantine. — Au fond, un praticable, représentant une colline, au milieu de la scène, monte d'abord de droite à gauche, puis de gauche à droite. — Fusils, au fond, rangés sur des râteliers.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS, PAYSANNES, VIVANDIÈRES,  
puis FRITZ et WANDA.

CHŒUR.

En attendant que l'heure sonne,  
L'heure héroïque du combat,  
Chantons et buvons! Courte et bonne,  
C'est la devise du soldat!

Chantons,  
Buvons,  
Jouons,  
Dansons!

En attendant que l'heure sonne,  
L'heure héroïque du combat ! etc.

Pendant ce chœur, quelques soldats valsent avec des paysannes ; d'autres jouent aux cartes et aux dés sur des tambours ; d'autres boivent, etc. Les vivandières vont de l'un à l'autre. — Tableau animé. — Entrent Fritz et Wanda, par le fond à gauche ; ils descendent au milieu.

WANDA.

O mon Fritz, que tu m'affliges  
En m'apprenant ton départ !

FRITZ.

Va, je ferai des prodiges,  
Pour revenir sans retard !

COUPLETS.

I

Allez, jeunes filles,  
Dansez et tournez :  
Vous, dans vos familles,  
Vous, vous resterez ;  
Mais nous, pauvres hommes,  
Bientôt nous irons,  
Pour de faibles sommes,  
Braver les canons !...  
Si le sort funeste  
Ne peut s'éviter,  
Du temps qui nous reste  
Sachons profiter.  
Vidons notre verre  
En brave guerrier,  
Et tant pis, ma chère,  
Si c'est le dernier !...  
O filles jolies,  
O braves garçons,  
Tournons et valsons,  
Valsons et tournons,  
Comme des toupies,  
Comme des tontons ;  
Tournons et valsons,  
Valsons et tournons !

TOUS.

O filles jolies, etc.

(Valse sur le refrain.)

FRITZ.

## II

Quand, prenant les armes,  
 Nous nous en irons,  
 Que de cris, de larmes  
 Et de pâmoisons!  
 N'ayez peur, mes belles,  
 Nous vous écrirons,  
 Et de nos nouvelles  
 Nous vous donnerons.  
 Votre cœur, je pense,  
 Restera constant,  
 Malgré notre absence...  
 Mais, en attendant,  
 Vidons notre verre,  
 Prenons un baiser,  
 Et tant pis, ma chère,  
 Si c'est le dernier!...  
 O filles jolies,  
 O braves garçons,  
 Tournons et valsons,  
 Valsons et tournons,  
 Comme des toupies,  
 Comme des tontons;  
 Tournons et valsons,  
 Valsons et tournons!

TOUS.

O filles jolies, etc., etc.

Reprise de la valse. — Au moment où la valse est très animée, paraît le général Boum, arrivant de la droite, par la colline. — Il s'arrête, indigné, et lève les bras au ciel : — il a un énorme panache sur son chapeau.



## SCÈNE II

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL BOUM.

BOUM, descendant en scène.

Des femmes dans le camp, effroyable licence!...

(Toutes les femmes s'enfuient avec un grand cri, par la droite et par la gauche).

FRITZ, sur le devant de la scène, à part.

Bon! voilà le gêneur!...

BOUM, faisant un pas en avant.

Avez-vous donc, soldats, perdu toute prudence?

FRITZ.

Pour être militaire, en a-t-on moins un cœur?

BOUM, venant à Fritz.

Vous encor, vous parlez!

FRITZ.

Mais, général...

BOUM.

Silence!

Quand je me fâche, l'on se tait!  
Car ma rigueur, on la connaît.

CHŒUR.

Quand il se fâche, l'on se tait!  
Car sa rigueur, on la connaît.

BOUM.

COUPLETS.

I

A cheval sur la discipline,  
Par les vallons  
Je vais devant moi, j'extermine  
Les bataillons!

Le plus fier ennemi se cache,  
Tremblant, penaud,  
Quand il aperçoit le panache  
Que j'ai là-haut!

Pif paf pouf, tara papapoum!  
Je suis le général Boum! Boum!

TOUS.

Pif paf pouf, tara papapoum!  
Il est le général Boum! Boum!

BOUM.

## II

Dans nos salons, après la guerre,  
Je réparais;  
Et la plus belle, pour me plaire,  
Se met en frais;  
Elle caresse ma moustache,  
En souriant..  
En ce moment-là, mon panache  
Est fort gênant.

(Avec éclat.)

Paf pouf, tara papapoum!  
Je suis le général Boum! Boum!

TOUS.

Pif, paf pouf, tara papapoum!  
Il est, le général Boum! Boum!

TOUS.

Vive le général Boum!

BOUM.

A la bonne heure! je retrouve mes enfants, les vaillants soldats de la Grande-Duchesse, notre souveraine.

TOUS.

Vive la Grande-Duchesse!

BOUM.

Vous n'êtes pas méchants, mais il y a ce Fritz qui vous gâte.

FRITZ, à part.

Bon! j'étais sûr que ça allait tomber sur moi!...

BOUM.

Fusilier Fritz, venez ici.

FRITZ, s'approchant.

Général?...

BOUM.

Mauvais soldat!...

FRITZ.

Je sais bien d'où ça vient, tout ça...

BOUM, fronçant le sourcil.

Qu'est-ce que vous dites?

FRITZ.

Je dis que je sais bien d'où ça vient, tout ça... c'est des histoires de femmes.

BOUM.

Comment?...

FRITZ.

C'est parce que vous avez fait la cour à la petite Wanda...

BOUM.

Pas du tout!

FRITZ.

Je vous demande bien pardon... Vous lui avez fait la cour... et elle n'a pas voulu de vous, parce qu'elle est amoureuse de moi... Et voilà!...

BOUM, à part.

O fureur!

FRITZ.

Elles ont mauvais goût, les femmes : elles aiment mieux le jeune soldat que le vieux chef.

BOUM.

Je vous mettrai à la salle de police, moi!

FRITZ.

Ça n'y fera rien.

BOUM.

Je vous ferai fusiller!

FRITZ.

Comme ça sera malin!

BOUM.

Mauvais soldat!...

FRITZ.

Ça vous serait bien égal que je *soye* un mauvais soldat... mais je suis un joli soldat... c'est ça qui est vexant...

BOUM.

Taisez-vous!...

FRITZ.

Je me tais... mais ça n'empêche pas!...

BOUM.

Jamais je ne me suis occupé de cette petite.

FRITZ.

Je vous demande bien pardon derechef... vous vous en êtes occupé.

Entre Népomuc par le fond à droite.

## SCÈNE III

LES MÊMES, NÉPOMUC.

NÉPOMUC, à Boum.

Général!

BOUM, avec énergie.

Dites-moi que vous m'annoncez l'approche de l'ennemi, monsieur; dites-le-moi, je vous en prie!

NÉPOMUC.

Non, général... Je viens vous prévenir que la Grande-Duchesse va venir passer son régiment en revue.

BOUM.

Vous entendez, soldats!...

NÉPOMUC.

Elle désire qu'une tente soit dressée pour elle... ici... au milieu même du campement de ses soldats.

Il sort par le fond, à droite.

BOUM.

Vite... un homme en faction!... Fusilier Fritz!...

FRITZ, à part.

Toujours moi!... (Haut.) Général?...

BOUM.

Vous allez vous mettre en faction ici...

FRITZ.

En plein soleil... naturellement!

BOUM.

Ne répliquez pas!

FRITZ.

Pourquoi faire, d'abord, me mettre en faction?

BOUM.

Pour garder la tente de la Grande-Duchesse.

FRITZ.

Puisqu'elle n'est pas dressée!...

BOUM.

Vous garderez l'endroit où elle sera...

FRITZ.

Alors, c'est pour empêcher qu'on ne vienne emporter

le terrain?... Je vous demande un peu si ça a le sens commun!

BOUM.

Toujours, alors?...

FRITZ.

Bon!... bon!... je sais d'où ça vient... Les femmes, voilà!... les femmes!...

BOUM.

Ah! comme je te ferais fusiller, toi, si, à la veille d'une bataille, je n'avais pas peur de diminuer mon effectif!

FRITZ.

Mais voilà!... vous avez peur de diminuer votre effectif...

BOUM.

Je n'aurai pas le dernier, alors?...

FRITZ.

Non, par exemple!...

BOUM.

Alors, je serais bien bête de m'obstiner... Soldats, à vos rangs!... (Roulement de tambours : les soldats vont prendre leurs fusils et se placent sur deux rangs. au fond. — Quand ils sont placés.) Portez... armes!...

Fritz, qui a pris son fusil dans le coin, à gauche, près de la cantine, regarde tout cela d'un air détaché.

FRITZ, au général Boum, quand les soldats sont rangés.

Eh bien, où allez-vous comme ça?

BOUM, terrible.

C'est trop fort, ça, par exemple!... ça ne vous regarde pas!... Est-ce qu'il va falloir que je vous rende compte de mes mouvements?... Soldats... par le flanc gauche!... en avant... marche!

## REPRISE DU CHŒUR.

Pif paf pouf, tara papapoum!  
 Suivons le général Boum! Boum!

Les soldats sortent par le fond à droite: Fritz reste en faction. —  
 Après le défilé, le général Boum s'approche de Fritz.

BOUM, à Fritz.

Hou! le vilain soldat!...

Il sort en courant, pour rattraper son armée.

## SCÈNE IV

FRITZ, seul, montant sa faction.

Comme c'est encore malin, ça, de venir faire la grimace à un pauvre jeune soldat qui ne peut pas répondre à son général!... C'est une chose qu'on ne veut pas comprendre! Il y a comme ça des généraux qui ont des grades, des honneurs... Eh bien, ils croient que ça suffit auprès des femmes... Pas du tout!... il arrive que les femmes préfèrent le jeune soldat qui n'a pas de grades... mais qui est aimable... Alors, le vieux général asticote le jeune soldat... Et c'est toujours comme ça... et tant que le monde durera, ça sera comme ça... et voilà!... Tout ça... c'est des histoires de femmes... et pas autre chose!... (Tournant la tête à gauche) Ah! la voici, la petite Wanda!... Elle croit que je vais aller la retrouver... ah! si je pouvais!... voyant que je n'y vais pas, elle vient... elle vient... (Entre Wanda par la gauche: elle reste, un moment, au fond) Comme il enragerait, le vieux général, s'il voyait cela!...

Il reste immobile, l'arme au bras.

## SCÈNE V

WANDA, FRITZ.

DUO.

WANDA, loin de Fritz.

Me voici, Fritz!... j'ai tant couru  
Que j'en suis, ma foi, hors d'haleine!

(Se rapprochant un peu.)

Mais, pour te voir cet air bourru,  
Ce n'était vraiment pas la peine...

Dis-moi  
Pourquoi?

Fritz lui montre son fusil, puis, un doigt sur la bouche, il indique qu'on ne peut pas parler sous les armes. — Wanda se rapproche encore et reprend :

I

Que veut dire cette grimace?...  
J'accours, et te voilà de glace!...  
Es-tu muet, beau grenadier?  
Ne sais-tu m'aimer que par signe?

FRITZ, immobile à son poste.

Il le faut bien, car la consigne,  
Hélas! me défend de parler.

(Il passe à gauche.)

WANDA, se rapprochant toujours de Fritz.

II

Finis cette plaisanterie...  
Lorsque l'on voit sa bonne amie,  
Monsieur, l'on doit tout oublier...  
Vite, un mot, ou bien j'égratigne!

FRITZ, toujours immobile.

Je ne peux pas, car la consigne,  
Hélas! me défend de bouger.



ENSEMBLE.

FRITZ.

Je ne peux pas, car la consigne, etc.

WANDA.

Il me dit non, car la consigne,  
Hélas! lui défend de bouger.

(Fritz repasse à droite.)

III

Et si, pour toi perdant la tête,  
Je te disais : « Viens, grosse bête,  
Viens vite là prendre un baiser »,  
Me ferais-tu l'injure insigne?...

FRITZ. allant vivement à elle, après avoir posé son fusil à droite.

Ah! ma foi, non! car la consigne  
Ne me défend pas d'embrasser.

WANDA, gaiement.

Je savais bien que la consigne  
Ne défendait pas d'embrasser!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Non, ma Wanda, non, la consigne  
Ne me défend pas d'embrasser!

WANDA.

Je savais bien que la consigne  
Ne défendait pas d'embrasser!

(Fritz l'embrasse.)

ENSEMBLE.

Au diable la consigne!  
Et vive l'amour!  
Tant pis! en ce jour  
Bravons la consigne,  
Obéissons à l'amour!Fritz embrasse de nouveau Wanda. — A ce moment, le général Boum  
entre par le fond à droite, en bondissant.

## SCÈNE VI

WANDA, FRITZ, BOUM.

BOUM, qui a vu le baiser.

Ah! ah! je t'y prends!

FRITZ, bas, à Wanda.

Nous sommes pincés!...

Il reprend vivement son fusil et se remet en faction.

WANDA, tremblante.

Mon Fritz!...

BOUM, à Fritz.

Cette faction que je t'ai ordonné de monter, ce mouvement que j'ai fait faire à mon armée... tout cela a été fait pour te surprendre... et je te surprends...

FRITZ.

Eh bien, tenez! ça doit vous faire plaisir... car c'est la première fois que je vois réussir un de vos mouvements!...

BOUM.

Malheureux!

Un coup de fusil au dehors.

WANDA, tombant dans les bras de Fritz.

Ah!

FRITZ.

Ma Wanda!

Elle s'est évanouie dans ses bras, il la soutient.

BOUM.

Qu'est-ce que c'est que ça?... qu'est-ce que c'est?

FRITZ.

Une attaque peut-être... Permettez-moi de la reporter chez sa mère...

Second coup de fusil.

BOUM.

Oui... va... et veille bien sur elle.

FRITZ.

Ah! vous voyez bien, général... vous voyez bien que vous l'aimez!...

BOUM.

Va!... va!...

FRITZ. à Wanda qu'il soutient toujours.

Viens prendre un verre de schnaps...

Il entre avec elle dans la cantine. — Nouveaux coups de fusil au dehors. — Entre par le fond, à droite, le baron Puck : il court effaré, courbé en deux.

## SCÈNE VII

BOUM. PUCK, puis NÉPOMUC.

PUCK.

Ah! mon cher Boum!...

BOUM.

Qu'est-il donc arrivé?

PUCK.

On m'a demandé le mot d'ordre... absorbé comme je l'étais par les hautes combinaisons de la politique, j'ai négligé de répondre. et, alors...

BOUM.

Pan, pan, ratapan!...

PUCK.

Pan, pan, ratapan !... Ils ont tiré...

BOUM.

C'était leur devoir...

PUCK.

Heureusement, ils m'ont manqué...

BOUM.

Ils seront punis pour cela...

PUCK.

Qu'est-ce que vous dites ?

BOUM.

Je dis qu'ils n'auraient pas dû vous manquer.

PUCK.

Alors, vous auriez voulu ?...

BOUM.

Comme général, certainement !... mais j'en aurais été désolé comme ami...

PUCK, lui serrant la main

A la bonne heure !...

BOUM.

Et qu'est-ce qui me procure l'avantage ?...

PUCK.

C'est une chose très délicate... Vous savez que notre habitude, à la veille d'une campagne, est de ne rien négliger de ce qui peut animer le soldat et faire de l'effet sur les troupes...

BOUM.

Sans doute !...

PUCK.

Cette fois-ci, nous avons imaginé quelque chose qui,

je crois, est assez ingénieux... La Grande-Duchesse va venir...

BOUM.

Je le sais.

PUCK.

Elle restera au milieu des soldats. Quand elle sera là, vous lui offrirez de chanter devant elle la chanson du régiment.

BOUM.

Bon!...

PUCK.

Son Altesse vous répondra : « Mais cette chanson, je la sais... » et elle la chantera.

BOUM.

Elle-même?

PUCK.

Elle-même... Et c'est avec vous, Rudolph, qu'elle la chantera!

BOUM.

Avec moi!... quel honneur!... mais la sait-elle vraiment?...

PUCK.

Elle la sait parfaitement... nous avons étudié ça pendant deux heures, ce matin.

BOUM.

C'est une affaire entendue.

PUCK.

Bien!... maintenant, parlons un peu de nos propres affaires... (Il lui offre une prise de tabac.) En usez-vous?...

BOUM.

Non, pas de cela... (Il prend à sa ceinture un pistolet à deux coups, le décharge en l'air, puis porte, l'un après l'autre, les canons fumants sous chacune de ses narines en respirant avec force l'odeur de la poudre.) Voilà ma civette, à moi!

PUCK, humant sa prise.

Vous savez pourquoi nous faisons la guerre...

BOUM.

Moi?... pas du tout!

PUCK.

Je vais vous le dire... La Grande-Duchesse, notre souveraine et mon élève... car j'ai été son précepteur... (Il ôte respectueusement son chapeau, et, en le regardant, dit avec frayeur.) Ah! mon ami!...

BOUM.

Qu'est-ce que c'est?

PUCK. — Il s'évanouit presque en montrant un grand trou dans le chapeau.

Regardez... la balle!...

BOUM, satisfait.

Allons! ils n'ont pas trop mal visé...

PUCK.

Ça me fait un effet!... Comme c'est heureux que j'aie eu mon chapeau!... Sans cela, j'étais mort.

BOUM.

Remettez-le vite.

PUCK, remettant son chapeau.

Ah! oui!... ils n'auraient qu'à tirer encore... La Grande-Duchesse donc, notre souveraine et mon élève, a vingt ans... Jusqu'à présent, elle nous a laissé le pouvoir; mais j'ai remarqué que, depuis quelque temps, elle était inquiète, préoccupée... Je me suis dit : « Voilà une femme qui s'ennuie... il faut que je lui trouve une distraction... » Alors, j'ai fait déclarer la guerre... et voilà!...

BOUM.

Très ingénieux!...

PUCK.

N'est-ce pas?... Distraire mon élève!... c'est comme cela que je l'ai toujours tenue... Par des joujoux .. quand elle était petite... mais n'anticipons pas sur le passé... Plus tard, il a fallu autre chose... et c'est pour la distraire que je lui ai cherché un mari.

BOUM.

Le prince Paul?...

PUCK.

Oui... mais ce malheureux prince, que j'avais eu soin de choisir, du reste, parfaitement nul, n'a produit aucun effet : la Grande-Duchesse ne peut pas se décider à l'épouser... Elle le traîne depuis six mois... Il y a huit jours, le père du jeune homme, l'électeur de Steissteinsteis-Laper-Debottmoll-Schorstenburg, l'électeur, dis-je, a envoyé ici un de ses plus fins diplomates, le baron Grog, avec mission de décider notre aimable maîtresse à prononcer le oui sacramentel. Notre aimable maîtresse a formellement refusé de recevoir le baron Grog et continue à s'ennuyer... Espérons que la guerre la distraira un peu.

BOUM.

Comptez sur moi.

PUCK.

Malheureusement, cette distraction ne pourra durer que quelque temps. La princesse a vingt ans... Elle ne tardera pas à s'apercevoir qu'il y a d'autres plaisirs... Son cœur n'a pas parlé encore... il parlera bientôt... et, ce jour-là, malheur à nous, si nous n'avons pas pris nos précautions!

BOUM.

Vous me faites peur...

PUCK.

Avez-vous jamais pensé à ce que nous pourrions devenir, si la princesse s'avisait d'avoir un favori?

BOUM.

Nous serions rasés!... Il ne faut pas qu'elle en ait!

PUCK.

Il ne le faut pas!

BOUM.

Il ne le faut pas!... (Roulement de tambours à une certaine distance. — Entre par le fond, à droite, Népomuc. — Boum remonte au devant de lui; avec énergie, à Népomuc.) L'ennemi!... c'est l'ennemi!...

NÉPOMUC.

Mais non, général. . c'est Son Altesse qui arrive.

BOUM.

C'est bien, monsieur... faites mettre les troupes sous les armes.

NÉPOMUC.

Oui, général.

Il sort par le fond, à droite.

PUCK.

Donc, c'est entendu : tout à l'heure la chanson militaire... dans huit jours, la victoire!...

BOUM.

Après ça, le retour dans nos foyers!...

PUCK.

Et à nous deux le pouvoir!

ENSEMBLE.

A nous deux le pouvoir!...

L'armée arrive par le fond, à droite, tambours et clairons en tête, et forme une ligne oblique depuis l'avant-scène de gauche jusqu'au fond, à droite. — Les paysannes, Wanda parmi elles, entrent des deux côtés, et restent au fond, sur le praticable, derrière les soldats. — Fritz est dans les rangs. — Puck a passé à droite.



## SCÈNE VIII

LES MÊMES. L'ARMÉE, FRITZ, WANDA, PAYSANNES,  
 puis LA GRANDE-DUCHESSE, IZA, OLGA,  
 AMÉLIE et CHARLOTTE, NÉPOMUC, ÉTAT-  
 MAJOR DE LA GRANDE-DUCHESSE.

## CHŒUR.

Portons armes! présentons armes!  
 Fixes, droits, l'œil à quinze pas!  
 Que son Altesse a de charmes!  
 Que son Altesse a d'appas!  
 Portons armes! Présentons armes!  
 Fixes, droits, l'œil à quinze pas!

Au son d'une musique militaire, entre par le fond, à droite, la Grande-Duchesse : — tenue de cheval, cravache à la main : elle porte le costume de son régiment. — Derrière elle viennent ses demoiselles d'honneur, également en amazones et dans le costume du régiment : puis, un brillant état-major de jeunes officiers en uniformes éclatants. — Les soldats présentent les armes. — La Grande-Duchesse passe devant le front des troupes en commençant par le fond, à droite : arrivée sur le devant, à gauche, elle paraît frappée de la beauté de Fritz, qui est à l'avant-scène entre deux tout petits soldats. — Scène muette : Fritz est très troublé par les regards de la Grande Duchesse : celle-ci se remet assez difficilement et vient au milieu.

## LA GRANDE-DUCHESSE.

## RONDEAU.

Ah! que j'aime les militaires,  
 Leur uniforme coquet,  
 Leur moustache et leur plumet!  
 Ah! que j'aime les militaires!  
 Leur air vainqueur, leurs manières,  
 En eux tout me plaît!

Quand je vois là mes soldats  
 Prêts à partir pour la guerre,

Fixes, droits, l'œil à quinze pas,  
 Vrai Dieu! je suis toute fière!  
 Seront-ils vainqueurs ou défaits?...  
 Je n'en sais rien... ce que je sais...

LE CHŒUR.

Ce qu'elle sait...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ce que je sais...  
 C'est que j'aime les militaires,  
 Leur uniforme coquet, etc.

Je sais ce que je voudrais...  
 Je voudrais être cantinière!  
 Près d'eux toujours je serais  
 Et je les griserais!...  
 Avec eux, vaillante et légère,  
 Au combat je m'élancerais!  
 Cela me plairait-il, la guerre?...  
 Je n'en sais rien... ce que je sais...

LE CHŒUR.

Ce qu'elle sait...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ce que je sais...  
 C'est que j'aime les militaires,  
 Leur uniforme coquet, etc.

TOUTE L'ARMÉE.

**Vive la Grande-Duchesse !**

Sur un commandement, les soldats se remettent au port d'armes.

LA GRANDE-DUCHESSE, à Boum.

Je suis contente, général... très contente... (Elle fait quelques pas et s'arrête en regardant Fritz.) Général?...

BOUM, avec empressement.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Faites avancer ce soldat...

BOUM, appelant le soldat qui est à la droite de Fritz  
Schwartz!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Non, pas celui-là, pas Schwartz.

BOUM, appelant celui qui est à la gauche de Fritz.  
Schumacher!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Non, pas Schumacher... l'autre... (Boum désigne Fritz.)  
Vous y êtes!...

BOUM, sourdement irrité.

Fusilier Fritz, trois pas en avant!...

Fritz fait trois pas en avant, présentant les armes.

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz.

Ton nom?

FRITZ.

Fritz.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Combien de campagnes?... combien de blessures?

FRITZ.

Aucune campagne... aucune blessure... Pourtant,  
une fois, en grim pant sur un mur, pour aller chiper  
des pommes, je me suis un peu... mais je ne sais pas  
si ça peut compter... Aucune blessure, décidément,  
aucune blessure.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Simple soldat?

FRITZ.

Simple soldat.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je te fais caporal.

FRITZ.

Ah!...

Il fait quelques pas pour aller à Wanda, qui est au fond, au  
premier rang des paysannes.

BOUM, l'arrêtant.

Mille millions!...

FRITZ.

Eh bien, c'est bon!...

Il se remet en position.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Où allais-tu donc?...

FRITZ.

J'allais dire à ma bonne amie que je suis caporal.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah!... Eh bien...

BOUM.

Eh bien?...

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz.

Tu diras à ta bonne amie que tu es sergent..

(A Boum.) Faites rompre les rangs, général.

BOUM, commandant.

Rompez les rangs!... (Les soldats exécutent ce mouvement) et éloignez-vous...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pourquoi s'éloigneraient-ils?... Ne sont-ils pas mes soldats, mes enfants?...

PUCK, bas, à la Grande-Duchesse.

Très bien, Altesse, très bien!

LA GRANDE-DUCHESSE, aux soldats.

Restez, mes amis, restez, et bavardons un peu ensemble.

Les soldats se rapprochent un peu, au milieu: les paysannes descendent en scène, moitié à gauche, moitié à droite. — La Grande-Duchesse s'assied sur un tambour qu'apporte une cantinière. — Les demoiselles d'honneur se placent à ses côtés, sur des pliants que leur donnent des soldats. — Dans ce mouvement, Puck a passé près de Boum, et Fritz, après avoir déposé son fusil au fond, est redescendu à droite.

PUCK, bas, à Boum.

Est-ce que vous avez remarqué l'obstination avec laquelle Son Altesse regardait ce soldat?

BOUM, bas.

Oui... mais on ne peut pas supposer...

PUCK, bas.

Il faut tout supposer... J'ai été précepteur de la Grande-Duchesse et je l'ai habituée à faire tout ce qui lui plaît.

BOUM, bas.

Ah diable!... observons, alors.

PUCK, bas.

Observons.

Il passe à la gauche de Boum.

LA GRANDE-DUCHESSE, se retournant vers Fritz qui est à droite.

Approche un peu, toi.

FRITZ, s'approchant.

Altesse?...

PUCK, bas, à Boum.

Encore!... vous voyez...

BOUM, bas.

Oui, je vois... (A part, en regardant Fritz.) Toi, je te rattraperai!

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz.

Eh bien, est-elle contente, ta bonne amie?

FRITZ.

Très contente.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et toi... et tes camarades... êtes-vous contents?

FRITZ.

Mais, dame!... vous savez, Altesse... On est content, et on ne l'est pas... C'est dans la nature!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Bien nourri?

FRITZ.

Oui... bien nourri... pas mal nourri... beaucoup de pommes de terre... pas mal nourri tout de même.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et les officiers, bons pour le soldat?

FRITZ.

Très bons, les officiers... bons et pas bons... il y a le général qui est sévère...

LA GRANDE-DUCHESSE.

En vérité?...

BOUM.

Mais, Altesse...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Laissez-le parler!

FRITZ.

Très sévère, le général... mais je sais d'où ça vient... des histoires de femmes... pas autre chose... des histoires de femmes...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comment?...

BOUM.

Ah! j'empêcherai...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Général Boum, je vous ordonne de laisser parler cet homme. Tu disais?...

FRTZ.

Très sévère, le général... parce qu'il a fait la cour à ma bonne amie, et qu'elle l'a envoyé promener.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah çà! mais tout le monde est donc amoureux de ta bonne amie?... Elle est donc bien jolie!...

FRTZ, désignant Wanda.

Tenez, c'est cette petite, là-bas...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Fais-la venir.

FRTZ.

Eh! Wanda!... Elle n'ose pas... Allons, viens donc... C'est timide... ce n'est pas comme nous autres, jeunes soldats...

Wanda s'est avancée et est venue se placer devant la Grande-Duchesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il t'aime, ce grand garçon-là?...

WANDA, timidement.

Je le crois, madame.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et toi, tu l'aimes?

WANDA.

Oh! pour cela, j'en suis sûre!

LA GRANDE-DUCHESSE.

En vérité?... (A part.) Ah çà! qu'est-ce que j'éprouve donc, moi?... (A Fritz.) T'ai-je dit que tu étais lieutenant?

Elle se lève ainsi que les demoiselles d'honneur. — Wanda regagne sa place.

FRTZ.

Non, Altesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, je te le dis.

Étonnement général.

FRITZ.

Eh bien, je vous remercie.

PUCK, bas. à Boum.

Comme elle va! comme elle va!

BOUM, bas.

Soyez tranquille! voilà un lieutenant que demain je placerais à l'avant-garde.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il fait chaud ici. (A ses demoiselles d'honneur.) Vous n'avez pas soif, mesdames?

IZA.

Mais si fait, Altesse!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Moi aussi.

PUCK, avec empressement.

On va chercher des sorbets.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Que parlez-vous de sorbets? Je veux boire ce que boivent mes soldats.

BOUM.

Mais ils boivent...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ce que la vivandière leur verse, sans doute!... (A la vivandière qui est à gauche.) Eh bien, approchez, vivandière, et donnez-moi un verre... (La vivandière approche et verse un petit verre à la Grande-Duchesse). Jusqu'au bord... Je bois à vos victoires, soldats, je bois à votre retour...

Elle vide son verre. — L'autre vivandière verse aux demoiselles d'honneur.



TOUS.

Vive la Grande-Duchesse!

PUCK, bas, à Boum.

La voyez-vous, mon élève!... comme elle va!

BOUM, bas, à Puck.

Voici le moment. je crois, pour la chanson.

PUCK, bas.

C'est mon avis.

BOUM, allant à la Grande-Duchesse.

Vous plairait-il. Altesse. puisque vous avez fait à vos soldats l'honneur de venir passer quelques instants auprès d'eux. vous plairait-il d'entendre la chanson de leur régiment?

LA GRANDE-DUCHESSE, à part.

Ah! très bien... (Elle regarde Puck. — Haut.) Mais cette chanson, général, je la connais.

BOUM, feignant la surprise.

Est-il possible, Altesse?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et, si vous le voulez bien, je la chanterai moi-même.

BOUM.

Oh! Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Commençons!

BOUM, se préparant à chanter.

Hum! hum!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Est-ce que vous allez chanter avec moi?

BOUM.

Si Votre Altesse daigne permettre...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Un général en chef!... Oh! non! Ne compromettons pas votre dignité... (A Fritz.) Viens, toi, tu chanteras avec moi.

BOUM.

Oh! vous n'y pensez pas!

LA GRANDE-DUCHESSE, se tournant vers lui.

Qu'est-ce que c'est?...

BOUM.

Un simple lieutenant chanter avec...

LA GRANDE DUCHESSE.

Un lieutenant, est-ce trop peu?... Je le fais capitaine... Cela suffit-il?

Wanda, toute joyeuse, remonte et passe à droite, près de Fritz qu'elle semble féliciter.

BOUM, s'inclinant d'un air contraint.

Altesse...

Il passe à gauche. — L'aide de camp Népomuc est sorti, par le fond, à droite, depuis un instant.

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz.

Venez, monsieur le capitaine, et chantez avec moi!

Les demoiselles d'honneur descendent. — Iza et Charlotte à gauche, Olga et Amélie à droite. — Fritz se rapproche de la Grande-Duchesse.

CHANSON DU RÉGIMENT

LA GRANDE-DUCHESSE.

I

Ah! c'est un fameux régiment,  
Le régiment de la Grande-Duchesse!

FRITZ.

Quand l'ennemi fait l'impertinent,  
A tomber d'ssus faut voir comme il s'empresse!

LA GRANDE-DUCHESSE.

On dit qu'les housards ont du bon,  
Et qu' c'est un aimable escadron...

FRITZ.

Avec sa crinière dans l'dos,  
L'dragon a l'air très comme il faut...

LA GRANDE-DUCHESSE.

On sait qu' dans l'corps des artilleurs  
On n'prend qu' des homm's qu'ont d' la valeur...

FRITZ.

Mais rien ne vaut, malgré cela,  
Le beau régiment que voilà!

ENSEMBLE.

Ah! ce sont de fiers soldats!  
Au sein des combats,  
Tout comme au sein des amours,  
Les premiers toujours!  
Trompettes, sonnez donc, et battez, les tambours,  
En l'honneur de la guerre, en l'honneur des amours!

CHŒUR.

Trompettes, sonnez donc, etc.

LA GRANDE-DUCHESSE.

## II

Ah! c'est un fameux régiment,  
Le régiment de la Grande-Duchesse!

FRITZ.

Il a l'honneur pour sentiment;  
Et la victoire, il la z'a pour maitresse!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Avec son superbe étendard,  
Quand il arrive quelque part...

FRITZ.

Les femm's, elles sont enchantées,  
Mais c'est les homm's qui font un nez!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Quand il s'en va, le régiment,  
Les chos's, ell's se pass'nt autrement...

FRITZ.

C'est les homm's qui sont enchantés,  
Mais c'est les femm's qui font un nez!

ENSEMBLE.

Ah! ce sont de fiers soldats!

Au sein des combats,

Tout comme au sein des amours,

Les premiers toujours!

Trompettes, sonnez donc, et battez, les tambours,

En l'honneur de la guerre, en l'honneur des amours!

CHOEUR.

Trompettes, sonnez donc, etc...

NÉPOMUC, revenant par le fond, à droite..

Madame!... madame!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

BOUM.

Cette fois, monsieur, j'espère que vous m'annoncez  
l'ennemi!

NÉPOMUC, impatienté.

Mais vous me dites toujours la même chose!... (A la  
Grande-Duchesse.) Madame, c'est le prince Paul... il est  
arrêté aux avant-postes avec le baron Grog... et il  
fait demander le mot d'ordre afin de pouvoir passer.

LA GRANDE-DUCHESSE, contrariée.

Le prince Paul!... encore!...

NÉPOMUC.

Que faut-il répondre?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Enfin... allez chercher le prince Paul et amenez-le-  
moi... Quant au baron Grog, qu'on ne m'en parle  
plus!... j'ai refusé de le recevoir et ne le recevrai

pas!... (Néponuc sort par le fond, à droite. — A Fritz) Allez mettre votre uniforme, monsieur le capitaine... et, dès que vous l'aurez mis, revenez... je tiens à voir comment il vous va.

FRITZ.

Ça m'ira très bien.

Il sort par le premier plan, à droite.

LA GRANDE-DUCHESSE, aux soldats.

Allez, mes amis... allez... tout à l'heure, je vous reverrai une dernière fois, avant votre départ pour la bataille!...

Sortent par le fond, à droite, les soldats, en reprenant le refrain de la chanson du régiment. — Boum fait entrer les demoiselles d'honneur dans sa tente. — Deux soldats restent en faction au fond du théâtre. — Les paysannes s'éloignent par la colline, à gauche et à droite. — Wanda sort par la gauche.

## SCÈNE IX

LA GRANDE-DUCHESSE. PUCK, BOUM.

LA GRANDE-DUCHESSE, à Puck.

Ne vous éloignez pas, mon cher maître... (A Boum.) Vous non plus, général... tout à l'heure, nous examinerons votre plan de campagne.

BOUM.

Altesse, il est excellent.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je veux le croire... Allez, je vous ferai appeler. (Boum et Puck entrent dans la tente. — La Grande-Duchesse reste seule.) Le prince Paul!... ah! maintenant il m'est plus insupportable que jamais!

Entre par le fond, à droite, le prince Paul. — Il est en marié, avec un gros bouquet de fleurs d'orangers. — Néponuc, qui le précède, lui montre la Grande-Duchesse et se retire.

## SCÈNE X

LA GRANDE-DUCHESSE. LE PRINCE PAUL.

LE PRINCE PAUL, s'avançant d'un air piteux vers la Grande-Duchesse.

Eh bien, Altesse, ce n'est donc pas encore pour aujourd'hui ?

LA GRANDE-DUCHESSE, le regardant.

Mais, prince... qu'est-ce que c'est que ce costume ?

LE PRINCE PAUL, satisfait.

Ah ! vous l'avez remarqué... C'est un costume de marié... je l'ai mis parce que j'espérais vous décider...

LA GRANDE-DUCHESSE.

A vous épouser aujourd'hui?... Cela est impossible, mon cher prince... Trop de choses à faire... un plan de campagne à examiner... mon armée qui part... songez donc !... je n'aurai jamais le temps de me marier !

LE PRINCE PAUL.

Vous me donnez toujours des raisons...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ne sont-elles pas excellentes ?

LE PRINCE PAUL.

Mais c'est que voilà six mois que vous me donnez des raisons excellentes !... Ce matin encore, le baron Grog, ce messenger d'amour, que vous n'avez pas voulu admettre en votre présence... il a reçu une lettre de papa, le baron Grog...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et que dit votre... papa, dans cette lettre ?

LE PRINCE PAUL.

Il dit que tout ça finit par l'ennuyer... Voilà six mois que j'ai quitté sa cour afin de venir ici vous épouser... il me fait une grosse pension, pour que je puisse soutenir mon rang de fiancé... je mange la pension... et je ne vous épouse pas... ça l'ennuie, cet homme... il voudrait savoir à quoi s'en tenir.

LA GRANDE-DUCHESSE.

En vérité?...

LE PRINCE PAUL.

Dame!... oui... parce que, si je ne dois pas vous épouser, papa prendrait un parti et me dirigerait sur une autre grande-duchesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Rassurez l'électeur votre père... ce mariage se fera un jour ou l'autre.

LE PRINCE PAUL.

Vous me dites toujours ça... Mon mariage a été annoncé à toutes les cours de l'univers... Il a les yeux sur moi, l'univers... et il doit commencer à trouver que je fais une drôle de figure...

LA GRANDE-DUCHESSE, qui le regarde en riant

Le fait est que si l'univers vous voyait en ce moment!...

LE PRINCE PAUL.

Et puis, il y a encore quelque chose qui m'est plus sensible que tout...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et quoi donc, mon Dieu?...

LE PRINCE PAUL, tirant de sa poche un journal  
de très petit format.

.Voyez, Altesse...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE PRINCE PAUL.

C'est une gazette imprimée en Hollande... on parle de moi, là dedans.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Allons donc!...

LE PRINCE PAUL.

Mon Dieu, oui... on ose parler de moi... Il a paru depuis quelque temps une race d'hommes qui s'est donné pour mission de parler de tout, d'écrire sur tout, afin d'amuser le public... On les appelle des gazetiers... Ils osent entrer dans la vie privée, ce qui monstrueux, et ce qui est plus monstrueux encore, c'est qu'ils osent entrer dans ma vie privée, à moi! Écoutez un peu.

Il lit la *Gazette de Hollande*.

COUPLETS.

I

« Pour épouser une princesse,  
Le prince Paul s'en est allé ;  
Mais il paraît que rien ne presse :  
Le mariage est reculé !  
Tous les jours, quand paraît l'aurore,  
Le prince Paul met des gants blancs :  
Est-ce aujourd'hui?... non, pas encore...  
Alors le prince ôte ses gants...  
Le prince Paul a l'âme grande :  
Il souffre, mais il se tient coi... »

(Avec éclat.)

Voilà ce que l'on dit de moi  
Dans la *Gazette de Hollande*!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il faut toujours ajouter foi  
A la *Gazette de Hollande*!

(La grande-duchesse passe à droite, en riant.)



LE PRINCE PAUL (parlé).

Mais ce n'est pas tout, Altesse... Écoutez la suite.

Lisant encore.

## II

« Le prince était tout feu, tout flamme,  
 En arrivant à cette cour;  
 Le prince était brûlant d'amour,  
 En arrivant près de sa dame.  
 Il a tant brûlé qu'on suppose,  
 Après six mois de ce jeu-là,  
 Qu'il ne doit pas rester grand'chose  
 De tout ce feu dont il brûla...  
 Dans ta poche mets ta demande,  
 Prince Paul, et rentre chez toi... »

Voilà ce que l'on dit de moi  
 Dans la *Gazette de Hollande!*...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il faut toujours ajouter foi  
 A la *Gazette de Hollande!*

(La Grande-Duchesse rit de plus belle.)

LE PRINCE PAUL.

Méchant!...

## SCÈNE XI

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, en capitaine, entrant par le premier plan, à droite.  
 Eh bien, voilà!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah! il est encore mieux comme cela!... (Au prince Paul.)  
 Regardez, prince, et dites-moi ce que vous en pensez.

LE PRINCE PAUL.

C'est un beau gars...

LA GRANDE-DUCHESSE.

N'est-ce pas qu'on est fière de commander à de pareils hommes?... (A Fritz.) Monsieur le capitaine?...

FRITZ.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE, montrant la tente.

Entrez là, et dites au général Boum et au baron Puck que nous les attendons.

FRITZ.

Eh bien, je veux bien leur dire!...

Il entre dans la tente.

LE PRINCE PAUL.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE, avec impatience.

Quoi encore?...

LE PRINCE PAUL.

Vous ne m'avez pas répondu...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Que voulez-vous que je réponde, prince!... La première fois que les soucis du gouvernement me laisseront une minute pour m'occuper de mon bonheur particulier, je profiterai de cette minute pour vous épouser... Jusque-là, il faut attendre.

LE PRINCE PAUL, avec désespoir.

**Toujours des fins de non-recevoir!**

Le général Boum, le baron Puck et le capitaine Fritz sortent de la tente. — Des soldats, venant de la cantine, apportent une table et quatre sièges; ils placent la table au milieu du théâtre, un peu à gauche, et disposent les sièges de la manière suivante : deux à gauche de la table, un à droite et le quatrième au milieu. — Sur la table, une carte géographique. — Cela fait, les soldats se retirent.

## SCÈNE XII

LE PRINCE PAUL, LA GRANDE-DUCHESSE,  
PUCK, BOUM, FRITZ.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Nous allons examiner le plan de campagne du général Boum... (Au prince Paul. Je pense, prince, que vous voudrez bien nous aider de vos lumières...

LE PRINCE PAUL, d'un ton boudeur.

Comme il vous plaira!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oh! le vilain, qui est fâché!...

LE PRINCE PAUL, du même ton.

C'est vrai, ça... vous me faites toujours assister au conseil...

LA GRANDE-DUCHESSE.

N'est-ce pas tout naturel?... Et, puisque vous devez être mon mari, ne devez-vous pas avoir les privilèges?...

LE PRINCE PAUL.

C'est vrai... vous ne me refusez aucun des privilèges de la politique... mais il y en a d'autres...

LA GRANDE-DUCHESSE, avec fierté.

Qu'est-ce que c'est?...

LE PRINCE PAUL, à part.

Fatale timidité!

Il se tourne un peu vers la gauche. — La Grande-Duchesse va s'asseoir sur le premier siège à gauche de la table.

LA GRANDE-DUCHESSE, quand elle est assise.

Asseyez-vous, messieurs. (Boum s'assied devant la table, et

Puck sur le siège de droite. — A Fritz.) Vous, capitaine... (Boum lui fait signe de se retirer.) vous veillerez sur notre personne.

FRITZ.

N'ayez pas peur!

Il tire son sabre et se promène, à droite, de long en large. — Dépit de Boum et de Puck, qui échangent un regard.

BOUM, regardant Fritz.

Mais je ne sais, alors, si je dois développer mes plans...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ne vous inquiétez pas de cela, général... et parlez.

BOUM.

Rien de plus simple... Voyez-vous, Altesse, l'art de la guerre peut se résumer en deux mots : couper et envelopper.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comme la galette, alors?...

BOUM.

Absolument, Altesse... Done, pour arriver à couper et à envelopper, voici ce que je fais... Je partage mon armée en trois corps...

PUCK.

Très bien!

BOUM, indiquant des points sur la carte.

Il y en aura un qui ira à droite...

LE PRINCE PAUL.

Très bien!

BOUM.

Un autre qui ira à gauche...

PUCK.

Très bien!

BOUM.

Et un autre qui ira au milieu.

LE PRINCE PAUL.

Très bien!

BOUM.

Mon armée ainsi disposée se rendra par trois chemins différents vers le point unique où j'ai résolu de me concentrer... Où est-il, ce point unique?... Je n'en sais rien... mais ce que je sais bien, c'est que je battrai l'ennemi!... (Avec force.) Je le battrai!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Contenez-vous.

PUCK, à Boum.

Je vous en prie...

BOUM, avec plus de force.

Je vous dis que je le battrai!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je ne vous dis pas le contraire... mais vous allez vous faire du mal.

BOUM, avec exaltation.

C'est pour mon pays!... (Se levant et tirant son sabre.) L'ennemi!... où est l'ennemi? Qu'on me conduise à l'ennemi!...

Puck le calme et l'oblige à se rasseoir.

FRITZ, qui s'est arrêté depuis un instant, ricanant.

Mais vous irez tout à l'heure par vos trois chemins!

PUCK, se levant, à Fritz avec sévérité.

Taisez-vous, monsieur!

FRITZ, ricanant toujours.

Ses trois chemins!... Elle est trop forte, celle-là!... Ses trois chemins!...

BOUM, furieux.

Qu'est-ce qu'il dit?

FRITZ.

C'est bête comme tout, vos trois chemins!...

LE PRINCE PAUL.

Par exemple!...

BOUM, se levant.

Je vous ferai fusiller, moi!

PUCK.

Parler ainsi au général!...

Il passe entre Boum et la Grande-Duchesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Un peu de silence, messieurs!... (A Fritz.) Vous dites donc, monsieur le capitaine... qu'il n'y a rien de bête comme les trois chemins du général Boum.

FRITZ, se rapprochant de la table.

Sans doute, je le dis!... et je le prouve!...

PUCK, à la Grande-Duchesse.

Je ferai respectueusement observer à Votre Altesse que cet homme n'a pas le droit de prendre la parole...

Il passe près du prince Paul.

BOUM.

Non, il n'a pas le droit!...

PUCK.

Il faut être officier supérieur!...

LE PRINCE PAUL, se levant.

Il faut être noble!...

BOUM.

Il n'a pas le droit!...

PUCK.

Il n'a pas le droit!...

LA GRANDE-DUCHESSE, se levant.

Silence, **messieurs!**... ou, par ma vertu! je ferai tomber la tête du **premier** qui ne se taira pas!... Vous dites donc que, pour avoir le **droit de parler**, il faut qu'il soit officier supérieur?... je le fais **général** (A Boum), comme vous... Il faut qu'il soit noble?... je le fais baron de Vermout-von-bock-bier. comte d'Avall-vintt-kattschopp-Vergissmeinnicht!... Cela suffit-il, **messieurs?**... A-t-il le droit de parler, maintenant?...

Puck a passé à la droite du prince Paul.

BOUM.

Altesse...

LE PRINCE PAUL, bas, à Puck.

Ah çà! mais, dites donc... ah çà! mais, dites donc...

PUCK, bas.

Silence!... nous causerons.

Il remonte: Boum passe à droite.

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz, en se rasseyant.

Asseyez-vous, **général**... et dites ce que vous avez à dire.

Puck s'empresse d'indiquer à Fritz le siège qu'occupait le général Boum et se rassied, ainsi que le prince Paul. — Boum reste seul debout, dans le coin, à droite.

FRITZ, s'asseyant.

Au lieu d'aller à l'ennemi par trois chemins...

LA GRANDE-DUCHESSE, regardant son habit.

Voyez-vous, **général**, le collet est un peu trop élevé... il faudrait six bonnes lignes de moins... pour dégager le cou... Continuez, mon ami... (A part. Dieu! qu'il est bien!

FRITZ.

Je disais donc qu'il faut aller tout droit à l'ennemi, par un seul chemin... On le rencontre... et puis, dame!

là, avec les camarades... on cogne... tant qu'on peut cogner... on cogne, et voilà!...

Il se lève.

LA GRANDE-DUCHESSE, se levant, ainsi que Puck  
et le prince Paul.

C'est très bien... et voilà le plan que vous devrez suivre, général Boum!

BOUM, passant près de Fritz.

Je ne le suivrai pas!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comment?...

BOUM.

Je suis responsable envers Votre Altesse du sang de ses soldats... Avec mon plan, j'étais sûr de mon affaire... il n'y avait pas de bataille possible... avec le sien, je ne réponds de rien...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ainsi, vous refusez?

BOUM.

Je refuse... Que monsieur le baron de... comment a dit Votre Altesse?...

FRITZ.

Baron de Vermout-von-bock-bier et comte d'Avall-vintt-katt-schopp-Vergissmeinnicht!... (A la Grande-Duchesse.) Il a bien entendu... c'est des manières, tout ça...

BOUM.

Que monsieur le baron exécute son plan, s'il le veut!...

Il repasse à droite.

FRITZ.

Mais certainement!...



LA GRANDE-DUCHESSE.

Vraiment?... et vous gagneriez la bataille?...

FRITZ.

Ou je la perdrais... tout comme un autre.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Baron de Vermout-von-bock-bier?...

FRITZ.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Que le Ciel favorise le succès de vos armes!...  
A partir de ce moment, vous êtes le général en chef  
de mes armées!

FRITZ, à Boum.

A moi le panache, monsieur!

BOUM.

Mille millions...!

Puck le calme, lui enlève le panache et le met au chapeau de Fritz. —  
Boum désespéré met à son chapeau le simple plumet qui surmontait  
le chapeau de Fritz.

FRITZ, à Boum.

Hou! le mauvais soldat!...

BOUM, voulant s'élancer.

Oh!...

PUCK, passant à la gauche de Boum, bas.

Contenez-vous... Nous sommes trois qui avons à  
nous venger... et nous nous vengerons...

LA GRANDE-DUCHESSE, regardant Fritz.

Ah! qu'il est bien!... qu'il est bien!... Général Fritz...  
je veux à l'instant vous faire reconnaître par l'armée...  
Faites mettre sous les armes l'armée entière, général  
Boum...

BOUM.

Moi!... sous les ordres!...

Les mêmes soldats qui ont apporté la table et les chaises rentrent et les remportent.

PUCK, bas, à Boum.

Obéissez... Son cœur a parlé... voilà ce que je craignais!..

Boum remonte au fond, fait un signe au dehors et redescend à droite : puis de là, furieux, Boum hurle un commandement militaire, avec des mots précipités et inarticulés. Des officiers, au loin, répètent ces cris. — Les soldats rentrent par le fond, à droite, sur un roulement de tambour, reprennent leurs fusils et se mettent sur deux rangs au fond, face au public : les tambours se placent en tête, à la gauche : Népomuc les précède et se met au deuxième plan, un peu en arrière de la Grande-Duchesse. — Les demoiselles d'honneur sortent de la tente et vont se placer à l'avant-scène de gauche. — Les paysannes arrivent du fond, à droite et à gauche : une partie se range à droite et à gauche du théâtre, les autres restent sur la colline. — Wanda, qui est entrée par la gauche, se place de ce côté devant les paysannes, un peu en arrière de Fritz. — Pendant ce mouvement, le prince Paul est allé rejoindre Boum et Puck à l'extrême droite. — Les vivandières sont en tête de leurs pelotons respectifs.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, WANDA, NÉPOMUC, IZA, OLGA, AMÉLIE, CHARLOTTE, L'ARMÉE, PAYSANNES.

FINALE.

CHŒUR DES SOLDATS.

Nous allons partir pour la guerre,  
Tambour battant!  
Encore un regard en arrière,  
Puis en avant!  
Nous allons partir pour la guerre,  
Tambour battant!

LA GRANDE-DUCHESSE, aux soldats.

Écoutez tous la voix de votre souveraine...

(Montrant Fritz.)

Voici le nouveau général!

CHŒUR.

Lui, notre général!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oui, soldats, et je suis certaine

Qu'il ne s'en tirera pas mal.

Elle présente Fritz aux soldats, puis à ses demoiselles d'honneur, qui le saluent.)

LE PRINCE PAUL, BOUM, PUCK, à part, dans le coin, à droite.

Unissons-nous pour la vengeance...

Soyons adroits!

Il est seul... et nous, quelle chance!

Nous sommes trois!

WANDA, à Fritz, en descendant près de lui.

Toi, général en chef!...

FRITZ.

Eh! mon Dieu, tu vois bien!

WANDA.

Ah! tu vas m'oublier...

FRITZ.

Mignonne, ne crains rien.

WANDA.

Tu m'aimeras toujours?...

FRITZ.

Toujours! n'en doute pas.

WANDA.

Dis encore une fois!...

FRITZ.

Autant que tu voudras!

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz et Wanda, avec impatience après avoir entendu leur conversation.

Quand vous aurez fini de vous parler, là-bas,

Vous vous rappellerez que j'attends, n'est-ce pas?

CHŒUR, à voix basse.

Elle jette sur eux  
Des regards furieux!

LA GRANDE-DUCHESSE, à part, se contenant.

Mais je suis reine, et mon devoir,  
Pour garder mon prestige,  
M'oblige

A ne rien laisser voir.

Haut, à Népomuc, qui est descendu à sa gauche.

Allez, monsieur, et me donnez

A l'instant ce que vous savez.

(Népomuc sort par la droite. — La Grande-Duchesse fait signe à Fritz de venir près d'elle.)

TOUS, les uns après les autres.

(Parlé.) Qu'est-ce que ça peut être?

(Népomuc entre, apportant un sabre qu'il porte haut et avec respect.)

TOUS.

(Parlé.) Un sabre!

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz, montrant le sabre.

COUPLETS.

I

Voici le sabre de mon père!  
Tu vas le mettre à ton côté!  
Ton bras est fort, ton âme est fière,  
Ce glaive sera bien porté!...  
Quand papa s'en allait en guerre,  
Du moins on me l'a raconté,  
Des mains de mon auguste mère  
Il prenait ce fer redouté...  
Voici le sabre de mon père!  
Tu vas le mettre à son côté!

CHŒUR.

Voici le sabre de son père!  
Il va le mettre à ton côté!

LA GRANDE-DUCHESSE, prenant le sabre.

II

Voici le sabre de mon père!  
Tu vas le mettre à ton côté!  
Après la victoire, j'espère,  
Te revoir en bonne santé;

Car, si tu mourais à la guerre,  
 J'aurais trop peur, en vérité,  
 De n'avoir plus jamais sur terre  
 Un moment de félicité!

(Se remettant et avec noblesse.)

Voici le sabre de mon père!  
 Tu vas le mettre à son côté!

(Elle donne le sabre à Fritz.)

CHŒUR.

Voici le sabre de son père!  
 Il va le mettre à ton côté!

FRITZ.

Vous pouvez sans terreur confier à mon bras  
 Le sabre vénéré de monsieur votre père...  
 Je reviendrai vainqueur, ou ne reviendrai pas!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tu reviendras vainqueur!

BOUM, PUCK et LE PRINCE PAUL, à part.

Il ne reviendra pas.

CHŒUR.

Il reviendra vainqueur!

BOUM, PUCK et LE PRINCE PAUL, à part.

Il ne reviendra pas!

CHŒUR, avec énergie.

Reviendra!

BOUM, PUCK et LE PRINCE PAUL, avec encore plus d'énergie

Reviendra pas!

Fritz donne le sabre à Wanda, qui le contemple avec admiration.

CHŒUR

FRITZ.

Je serai vainqueur,  
 Grâce à ma valeur!  
 Mon artillerie,  
 Ma cavalerie,  
 Mon infanterie,

BOUM, PUCK ET LE PRINCE PAUL.

Il sera vaincu,  
 Il sera battu!  
 Son artillerie,  
 Sa cavalerie,  
 Son infanterie,

Tout cela sera,	Tout cela sera,
Je le vois déjà,	Je le vois déjà,
Sera triomphant!	Ecrasé, brossé,
Et, tambour battant,	Brisé, dispersé...
Le long des chemins,	Et dans les chemins,
Au fond des ravins,	Et dans les ravins,
On se répandra,	Il en laissera,
On envahira;	Il en oubliera;
L'ennemi fuira,	On le poursuivra,
On le traquera,	On le traquera,
Le dispersera	Et les ennemis
Et l'enfoncera!	De notre pays
Gaïment nous irons,	Gaïment entreront
Nous élancerons;	Et se répandront;
Nous brûlerons tout,	Ils brûleront tout,
Pillerons partout...	Pilleront partout...
Ce sera parfait!	Ce sera bien fait!
Du choix qu'elle a fait	Du choix qu'elle a fait
Ce sera l'effet!	Ce sera l'effet!
Ce sera parfait!	Ce sera bien fait!
Pour nous quand viendra,	Et nous, réjouis,
Après tout cela,	Voyant ce gâchis,
Le temps du repos,	Nous, n'en pouvant plus,
On nous recevra comme	Nous rirons tous trois comme
[des héros!	[des bossus!

## LES AUTRES.

Il sera vainqueur,  
 Grâce à sa valeur!  
 Son artillerie,  
 Sa cavalerie,  
 Son infanterie,  
 Tout cela sera,  
 Je le vois déjà,  
 Sera triomphant! etc.

Gaïment } nous irons,  
           } ils iront,  
 { Nous élancerons;  
 { Ils s'élanceront;  
 { Nous brûlerons tout,  
 { Ils brûleront tout,  
 { Pillerons partout...  
 { Pilleront partout...

Ce sera parfait!

Du choix } qu'elle a fait  
          } que j'ai fait

Ce sera l'effet!

Ce sera parfait!

Pour nous } quand viendra,  
Pour eux }

Après tout cela,

Le temps du repos,

On nous }  
On les } recevra comme des héros!

Pendant le chœur suivant, l'armée se met en marche et, partant de la gauche, vient défilier devant la Grande-Duchesse, qui s'est placée à droite. — Fritz est en tête.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Partons, partons, }  
Partez, partez, } musique en tête!

Musique en tête, en avant!

Partons, partons, pour nous }  
Partez, partez, pour vous } c'est une fête!

Partons, partons, }  
Partez, partez, } en chantant!

En avant!

LA GRANDE-DUCHESSE, voyant le sabre dans les mains  
de Wanda, à Fritz.

Vous oubliez le sabre de mon père!

CHŒUR.

Vous oubliez le sabre de son père!

Fritz accourt reprendre le sabre et, le brandissant, se remet en tête de son armée. — Le défilé continue sur la reprise du chœur. — Les paysannes qui étaient sur la colline sont venues rejoindre les autres à droite et à gauche.

CHŒUR.

REPRISE.

Partons, partons, }  
Partez, partez, } musique en tête! etc., etc,

L'armée gravit la colline, tambour battant. — La Grande-Duchesse et Wanda envoient des baisers à Fritz; celui-ci en envoie à Wanda. — Tableau. — Le rideau tombe.

## ACTE DEUXIÈME

Une salle dans le palais. — A droite, au premier plan, porte conduisant aux appartements de la Grande-Duchesse. — A droite, au deuxième plan, une porte secrète dissimulée par un tableau qui représente un chevalier armé de pied en cap. — Autre tableau à gauche, en face de celui-ci. — Porte au premier plan, à gauche. — Au fond, grande baie donnant sur une galerie et fermée par des draperies. — Métier à tapisserie, tabourets, pliants.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

IZA, CHARLOTTE, AMÉLIE, OLGA, AUTRES  
DEMOISELLES D'HONNEUR, assises et travaillant, puis  
NÉPOMUC. — UN HUISSIER se tient devant les appartements de la Grande-Duchesse, à droite.

CHŒUR.

Enfin la guerre est terminée,  
La campagne vient de finir;  
Dans le courant de la journée,  
Nos amoureux vont revenir.

IZA, regardant à gauche et se levant, ainsi que les autres demoiselles d'honneur.

Le courrier! le courrier! vite, mesdemoiselles!  
Nous allons avoir des nouvelles!

(On porte les pliants au fond.)

NÉPOMUC, entrant par la gauche. — Il tient des lettres et vient au milieu.

Qui veut des lettres?... En voici!

(Un autre huissier entre par la gauche et emporte le métier à tapisserie.)



TOUTES.

Par ici, monsieur, par ici!

NÉPOMUC. distribuant les lettres.

En voici!

TOUTES.

En voici!

NÉPOMUC, allant à la porte de droite, à l'huissier.

Laissez-moi passer, le temps presse...

Service personnel de la Grande-Duchesse!

(Il entre à droite, l'huissier le suit.)

TOUTES LES DEMOISELLES D'HONNEUR, chacune sa lettre  
à la main.

Quel trouble avant de vous ouvrir,  
Lettres de celui qu'on adore!  
Après avoir lu, quel plaisir  
De vous lire et relire encore!

OLGA, ouvrant et lisant sa lettre.

I

« Je t'ai sur mon cœur placée en peinture,  
Quand je suis parti.  
Il m'a préservé de toute blessure,  
Ce portrait chéri!  
Et si je reviens sans égratignure,  
C'est bien grâce à lui! »

(Baisant la lettre.)

Ah! lettre adorée,  
Toute la journée,  
Je te relirai  
Et te baiserais!

AMÉLIE, de même.

II

« Il paraît qu'on va terminer la guerre :  
Je reviens demain ;  
Étant très pressé, je compte, ma chère,  
Dès après-demain,  
Sans me débotter, aller à ta mère,  
Demander ta main! »

Ah! lettre adorée, etc.

CHARLOTTE, de même.

III

« Comme je tremblais en allant combattre!  
En allant au feu, je mourais de peur!...  
Je me suis pourtant battu comme quatre,  
Mon amour pour toi m'a donné du cœur! »

Ah! lettre adorée, etc.

IZA, de même.

IV

« Nous avons, hier, gagné la bataille...  
Du moins, je le croi;  
Je m'en moque autant que d'un brin de paille.  
Car, vois-tu, pour moi,  
Iza, mon amour, il n'est rien qui vaille  
Un baiser de toi! »

Ah! lettre adorée, etc.

TOUTES.

Ah! lettre adorée,  
Toute la journée,  
Je te relirai  
Et te baiserais!

IZA, allant à Olga.

Qu'est-ce qu'il y a dans ta lettre?

OLGA.

Beaucoup de choses... Et dans la tienne?

Iza lui montre sa lettre.

AMÉLIE, à Charlotte.

Oh! si tu savais!...

CHARLOTTE.

Montre-moi...

AMÉLIE.

Très volontiers... mais tu me montreras aussi?...

CHARLOTTE.

Je veux bien...

Elles se montrent leurs lettres.

OLGA, qui a lu la lettre de Charlotte.

Oh! il t'écrit des choses comme ça?...

IZA.

Oui... et le tien... non?...

OLGA, montrant sa lettre.

Le mien aussi... Tiens! regarde... là... ce qui est souligné!...

Les autres demoiselles d'honneur ont fait de même au deuxième plan.  
— Entrent, par la gauche, le prince Paul et le baron Grog; les demoiselles d'honneur remontent un peu.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRINCE PAUL, LE BARON GROG; puis NÉPOMUC, puis BOUM et PUCK.

LE PRINCE PAUL.

Venez, baron, venez... je vous assure que vous serez reçu aujourd'hui...

GROG.

Je veux le croire, mon prince.

LE PRINCE PAUL.

Vous avez votre lettre d'audience?

GROG, la montrant.

La voici, mon prince.

LE PRINCE PAUL.

Alors, ça va aller tout seul... Bonjour, mesdemoiselles...

Il les salue.

AMÉLIE, riant.

Bonjour, prince Paul!

CHARLOTTE, de même.

Pauvre prince!...

IZA, de même.

Prince infortuné!...

LE PRINCE PAUL, à Grog.

Elles se moquent de moi.

GROG.

J'entends bien!

LE PRINCE PAUL.

Je ne leur en veux pas... Mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous présenter le baron Grog, l'envoyé de papa...

LES DEMOISELLES, saluant.

Monsieur le baron!...

GROG, de même.

Mesdemoiselles!...

LE PRINCE PAUL.

Il a une lettre d'audience pour aujourd'hui.

IZA.

Pour aujourd'hui?...

LE PRINCE PAUL.

Mais sans doute! pour aujourd'hui... Voulez-vous me faire le plaisir d'aller annoncer à Son Altesse que le baron Grog est arrivé?

OLGA.

Mais, cher prince, cela ne nous regarde pas.

CHARLOTTE.

Il faut vous adresser à un aide de camp.

Entre, par la droite, Népomuc.

AMÉLIE.

En voici un.

NÉPOMUC.

Grande nouvelle!... le général Fritz sera reçu ici dans une heure, en grande cérémonie... Il est vainqueur; il revient... Son Altesse est dans une joie!... (Faisant quatre pas et répétant.) dans une joie!... (Faisant encore quatre pas.) dans une joie!...

Il a traversé le théâtre et sort vivement par la gauche.

IZA, toute joyeuse.

Ils reviennent! nous allons les revoir!

Entrent, par la gauche, Boum et Puck. — L'huissier les suit et reste à la porte.

PUCK.

Allons, vite, mesdemoiselles les demoiselles d'honneur, dépêchez-vous!... la Grande-Duchesse vous attend!

BOUM.

Hâtez-vous, mesdemoiselles!

CHŒUR DES DEMOISELLES D'HONNEUR.

Ah! lettre adorée, etc.

Elles entrent par la droite. — Boum et Puck saluent le prince Paul

LE PRINCE PAUL.

Eh bien?... et mon Grog!

PUCK.

Rassurez-vous...

GROG.

Quoi?

BOUM.

On va recevoir monsieur le baron... Huissier, introduisez monsieur le baron, et faites ce qui vous a été dit... (A Grog, lui montrant la porte de droite.) Monsieur le baron...

GROG, saluant.

Tout de suite, général...

Il se dirige vers la porte.

LE PRINCE PAUL, le suivant.

Allez, Grog, et soyez chaud!

Grog, précédé de l'huissier, sort par la droite.

### SCÈNE III

PUCK, LE PRINCE PAUL, BOUM.

LE PRINCE PAUL, revenant au milieu. — Avec transport.  
Enfin!... ah! messieurs!...

PUCK.

Voyons, Monseigneur...

LE PRINCE PAUL.

Vous ne pouvez pas vous figurer comme je suis ému!... Elle consent à recevoir le baron Grog!... je le vois... il traverse le couloir et entre dans le petit salon de réception...

BOUM.

Oui...

LE PRINCE PAUL.

Il traverse le petit salon de réception...

PUCK.

Oui...

LE PRINCE PAUL.

Il tourne à gauche... (Dénégation énergique de Boum et de Puck.) On soulève la portière, on l'annonce... il se trouve en face...

BOUM.

Oh! mais... vous allez, vous allez!... ça n'est pas ça du tout... le baron n'a pas tourné à gauche: il a tourné à droite... toujours précédé de l'huissier... et il s'est trouvé en face d'un escalier... au moment où nous parlons, il doit être en train de monter... quand il aura fini, il traversera une demi-douzaine de salles et se trouvera en face d'un autre escalier... qu'il descendra... il retraversera, remontera, redescendra, reretraversera...

PUCK.

Reremontera...

LE PRINCE PAUL.

Reredescendra...

PUCK.

Et cætera, et cætera... jusqu'à ce qu'il soit arrivé devant une petite porte... toute grande ouverte... Votre Grog trouvera là sa voiture... l'huissier l'invitera poliment à y monter et lui dira que son audience est remise à un autre jour...

LE PRINCE PAUL.

Voilà l'ordre et la marche?...

BOUM.

Comme vous dites!...

LE PRINCE PAUL.

Et la grande-duchesse a osé?...

PUCK.

Elle a osé... Mais aussi, prince, il faut que vous soyez fou... (Se reprenant.) avec tout le respect que je vous dois, il faut que vous soyez fou pour avoir supposé que le jour où le général Fritz revient, et revient vainqueur, la Grande-Duchesse s'occuperait d'autre chose que de se préparer à le recevoir...

LE PRINCE PAUL, avec colère.

Fritz!... encore!... Ah! cet homme! cet homme!...

BOUM, avec intention.

Il sera ici tout à l'heure... et il triomphera.

LE PRINCE PAUL, sinistre.

Eh bien!... qu'il triomphe!... Mais après...

BOUM et PUCK.

Après?...

LE PRINCE PAUL, dissimulant.

Rien... rien... Je n'ai rien dit, messieurs... je n'ai rien voulu dire.

Il remonte.

PUCK, lançant un coup d'œil à Boum, de loin et bas.

Ça ne prend pas...

BOUM, bas.

Disons tout, alors... (Coups de canon au dehors. — Avec énergie.) L'ennemi!... c'est l'ennemi!...

Il tire son sabre et veut se précipiter.

PUCK.

Mais non, ce n'est pas l'ennemi!... (Avec intention.) C'est notre ennemi!...

LE PRINCE PAUL, redescendant.

C'est le général Fritz!

BOUM.

Pardon!... c'est qu'il y a quinze jours que je ne fais rien... j'ai la nostalgie de la guerre!...

Les draperies du fond s'ouvrent. — Entre toute la cour, précédée de deux huissiers.



## SCÈNE IV

LES MÊMES, NÉPOMUC, LA COUR, DEUX HUISSIERS,  
 puis LA GRANDE-DUCHESSE, IZA, OLGA,  
 CHARLOTTE, LES AUTRES DEMOISELLES D'HON-  
 NEUR, PAGES, FRITZ ET SON ÉTAT-MAJOR.

## CHŒUR.

Après la victoire,  
 Voici revenir nos soldats;  
 Célébrons leur gloire,  
 Rendons grâce au Dieu des combats!

Pendant ce chœur, la Grande-Duchesse entre par la droite, précédée de deux pages et suivie de ses demoiselles d'honneur, qui restent à droite: deux petits nègres portent la queue de son manteau de cour. — A sa vue, le prince Paul, Boum et Puck se précipitent vers elle et la saluent humblement.

## LA GRANDE-DUCHESSE, à part.

Donc je vais le revoir! voici l'instant suprême!  
 Pourrai-je, en le voyant, lui cacher que je l'aime?

Les deux huissiers apportent de la droite un grand fauteuil ducal et un petit tabouret de pied, qu'ils placent un peu à droite, puis ils se retirent au fond et se tiennent de chaque côté de la porte.

## REPRISE DU CHŒUR.

Après la victoire, etc.

Pendant cette reprise, la Grande-Duchesse s'est placée sur le fauteuil, entourée de ses demoiselles d'honneur. — Fritz entre par le fond, suivi d'un brillant état-major. Il s'approche de la Grande-Duchesse, et fléchit le genou devant elle: elle contient difficilement son émotion. — Le chœur fini, Fritz se relève.

## FRITZ, à la Grande-Duchesse.

Madame, en quatre jours j'ai terminé la guerre!  
 Vos soldats sont vainqueurs, les ennemis ont fui!

Et je vous rapporte aujourd'hui  
 Le sabre vénéré de monsieur votre père!

(Il le prend des mains d'un de ses officiers.)

LA GRANDE-DUCHESSE, avec transport, se levant, prenant  
le sabre et l'embrassant.

Voici le sabre de mon père !

TOUS.

Voici le sabre de son père !

LA GRANDE-DUCHESSE, avec dignité, donnant le sabre à  
Népomuc, qui s'est approché d'elle et se tient à sa droite.

Qu'on le remette en mon musée,  
D'artillerie!...

(Népomuc sort en emportant le sabre. — S'adressant à Fritz.)

Et vous, soldat victorieux,  
Devant ma cour électrisée,  
Parlez, et racontez vos exploits glorieux !

TOUS.

Parlez et racontez vos exploits glorieux !

FRITZ.

Donc je m'en vais vous dire, Altesse,  
Le résultat  
De ce combat,  
Et comment, grâce à mon adresse,  
Les ennemis  
Furent surpris.

RONDEAU.

En très bon ordre nous partimes ;  
Notre drapeau flottait au vent,  
Et, quatre jours après, nous vîmes  
Cent vingt mille hommes manœuvrant.  
J'ordonne alors que l'on s'arrête...  
J'avais mon plan,  
Et, jugez-en !  
Ce plan-là n'était pas trop bête...  
On a du flair,  
Sans avoir l'air !...  
J'avais trois cent mille bouteilles,  
Moitié vin et moitié liqueurs :  
Je me fais — ouvrez vos oreilles !  
— Tout rafler par leurs maraudeurs.

Voilà tout leur camp dans la joie !  
 « Du vin ! buvons,  
 Et nous grisons ! »  
 Dans le vin leur raison se noie...  
 Moi, j'attendais,  
 Et j'espérais.  
 Le lendemain, bonheur insigne !  
 Ils acceptèrent le combat !  
 Je les vis se ranger en ligne,  
 Mais, seigneur Dieu ! dans quel état !  
 Ils se répandent dans la plaine,  
 Butant, roulant,  
 Déboulinant ;  
 C'était comme un grand champ d'aveine,  
 Au gré du vent,  
 Se balançant !  
 Devant son armée en goguette,  
 Leur général, l'œil allumé,  
 Gambadait, gris comme un trompette,  
 Et me criait : « Ohé ! ohé ! »  
 Je lui réponds : « Viens-y, ma vieille ! »  
 Tout aussitôt,  
 Le pauvre sot  
 Se fâche, brandit sa bouteille,  
 Et, trébuchant,  
 Marche en avant !...  
 Non ! c'était à mourir de rire !  
 Sous ce général folichon,  
 Une armée entière, en délire,  
 Chantait la mère Godichon...  
 Ah ! la bataille fut bouffonne !  
 On en poussait  
 Un, tout tombait.  
 Du reste, on n'a tué personne :  
 C'eût été mal !...  
 Mais c'est égal,  
 Vos soldats ont fait des merveilles,  
 Et le soir, c'est flatteur pour eux,  
 Le soir, sur le champ de bouteilles  
 Ils ont couché victorieux !

TOUS.

Vive le général Fritz !

LA GRANDE-DUCHESSE, se levant.

Mes compliments, général!... Vous parlez comme vous combattez... (A sa cour.) Mesdames et messieurs, cette imposante cérémonie est terminée... L'intérêt de notre grand-duché de Gérolstein exigeant que nous disions au général Fritz des choses qui ne peuvent être entendues que de lui, nous vous permettons de vous retirer... Allez-vous-en!

LE PRINCE PAUL, bas, à Puck.

Seule avec lui!...

BOUM, bas.

Comme elle va!... comme elle va!...

PUCK, bas.

Et vous souffririez cela, prince?

LE PRINCE PAUL, de même.

Ah! s'il y avait un moyen!...

BOUM, de même.

Il y en a un, peut-être...

Ces quelques répliques doivent être échangées très rapidement.

LA GRANDE-DUCHESSE, à la cour.

Allez-vous-en, gens de la... gens de la cour, allez-vous-en!

REPRISE DU CHŒUR.

Après la victoire,

Voici revenir nos soldats! etc.

Toute la cour s'éloigne par le fond. — Le prince Paul, Boum et Puck suivent en se tenant bras dessus, bras dessous. — Les huissiers sortent les derniers en fermant les draperies du fond. — Les demoiselles d'honneur, les nègres et les pages se retirent par la droite. — La Grande-Duchesse et Fritz restent seuls.

## SCÈNE V

FRITZ, LA GRANDE-DUCHESSE.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Plus personne!

FRITZ.

Eh non! plus personne!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Général!...

FRITZ.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je suis contente de vous voir.

FRITZ.

Et moi de même.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Merci.

FRITZ.

Il n'y a pas de quoi, vraiment, il n'y a pas de quoi.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je me félicite de ce que j'ai fait... Quand j'ai laissé tomber mon regard sur vous, vous n'étiez qu'un soldat...

FRITZ.

Un pauvre jeune soldat...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je vous ai fait général en chef : vous avez battu l'ennemi.

FRITZ.

Eh! bédame!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Voulez-vous que nous parlions des récompenses qui vous sont dues?...

FRITZ.

Je le veux bien, Altesse, mais à quoi bon?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comment!...

FRITZ.

Puisque je suis général en chef... voyons, raisonnez un peu... puisque je suis général en chef, je ne peux pas monter en grade.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Vous croyez ça, vous?

FRITZ.

Dame! il me semble... puisque j'ai le panache... je ne peux rien avoir de plus...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Dans le militaire, c'est possible; mais...

FRITZ.

Mais?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Mais dans le civil...

FRITZ.

Ah! ah!... (A part.) Je ne comprends pas du tout, mais ça ne fait rien... puisqu'on veut me donner quelque chose, n'est-ce pas?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

D'abord, vous serez logé dans le palais : cela a été décidé, ce matin, sur la proposition du général Boum.

FRITZ, étonné.

Sur la proposition du général Boum?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oui, c'est une idée qui lui est venue, par mon ordre.

FRITZ, riant.

A-t-il dû rager!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Voulez-vous que je l'exile?

FRITZ.

Oh non! Ce n'est pas un méchant homme, au fond!...  
(Riant) Tout ça, c'est des histoires de femmes, voilà tout... des histoires de femmes.

LA GRANDE-DUCHESSE.

De femmes?

FRITZ.

Pas autre chose!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comme elles sont heureuses, les femmes de la campagne!... Quand une femme de la campagne aime un homme de la campagne... elle va à lui, tout bonnement, et lui dit...

FRITZ.

« Mon garçon, je t'aime. »

LA GRANDE-DUCHESSE.

Avec une bonne bourrade!... Mais dans nos sphères, c'est autre chose... et nous, quand nous aimons, nous sommes obligées de prendre des détours, de nous faire entendre à demi-mot... Ainsi, tenez, ici même, dans ma cour, il y a une femme qui est folle de vous.

FRITZ.

Dans votre cour?... allons donc!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien... au lieu d'aller tout bonnement à vous et de vous dire...

FRITZ.

Avec une bonne bourrade !...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Elle me l'a dit, à moi.

FRITZ.

A vous ?

LA GRANDE-DUCHESSE.

A moi.

FRITZ.

Oh ! mais, alors, dites donc, c'est une intrigue !

LA GRANDE-DUCHESSE.

C'est une intrigue.

FRITZ, riant.

Il faut en rire, voilà tout... il faut en rire.

LA GRANDE-DUCHESSE, mécontente.

Comment, il faut ?...

FRITZ, à part.

Ah diable ! non... il paraît qu'il ne faut pas... Soyons sérieux. (Haut.) Eh bien ! mais, dites-moi, d'abord... cette dame... est-elle bien de sa personne ?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Mes courtisans affirment qu'il n'y en a pas de plus belle... Quant à sa position, nous n'en parlerons pas.

FRITZ.

Pourquoi ça ?

LA GRANDE-DUCHESSE.

N'en disons qu'un mot : ces grades, ces honneurs, dont il m'a plu de vous combler, vous désirez les garder, sans doute ?

FRITZ.

Mettez-vous à ma place !..



LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh! mon gaillard, pendant que vous y êtes, vous ne seriez pas fâché d'attraper quelque chose d'inamovible?

FRITZ, ne comprenant pas.

D'inamovible?... (À part.) C'est un nouveau grade.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien! sachez que la personne de qui je vous parle... est assez puissante pour vous faire obtenir tout ce que vous voudrez...

FRITZ.

Ah diable!... ah fichtre!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Votre avenir est dans ses mains... Maintenant, j'en suis sûre, vous savez de qui je veux parler?

Elle passe à gauche.

FRITZ.

Un mot encore... un seul, et je le saurai.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Quel mot?

FRITZ.

Le nom de cette femme.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Le nom?

FRITZ.

Oui.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il n'est pas défendu de le deviner, ce nom... mais on ne peut pas le dire.

FRITZ, à part.

Diab!e!... c'est gênant ça... pour savoir... (Haut.) Vraiment, on ne peut pas le dire?

LA GRANDE-DUCHESSE, souriant.

Puisque c'est une intrigue!...

FRITZ.

Une intrigue amoureuse?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Vous l'avez dit, une intrigue amoureuse...

FRITZ.

Comme ça, alors, votre amie vous a dit de me dire quelque chose?...

DUO.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Voici ce qu'a dit mon amie :

Quand vous le verrez,

Je vous prie,

Dites-lui ce que vous savez...

RONDO.

Dites-lui qu'on l'a remarqué,

Distingué;

Dites-lui qu'on le trouve aimable,

Dites-lui que, s'il le voulait,

On ne sait

De quoi l'on ne serait capable!...

Ah! s'il lui plaisait d'ajouter

Des fleurs aux palmes de la gloire,

Qu'il pourrait vite remporter,

Ce vainqueur, une autre victoire!...

Dites-lui qu'à peine entrevu,

Il m'a plu!

Dites-lui que j'en perds la tête!

Dites-lui qu'il m'occupe tant,

Le brigand!

Tant et tant que j'en deviens bête!...

Hélas! ce fut instantané :

Dès qu'il a paru, tout mon être,

A lui tout mon cœur s'est donné;

J'ai senti que j'avais un maître!

Dites-lui que, s'il ne veut pas

Mon trépas,

Dites-lui (je parle pour elle),  
 Dites-lui qu'il répondra : Oui!  
 Dites-lui  
 Que je l'aime et que je suis belle!...

Eh bien, réponds-moi maintenant.

FRITZ, à part.

Ma fortune en dépend :  
 Soyons intelligent.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Réponds, — deux mots doivent suffire,  
 — A la dame que dois-je dire?

FRITZ.

Dites-lui que je suis sensible...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je le lui dirai.

FRITZ.

Son discours n'a rien de pénible...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je le lui dirai.

FRITZ.

Et de tout mon cœur je m'empresse...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je le lui dirai.

FRITZ.

De lui rendre sa politesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je le lui dirai.

FRITZ, à part.

Je dis tout ça... mais, là, sur ma parole,  
 Je n'y comprends rien,  
 Mais, là, rien de rien!  
 Et que le diable ici me patafole,  
 Si je connais cette personne!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien ?...

FRITZ.

Eh bien... Eh bien...  
Dites-lui... que je suis sensible.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je le lui dirai.

FRITZ.

Son discours n'a rien de pénible...

LA GRANDE DUCHESSE.

Je le lui dirai.

FRITZ.

Et de tout mon cœur je m'empresse...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je le lui dirai.

FRITZ.

De lui rendre sa politesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je le lui dirai.

ENSEMBLE.

LA GRANDE DUCHESSE, à part.

Il a compris en un moment,  
Car le cœur est intelligent.

FRITZ, à part.

J' n'y comprends rien absolument!  
Pourtant je suis intelligent.

Fritz remonte; la Grande-Duchesse passe à droite et va se rasseoir.

FRITZ, à part, redescendant et réfléchissant.

Eh bien, voilà!... ces grades, ces honneurs... le  
panache... il est bien évident que je tiens à garder  
tout ça... et alors, cette grande dame... qui m'aime...  
ce serait le meilleur moyen, n'est-ce pas?...

LA GRANDE-DUCHESSE, qui l'observait.

Général?...

FRITZ, toujours à part.

Mais Wanda... il y a Wanda aussi... c'est très embarrassant!

LA GRANDE-DUCHESSE, plus haut.

Général?...

FRITZ, se retournant.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Venez ici, près de moi.

FRITZ, traversant la scène, à part.

C'est très embarrassant!

Il va pour s'agenouiller sur le petit tabouret, aux pieds de la Grande-Duchesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Non, non... asseyez-vous... là... (Fritz s'assied sur le tabouret. — Désignant les décorations qu'il a sur la poitrine.) Comme ces insignes vous vont bien!... si vous n'en avez pas assez, demandez-moi autre chose... Mais je m'é gare... où en étions-nous?... Cette femme, de qui je viens de vous parler... vous n'avez pas répondu, en somme... Vous êtes resté dans les généralités...

FRITZ, riant.

Eh! bédame!... puisque je suis général...

LA GRANDE-DUCHESSE, avec un rire forcé.

Ah! charmant!... charmant!... mais laissons les jeux de mots... il faut répondre.

FRITZ.

Ah bien!... cette dame ne vous a pas seulement priée de faire la commission, il paraît... Elle vous a priée aussi de rapporter la réponse?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Justement!... Eh bien?...

Elle joue d'une main un peu nerveuse avec le collier de l'ordre que Fritz porte au cou.

FRITZ, faisant une grimace.

Ah!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'est-ce que c'est?

FRITZ.

Rien... en jouant avec ce collier, vous m'avez un peu...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pardonnez-moi... \*

FRITZ.

Eh bien, je vous pardonne!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Mais voyons... parlez... cette réponse... si vous étiez près de cette femme, comme vous êtes là, près de moi... vous lui diriez...

FRITZ.

Eh! bédame!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pas mal, cela!... c'est un mot que vous dites un peu souvent peut-être... mais vous le dites si bien!... et après lui avoir dit : « Eh! bédame... »?

FRITZ.

Après?... Voulez-vous que je vous le déclare?... je serais fort embarrassé!...

Népomuc entre par le fond, un message à la main.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, NÉPOMUC.

NÉPOMUC, du fond.

Altesse...

Fritz se lève et passe à gauche.

LA GRANDE-DUCHESSE, se levant très vivement.

Qui vient?... ai-je appelé?...

NÉPOMUC, descendant.

Le chef de votre police particulière... Il attend Votre Altesse.

LA GRANDE-DUCHESSE, avec impatience.

Ah! j'ai bien le temps de songer!...

NÉPOMUC.

Je demande pardon à Votre Altesse... il paraît que c'est très important.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Donnez.

Elle prend le message. — Népomuc se retire au fond, attendant les ordres de la Grande-Duchesse.

FRITZ, à part.

Ah! s'il n'y avait pas Wanda!... mais il y a Wanda!... c'est très embarrassant!...

LA GRANDE-DUCHESSE, qui, pendant ce temps a ouvert la lettre, la lisant à part.

« Scandale public... mauvaise tenue du général Fritz... jeune fille nommée Wanda amenée par lui à la ville... » (S'interrompant et à elle-même.) Oh! oh!... il faut savoir... (Haut, à Népomuc.) Vous dites qu'il est là, le chef de ma police particulière?...

NÉPOMUC, redescendant un peu.

Oui, Altesse.

LA GRANDE-DUCHESSE, à part.

Wanda!... c'est impossible!... (Haut, à Fritz.) Dans un instant, général, je suis à vous... Vous permettez?...

FRITZ.

Eh bien, je permets!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, attendez-moi!... (A Népomuc.) Suivez-nous, capitaine.

Elle sort par le fond, suivie de Népomuc.

## SCÈNE VII

FRITZ, seul.

Eh bien, voilà!... c'est très embarrassant, n'est-ce pas?... car, si je dis à cette dame : « Je ne peux pas vous aimer... j'en aime une autre... », cette dame se fâchera... Et elle aura tort, après tout... car, tous les jours, on reçoit une invitation à dîner... on répond : « Je ne peux pas... à cause d'une invitation antérieure... » Est-ce que ça veut dire qu'on a peur que le dîner ne soit pas bon?... non... ça veut dire tout bonnement qu'on a reçu une invitation antérieure... Donc, si cette dame se fâche, elle aura tort... Je vais, sans plus de manières, faire savoir à la Grande-Duchesse que je suis invité... Elle en fera part à son amie... et voilà!

Musique à l'orchestre. — Entrent mystérieusement, par le fond, le prince Paul, Boum et Puck.



## SCÈNE VIII

PUCK, LE PRINCE PAUL, BOUM, FRITZ,  
puis NÉPOMUC.

FRITZ, à part. en les voyant.

Ah! voilà ces trois messieurs!

PUCK, bas, aux deux autres, en apercevant Fritz.

Le voici!...

BOUM, bas, au prince Paul.

Il va nous gêner pour ce que nous avons à vous dire.

NÉPOMUC, entrant par le fond, à Fritz.

Général?...

FRITZ.

Eh bien, capitaine?...

NÉPOMUC.

Les affaires de l'État retiennent Son Altesse... Elle m'a ordonné de vous conduire à votre appartement, dans le pavillon de l'aile droite.

Il remonte et reste au fond.

PUCK, bas, au prince Paul.

Dans le pavillon de l'aile droite!

Le prince Paul ne comprend pas.

FRITZ, à Népomuc.

Eh bien, allons... (A part.) Je vais lui faire dire que, toutes réflexions faites, je veux épouser Wanda, et l'épouser le plus vite possible... (Haut.) Et maintenant, dans le pavillon de l'aile droite!... (Saluant le prince Paul, Boum et Puck.) Messieurs!...

LE PRINCE PAUL, BOUM et PUCK, saluant.

Monsieur!...

FRITZ, à Boum, en le narguant.

Eh bien, il a fait son chemin, le pauvre jeune soldat!

BOUM, allant à lui.

Qu'est-ce que c'est?...

FRITZ.

Hou!... le mauvais général!...

Geste de fureur de Boum: Puck le contient. — Fritz sort par le fond, suivi de Népomuc.

## SCÈNE IX

PUCK, LE PRINCE PAUL, BOUM.

PUCK, au prince Paul, avec intention.

Elle a ordonné qu'on préparât pour lui le pavillon de l'aile droite!... vous avez entendu?... de l'aile droite!...

BOUM, même jeu.

Ça ne m'étonne pas de sa part.

PUCK.

Moi non plus!... (Au prince Paul.) Je suis sûr que vous ne nous comprenez pas.

LE PRINCE PAUL.

Pas du tout.

PUCK.

Vous allez comprendre... (Indiquant le portrait qui est à gauche.) Vous voyez ce portrait qui est là?...

LE PRINCE PAUL.

Oui... je vois...

PUCK.

Allez... et appuyez vigoureusement sur la botte gauche de ce noble seigneur...

LE PRINCE PAUL.

Qu'est-ce que vous dites?...

BOUM.

On vous dit d'appuyer...

LE PRINCE PAUL, allant au portrait, puis s'arrêtant avec inquiétude.

Vous allez me faire une farce!...

PUCK.

Mais non... je vous assure...

LE PRINCE PAUL.

Je vois ce que c'est... il y a un ressort... et il va m'arriver quelque chose dans le nez.

BOUM.

Mais non... allez donc!...

Le prince Paul pousse le bouton, le portrait remonte et le panneau s'ouvre lentement : une bouffée d'air glacé repousse le prince Paul. — Des bruits étranges s'échappent du couloir. — Une clarinette imite dans la coulisse le cri de la chouette.

LE PRINCE PAUL.

Tiens! un aveugle!..

BOUM, ramenant gravement le prince Paul sur le devant de la scène.

Non!... ce n'est pas un aveugle!...

LE PRINCE PAUL.

Qu'est-ce que c'est?

PUCK.

C'est le cri de la chouette... Il y a longtemps que l'on n'avait ouvert cette porte... (Du ton d'un homme qui commence un récit.) Il y a plus de deux cents ans...

LE PRINCE PAUL, allant à Puck.

Vous semblez avoir une histoire à me raconter...

BOUM.

Une lugubre histoire!...

LE PRINCE PAUL, à Puck.

Racontez-moi.

PUCK.

Très volontiers... Il a deux issues, ce couloir...

LE PRINCE PAUL.

Comme la plupart des couloirs.

PUCK, continuant.

L'une qui donne dans cette chambre, l'autre qui donne dans le pavillon de l'aile droite, ce pavillon où sera logé le général...

LE PRINCE PAUL.

Aïe!...

PUCK.

Ici, il y a un portrait d'homme; à l'autre bout, il y a un portrait de femme... Ici, pour ouvrir, on n'a qu'à toucher la botte de l'homme; là-bas, on n'a qu'à toucher le genou de la femme.

LE PRINCE PAUL.

Le genou?...

BOUM.

C'est un caprice du peintre... De son vivant, l'homme qui est peint ici s'appelait Max, il était comte de Sedlitz-Calembourg... La femme qui est peinte là-bas s'appelait la Grande-Duchesse Victorine, l'aïeule de notre Grande-Duchesse...

LE PRINCE PAUL.

Achevez.

TRIO.

BOUM.

Ne devinez-vous pas?... c'est une sombre histoire!

PUCK.

Les murs de ce palais en gardent la mémoire!

BALLADE.

BOUM.

I

Max était soldat de fortune;  
 Mais il avait  
 L'œil vif et la moustache brune...  
 On l'adorait!  
 La duchesse, en personne adroite,  
 A ce galant  
 Donna son cœur... et l'aile droite,  
 Pour logement.  
 Et, dans son amoureuse ivresse,  
 Max, chaque soir,  
 Écoutait venir sa maîtresse  
 Par ce couloir!

LE PRINCE PAUL, BOUM et PUCK, avec éclat.  
 Écoutez, race future,  
 Écoutez, écoutez la sinistre aventure  
 Et l'histoire d'amour  
 Du comte Max de Sedlitz-Calembourg!

PUCK.

II

Un soir, Max, avec épouvante,  
 N'étant point sourd,  
 Trouva le pas de son amante  
 Quelque peu lourd :  
 Ça lui mit la puce à l'oreille...  
 Trop tard, hélas!  
 Que ne se sauvait-il la veille?...  
 Ce pas... ce pas...  
 C'était le pas d'une douzaine  
 D'assassins, qui  
 Trouèrent gaiement la bedaine  
 Du favori!

LE PRINCE PAUL.  
Douze assassins!...

BOUM.  
Au masque noir!

TOUS LES TROIS.  
Par ce couloir!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Écoutez, race future, etc.

(Boum va fermer la porte du couloir et revient près du prince Paul.)

BOUM, au prince Paul.  
Maintenant, me comprenez-vous?

LE PRINCE PAUL.  
Je vous comprends... mais c'est horrible!

PUCK.  
Il faut qu'il tombe sous nos coups!

LE PRINCE PAUL.  
Le croyez-vous?... C'est bien possible...

PUCK et BOUM.  
Il faut qu'il tombe sous nos coups!

BOUM.  
Logeons-le donc, et dès ce soir,  
Dans la chambre au bout du couloir!  
Logeons-le donc, ce mirliflor,  
Là-bas, au fond du corridor!

ENSEMBLE, très gaiement.  
Logeons-le donc, et dès ce soir, etc.

LE PRINCE PAUL.  
Ce soir, quand il se fera tard,  
Écoute, dans ta folle ivresse,  
Si tu n'entends pas, par hasard,  
Le pas léger de ta maîtresse!

BOUM.

Ce pas,  
 Ce pas,  
 Ce joli pas,  
 Ce pas,  
 Ce pas,  
 Ce petit pas!

TOUS LES TROIS.

Tu n' l'entendras pas, Nicolas!  
 Non, non, tu ne l'entendras pas!

Ce pas,  
 Ce pas,  
 Ce joli pas,  
 Ce pas,  
 Ce pas,  
 Ce petit pas!

Plus gaiement encore et avec un léger mouvement de danse.

Logeons-le donc, et dès ce soir, etc., etc.

BOUM.

Quand, faisant des rêves de gloire,  
 Tu te dis : « Je serai Grand-Duc! »  
 Voici venir, dans la nuit noire,  
 Voici venir Paul, Boum et Puck!

LE PRINCE PAUL.

Voici venir Paul!

BOUM.

Voici venir Boum!

PUCK.

Voici venir Puck!

TOUS LES TROIS.

Où, Paul, Boum, Puck!

ENSEMBLE, avec une gaieté folle, danse très animée.

Logeons-le donc, et dès ce soir,  
 Dans la chambre au bout du couloir;  
 Logeons-le donc, ce mirliflor,  
 Là-bas, au fond du corridor!

La musique continue à l'orchestre. — La Grande-Duchesse entre par le fond et, voyant le prince Paul, Boum et Puck, reste à l'écart et écoute.

## SCÈNE X

LES MÊMES, LA GRANDE-DUCHESSE, au fond.

LE PRINCE PAUL.

C'est entendu... alors, nous conspirons?

BOUM et PUCK.

Nous conspirons!

LE PRINCE PAUL.

Dans une heure, chez moi... ça vous va-t-il?... nous poserons les bases.

PUCK.

Il y aura des rafraîchissements?

LE PRINCE PAUL.

Il y en aura.

BOUM.

Pas de femmes?

LE PRINCE PAUL, se récriant.

Oh! Boum!... une conspiration!...

LA GRANDE-DUCHESSE, descendant entre le prince Paul et Boum.

Si fait, général, il y aura une femme!

TOUS LES TROIS, inquiets.

Son Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oui, moi!...

PUCK.

Nous sommes perdus!

LE PRINCE PAUL.

Sauve qui peut!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ne craignez rien... vous êtes en train de conspirer contre le général Fritz... eh bien, je suis des vôtres!



BOUM.

Ah bah!

PUCK, à part.

C'est comme ça?

LE PRINCE PAUL, à part.

J'aime mieux ça.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Savez-vous ce qu'il vient de faire, le général Fritz?... Il vient de m'envoyer demander la permission d'épouser Wanda!... Cette permission, je l'ai accordée... Maintenant, le général est à la chapelle... et de là, il ira...

LE PRINCE PAUL, BOUM et PUCK.

Il ira?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Là où vous serez pour l'attendre!... dans le pavillon de l'aile droite!

LE PRINCE PAUL, BOUM et PUCK, avec joie.

Dans le pavillon de l'aile droite!

LA GRANDE-DUCHESSE.

REPRISE DU DERNIER MOTIF DU TRIO.

Logeons-le donc, et dès ce soir,  
Dans la chambre au bout du couloir;  
Logeons-le donc, ce mirliflor,  
Là-bas, au fond du corridor!

ENSEMBLE, en dansant follement.

Logeons-le donc, et dès ce soir, etc., etc.

Le rideau tombe.

## ACTE TROISIÈME

La chambre rouge, vieille salle gothique. — Porte à droite, au premier plan; autre porte au deuxième plan, à gauche; du même côté, au troisième plan, une porte secrète dissimulée par un tableau représentant la grande-duchesse Victorine en pied. — Au fond, à gauche, une fenêtre: au fond, à droite, un lit caché par des rideaux. — Entre la fenêtre et le lit, une console. — Sièges. — Des draperies recouvrent les portes du premier plan.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LA GRANDE-DUCHESSE, puis BOUM.

Au lever du rideau, la scène est vide et sombre. — Entre, par la droite, la Grande-Duchesse précédée d'un page qui porte un candélabre. — La chambre s'éclaire. — Le page se retire après avoir posé le candélabre sur la console. — Alors la Grande-Duchesse, se voyant seule, pousse un petit cri. — Aussitôt un cri bizarre répond de la coulisse et le général Boum entre par la première porte de gauche. — Pendant cette scène muette, on entend la musique de la fête, qui continue au loin.

BOUM, saluant.

Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, général, que fait-il?

BOUM.

Il danse. Quand j'ai quitté le bal, il était en train d'exécuter un cavalier seul...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il danse!... Et tout à l'heure, cet homme, qui maintenant se trémousse... Mais aurez-vous le temps de tout préparer pour la... catastrophe?... S'il allait venir?...

BOUM.

Pas de danger!... je lui ai fait savoir que Votre Altesse lui défendait de quitter le bal avant la fin du cotillon.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comment a-t-il reçu cet ordre?

BOUM.

Avec une mauvaise humeur évidente... « Comme c'est amusant, a-t-il dit, un jour de noces!... »

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il a dit cela?

BOUM.

Il l'a dit.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah! il l'aime bien, cette petite!... mais patience!.. patience!...

Elle reste immobile, regardant le plancher.

BOUM.

Que regardez-vous, Altesse?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Là, sur ce parquet, il y a une grande tache rouge... Quand les étrangers visitent ce palais, on leur montre cette tache, en leur disant : « C'est là que le comte Max est tombé!... » Est-ce vraiment là? je n'en sais rien... En tout cas, les concierges du palais racontent cette histoire et s'en font un bon petit revenu.

COUPLETS.

I

LA GRANDE-DUCHESSE, gravement.

O grandes leçons du passé!

BOUM, de même.

Grave enseignement de l'histoire!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ici le drame s'est glissé!

BOUM.

Éclair sombre dans la nuit noire!

LA GRANDE-DUCHESSE, très gaiement.

Tout ça pour que, cent ans après,  
Racontant la scène émouvante,  
Le concierge de ce palais  
S'en fasse une petite rente!...

ENSEMBLE.

Le concierge de ce palais  
S'en fasse une petite rente!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

## II

Ce qu'on a fait, on le refait...

BOUM.

L'histoire est comme un cercle immense!

LA GRANDE-DUCHESSE.

L'aïeule a commis son forfait...

BOUM.

L'enfant vient et le recommence!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tout ça pour que, dans deux cents ans,  
Exploitant ces scènes navrantes,  
Du portier les petits-enfants  
Aient aussi leurs petites rentes!...

ENSEMBLE.

Du portier les petits-enfants  
Aient aussi leurs petites rentes!...

BOUM.

A partir de demain, alors, il y aura deux histoires à raconter, deux taches à montrer... et deux bons petits revenus pour messieurs les concierges!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Probablement... Mais vos complices?...

BOUM.

Ils m'attendent dans ce corridor mystérieux...

Il montre la porte secrète.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ouvrez-leur la porte; je vais, moi, me cacher derrière cette draperie...

Elle désigne la porte par laquelle elle est entrée.

BOUM.

J'en suis bien aise.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pourquoi ça?

BOUM.

Si vous n'aviez pas été là, derrière cette draperie, notre conspiration... ça aurait manqué de femmes!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Gardez-vous cependant de révéler ma présence... au dernier moment. si je le juge convenable. je me montrerai...

BOUM, saluant.

Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Maintenant, faites entrer vos amis... et tâchez de me mener ça rondement!...

Elle disparaît par la droite.

## SCÈNE II

BOUM, puis PUCK, LE PRINCE PAUL,  
GROG, NÉPOMUC, tous armés de poignards.

BOUM, seul, allant au portrait.

Le portrait. le voilà... c'est le genou qu'il faut toucher. (Il touche le genou. la porte secrète s'ouvre. — Entrent

Puck, le prince Paul, Népomuc et le baron Grog.) Un, deux, trois, quatre... où sont les autres?

La porte secrète se referme.

PUCK.

Ils viendront quand il en sera temps... Si nous étions venus tous ensemble, cette fugue générale eût inspiré des soupçons...

BOUM.

Vous avez raison.

LE PRINCE PAUL.

D'abord, il faut prendre nos mesures...

BOUM, à Népomuc.

Vous êtes des nôtres, monsieur?

NÉPOMUC.

Dès que j'ai su que cela était agréable à la Grande-Duchesse...

LE PRINCE PAUL.

Vous êtes un malin.

NÉPOMUC.

Je suis pauvre, monsieur, mais je suis ambitieux.

BOUM, lui tendant la main.

Donnez-moi votre main, monsieur.

NÉPOMUC.

La voici, général.

Ils se serrent la main.

BOUM.

J'aime les gens de cœur!... (Au prince Paul, en montrant le baron Grog.) Monsieur aussi est avec nous, prince?

LE PRINCE PAUL.

Oui, général.

TOUT LE MONDE, saluant.

Baron!...

GROG, de même.

Messieurs!...

PUCK, passant près de Boum.

Monsieur le baron sait de quoi il s'agit?

GROG, d'un ton dégagé.

Parfaitement!... il ne s'agit que de tuer un homme...

LE PRINCE PAUL.

C'est ici la chambre?...

PUCK.

Oui ; c'est ici que nous le frapperons...

BOUM.

Et maintenant, écoutez-moi tous...

Il tire son sabre.

PUCK.

Qu'est-ce que c'est que ça encore?

LE PRINCE PAUL, effrayé.

Rengainez ça!

TOUS.

Oui, oui, rengainez!...

BOUM, avec énergie.

Quand on se fourre dans ces choses-là, il faut y rester jusqu'au bout!... Je coupe en quatre celui qui aurait envie de renâcler.

PUCK.

Mais personne n'a envie...

BOUM, menaçant le prince Paul.

Si vous avez envie de renâcler, dites-le, je vous coupe en quatre!

LE PRINCE PAUL.

Rengainez donc!

PUCK.

Mais, encore une fois, personne n'a envie... Il n'y a pas moyen de discuter raisonnablement avec un homme comme vous.

BOUM, remettant son sabre au fourreau.

J'ai dit ce que j'ai dit!...

LE PRINCE PAUL.

En voilà assez!...

La Grande-Duchesse rentre par la droite et vient se placer entre Boum et Puck.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LA GRANDE-DUCHESSE.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Sont-elles bonnes, au moins, les lames de vos poignards, messieurs?

LES CONJURÉS, saluant.

Son Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oui, messieurs... j'étais là... décidée à paraître au dernier moment, pour exciter votre courage, s'il en était besoin; mais je vois que cela n'était pas nécessaire...

NÉPOMUC.

Non, certes...

PUCK.

Qu'il vienne, et vous verrez!...

BOUM.

Je le couperai en quatre!



LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah!... une prière, messieurs...

PUCK.

Dites : un ordre!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ce que je vous recommande, avant tout, c'est, en le frappant, de ne pas le frapper au visage...

GROG, dans le coin à gauche et masqué par  
le prince Paul ironiquement.

Ah! ce serait dommage!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qui a dit cela?

GROG, se montrant.

Moi.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qui ça, vous?... je connais tous les conjurés qui sont ici; mais vous, je ne vous connais pas.

LE PRINCE PAUL.

C'est mon Grog.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Votre Grog?...

LE PRINCE PAUL.

Eh!... le baron Grog... l'envoyé de papa... celui que vous n'avez pas voulu recevoir...

LA GRANDE-DUCHESSE, regardant Grog avec intérêt,  
et passant près du prince Paul.

Ah! j'ai eu tort...

BOUM.

Vous dites?...

LA GRANDE-DUCHESSE, au prince Paul, à Boum et à Puck.  
Rien... rien... Allez placer vos hommes, messieurs,

et, quand vous les aurez placés, revenez tous les trois... vous, baron Grog, restez.

GROG, étonné.

Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, quoi?... ne m'aviez-vous pas demandé une audience?... cette audience, je vous la donne maintenant... (Aux conjurés.) Allez, messieurs, allez.

LE PRINCE PAUL, bas, à Grog.

Grog, soyez brûlant!

Boum, Puck et le prince Paul sortent par la première porte à gauche; la Grande-Duchesse les accompagne un peu. — Grog passe à droite. — Pendant ce mouvement, mélodrame à l'orchestre.

## SCÈNE IV

LA GRANDE-DUCHESSE, GROG.

LA GRANDE-DUCHESSE, revenant à Grog.

Ce qui m'a tout de suite frappée, en vous, c'est que vous avez l'air bon.

GROG.

Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tout à fait bon.

GROG.

Il vous plaît, alors, que nous parlions de mon prince?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tout à l'heure... Laissez-moi, d'abord, me féliciter d'avoir pour ami un homme tel que vous.

GROG.

Comment?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Sans doute!... Puisque je vous trouve au nombre de ceux qui doivent me venger!

GROG.

Oh! quant à cela, j'avoue que ce n'est pas précisément par amitié... Votre Altesse s'obstinait à ne pas me recevoir : ça m'ennuyait de ne rien faire ; j'ai conspiré un brin pour me distraire.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pour vous distraire?

GROG.

Pas pour autre chose.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comme j'aime votre genre de conversation!... Vous dites des choses à faire sauter!... et votre figure ne bronche pas.

GROG.

C'est le résultat de l'éducation.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah!...

GROG.

Dès mes plus jeunes années, ma famille m'a destiné à la diplomatie... Alors, on m'a appris à avoir l'air froid... Quand j'étais tout petit...

LA GRANDE-DUCHESSE, souriant.

Il y a longtemps...

GROG.

Oui, il y a longtemps... Quand j'étais tout petit, toutes les fois que l'on m'attrapait à ne pas avoir l'air froid, on me flanquait des coups.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pauvre enfant!... Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

GROG.

Avec plaisir.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tout à l'heure, quand le moment sera venu, quand il faudra taper sur le général Fritz, ne vous mettez pas en avant... vous seriez capable d'attraper une balafre qui vous défigurerait.

GROG.

Ah!... bien!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tenez-vous derrière les autres... Quand le coup sera fait et qu'il n'y aura plus qu'à recevoir les récompenses, je ferai passer les autres derrière vous... (Grog fait un petit mouvement des lèvres.) Qu'est-ce que vous avez?... Vos lèvres viennent de faire un petit mouvement... comme ça. (Elle l'imité.) Chez un autre, ça ne serait rien... mais chez vous, ça doit être un éclat de rire.

GROG.

Juste!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comme je vous connais déjà!... Qu'est-ce qui vous fait rire autant que ça, dites-moi?

GROG.

Je ne peux pas.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pas mon ami, alors?

GROG.

Si fait.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien?

GROG.

Il y a une heure, vous trembliez pour la figure du général Fritz... maintenant, vous tremblez pour ma figure, à moi...

LA GRANDE-DUCHESSE, souriant, à part.

C'est vrai, pourtant!...

GROG.

Si l'on était avantageux, si l'on voulait tirer des conséquences...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Chut!... faut pas!...

GROG.

Non.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ne parlons pas de ça!

GROG.

Si nous parlions de mon prince?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tout à l'heure... Qu'est-ce que vous êtes là-bas... là-bas, à la cour de votre maître?... Chambellan?

GROG.

J'ai aussi le grade de colonel, au palais seulement.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Vous auriez mieux que cela à ma cour, si vous voulez quitter le service de l'Électeur...

GROG.

Malheureusement pour moi, c'est impossible.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Impossible?...

GROG.

Sans doute!... à moins que Votre Altesse ne consente à épouser mon prince...

LA GRANDE-DUCHESSE. à part.

Aïe! aïe! aïe!

GROG.

Il serait tout simple, alors...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Épouser votre prince... nous y voilà revenus!...

GROG.

Je pensais que nous n'avions pas parlé d'autre chose.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Mes compliments, baron... vous êtes un fameux diplomate!

GROG.

Je vous en supplie, Altesse, prenez mon prince... je vous assure que c'est un bon petit jeune homme...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Un fameux diplomate... il n'y pas à dire!...

GROG.

Eh bien, que décidez-vous?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Voulez-vous que je vous dise?... je n'en sais rien.

GROG.

Ah!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tout ça, voyez-vous, tout ça danse dans ma tête... ça tourne! ça tourne!... Fritz, vous, le prince... et Puck et Boum dans le fond... Ferai-je tuer, ne ferai-je pas tuer? Et si je fais tuer quelqu'un, qui ce sera-t-il?... Ce sera-t-il Fritz?... ce sera-t-il vous?

GROG.

Moi?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je n'en sais rien... voilà où j'en suis... je n'en sais rien... absolument rien...

Le prince Paul, Boum et Puck rentrent par la première porte à gauche.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PRINCE PAUL, BOUM, PUCK.

LE PRINCE PAUL, BOUM et PUCK, saluant.

Altesse!...

Le prince Paul va à Grog, avec empressement.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'y a-t-il?... Ah! c'est vous, messieurs...

LE PRINCE PAUL, bas, à Grog.

Eh bien?...

GROG, bas.

Ça marche.

LE PRINCE PAUL, bas, avec effusion.

Ah! mon ami!...

LA GRANDE-DUCHESSE, à Boum.

Vous avez placé vos hommes?

BOUM.

Oui, Altesse.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, allez les trouver derechef et dites-leur qu'ils peuvent rentrer chez eux.

PUCK, étonné.

Comment?...

LA GRANDE-DUCHESSE, regardant Grog, avec intention.

On ne frappera pas.

BOUM, stupéfait, avec éclat.

Ah bien, par exemple!...

LA GRANDE-DUCHESSE, avec sévérité.

Vous dites?...

BOUM.

Je ne dis rien... parce que Votre Altesse est là... mais, si Votre Altesse n'était pas là... je dirais que c'est insupportable, à la fin!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Vous vous oubliez, ce me semble!...

BOUM.

Non, mais... enfin... tout était bien convenu, bien arrangé... et puis, au dernier moment, vous venez nous dire...

LE PRINCE PAUL.

C'est très désagréable... on se donne du mal pour monter une petite partie...

PUCK.

Toute la peine était prise... il ne restait plus que le plaisir...

LA GRANDE-DUCHESSE.

J'ai dit que l'on ne frapperait pas...

BOUM.

Mais pourquoi?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Frapper un homme le jour où je me marie, cela ne serait pas convenable.

Étonnement général.

PUCK.

Le jour où vous vous mariez!...

LE PRINCE PAUL, avec joie.

Vous l'avez dit, ma chère, vous l'avez dit!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oui, je l'ai dit.

LE PRINCE PAUL.

Vraiment, vous consentez enfin?...



LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, oui. je consens. Remerciez le baron, vous lui devez beaucoup : je n'ai pu résister à son éloquence.

LE PRINCE PAUL, transporté, au baron Grog.

Ah! baron!... Tous les ans, au jour de l'an, papa me donne le droit de faire un margrave. Il aime mieux ça que de me donner de l'argent... Eh bien, je ne vous dis que ça...

LA GRANDE-DUCHESSE, à Boum et à Puck qui causent avec animation.

Eh bien, général Boum?... Eh bien, baron Puck?

PUCK.

Eh bien, mais. Altesse, il est bien évident que le jour où Votre Altesse consent à couronner les feux dont Son Altesse brûlait pour Votre Altesse... il serait malséant de...

BOUM.

Je ne dis pas le contraire, mais c'est bien désagréable!... Il m'en a fait de toutes les couleurs, ce Fritz!... il m'a enlevé ce panache qui faisait mon orgueil!... il m'a enlevé une femme qui eût fait mon bonheur!... et je ne me vengerais pas!... (Avec force.) L'ennemi!... où est?...

LA GRANDE-DUCHESSE, l'interrompant.

N'est-ce que cela? Vengez-vous tout à votre aise... pourvu, bien entendu, que vous n'alliez pas jusqu'à...

BOUM.

Pourvu que nous ne sortions pas des limites de la fantaisie...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Justement!

PUCK.

Alors, si nous trouvons quelque bon tour à lui jouer, vous nous permettez...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Non seulement je vous le permets... mais, voulez-vous que je vous dise?... cela me fera plaisir...

BOUM.

Oh! alors...

Musique à l'orchestre.

LA GRANDE-DUCHESSE.

On vous l'amène... Trouvez quelque chose, cela vous regarde... Prince Paul?...

LE PRINCE PAUL, avec empressement.

Ma chérie?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Dans deux heures, à la chapelle... soyez exact... Je vais, moi, faire un choix parmi les quarante toilettes de mariage que j'ai été sur le point de mettre pour vous épouser... (Elle se dirige vers la droite, le prince Paul va pour lui baiser la main, elle la retire en disant : ) Oh! pas encore!... (Puis, arrivée près de la porte elle se retourne et dit : ) Dieu vous garde, messieurs!

Elle sort.

PUCK, tendant l'oreille vers la gauche, à Boum.

Le voici... qu'est-ce que nous allons lui faire?

BOUM.

Je tiens ma fantaisie!... Nous allons lui arranger une petite nuit de noces...

Boum et le prince Paul se rangent près de Grog. — Entrent, par la première porte à gauche, Fritz et Wanda en mariée; ils sont accompagnés de tous les seigneurs et dames de la cour. — Tous, hommes et femmes, portent des lanternes dorées

## SCÈNE VI

LES MÊMES, WANDA, FRITZ, LA COUR.

CHŒUR.

Nous amenons la jeune femme  
 Dans la chambre de son mari;  
 Maintenant nous allons, madame,  
 Vous laisser seule avecque lui...  
 Nous amenons la jeune femme,  
 Dans la chambre de son mari!

Musique à l'orchestre.

FRITZ.

Bien obligé, messieurs, mesdames... bien obligé de  
 votre bonne conduite!... (Au prince Paul, à Grog, à Boum et à  
 Puck.) Vous étiez ici, messieurs?...

PUCK.

Oui, pour vous faire honneur.

FRITZ.

Bien obligé aussi!... mais si, après m'avoir fait beau-  
 coup d'honneur, vous vouliez me faire beaucoup de  
 plaisir...

PUCK.

Nous nous en irions?

FRITZ.

Eh! bédame!... Allons, messieurs, bonsoir, bonsoir!

PUCK, à Fritz.

Bonne nuit, monsieur, bonne nuit!

LES AUTRES.

Bonne nuit!

PUCK.

Ce simple mot doit vous suffire ;  
 Vous comprenez ce qu'on veut dire,  
 Heureux coquin, lorsqu'on vous dit :  
 Bonne nuit!

TOUS.

Bonne nuit!

BOUM, à Wanda.

Bonsoir, madame, bonne nuit!

TOUS.

Bonne nuit!

BOUM.

Ce compliment vous fait sourire,  
 Bien qu'ignorant ce qu'on veut dire,  
 Jeune épouse, quand on vous dit :  
 Bonne nuit!

TOUS.

Quand on vous dit : bonne nuit!

Bonne nuit!

Tous, excepté Fritz et Wanda, sortent à gauche. — Grog, Boum, Puck et le prince Paul sortent les derniers, après avoir salué très profondément les nouveaux époux.

## SCÈNE VII

FRITZ, WANDA.

FRITZ, sautant de joie.

Enfin, nous voilà seuls!

WANDA.

Oui... et je n'en suis pas fâchée.

FRITZ.

Moi non plus, par exemple, moi non plus!

WANDA.

Mais ce n'est pas cela... je veux dire que, maintenant que tout le monde vous a félicité, je puis enfin, moi aussi, vous dire mon compliment...

FRITZ.

Naïve enfant !

WANDA, faisant une révérence.

Monsieur le général!...

FRITZ.

Ça fait une différence, n'est-ce pas, quand on s'attendait à épouser un pauvre jeune soldat, et qu'on se trouve, par le fait, épouser un général en chef couronné par la victoire ?

WANDA.

Il est clair que dans le premier moment...

FRITZ.

Tu es éblouie... avoue-le, naïve enfant.

WANDA.

Non... mais...

FRITZ.

Mais... tu es éblouie... et pourquoi ça?... C'est parce que tu vois mon panache, et mes insignes, et toute ma passementerie... mais je ne me serai pas plus tôt débarrassé...

Il ôte son chapeau, sa pelisse et sa sabretache qu'il pose sur la console du fond.

WANDA.

Eh bien, mais... qu'est-ce que tu fais ?

FRITZ.

Je te rassure, naïve enfant, je te rassure.

WANDA.

Oh ! mais... tu as une façon de rassurer les gens, toi...

FRITZ.

Eh bien... n'est-ce pas ? quand on est mari et femme... car nous sommes mari et femme, n'est-il pas vrai ?

WANDA.

Sans doute... sans doute...

FRITZ, revenant près d'elle.

Eh bien, alors... fais comme moi...

WANDA.

Tu dis?...

FRITZ.

J'ai ôté mon panache... ôte ton panache aussi.

WANDA.

Tout à l'heure...

FRITZ.

Pourquoi tout à l'heure?... Toujours cette timidité!... A cause de mon grade... n'est-ce pas?... Je suis bien sûr que si, au lieu d'être tous les deux... ici... dans un appartement richement décoré, nous étions dans ta simple cabane, tu n'hésiterais pas tant... Mais voilà!... c'est une chose à remarquer que, plus on s'enfonce dans les classes élevées, plus on fait des manières... Eh bien, il ne faut pas... il n'y a pas à dire : « ma belle amie... », il faut te rassurer, à la fin... O ma Wanda!...

Il la prend par la taille.

WANDA, se dégageant.

C'est pourtant vrai que j'ai un peu peur...

COUPLETS.

I

Faut-il, mon Dieu, que je sois bête !  
 C'est pourtant vrai qu'il m'interdit,  
 Avec cet or sur son habit  
 Et son panache sur la tête!...  
 Mon Dieu, faut-il que je sois bête !  
 Pourquoi, diable, avoir peur de lui?...  
 C'est mon mari!

(A ce moment, on entend un violent roulement de tambours.)

Qu'est-ce que c'est que ça?

FRITZ.

Je ne sais pas, moi.

Nouveau roulement de tambours.

CRIS, sous la fenêtre.

Vive le général Fritz!

WANDA, remontant près de la fenêtre.

On t'appelle...

FRITZ.

C'est une aubade... Il n'y a pas à dire : « mon bel ami... », c'est une aubade... Après ma victoire, c'est bien naturel... mais ils auraient pu choisir un autre moment.

NOUVEAUX CRIS.

Vive le général!

WANDA.

Mais ils ne s'en vont pas!...

FRITZ.

Non... ils attendent que j'aille leur parler... C'est le seul moyen de les faire partir...

WANDA.

Parle-leur donc... Mais tu m'avoueras que c'est bien désagréable...

Fritz va à la fenêtre et l'ouvre. — Nouveau roulement de tambours.

NOUVEAUX CRIS.

Vive le général!

FRITZ, à la fenêtre.

Messieurs les tambours... je n'ai pas besoin de vous déclarer que je suis sensible... mais je vais vous dire... Vous ne savez peut-être pas... je me suis marié aujourd'hui... alors, vous devez comprendre... Bonsoir, messieurs les tambours... allons, bonsoir, bonsoir!...

Il leur jette de l'argent.

NOUVEAUX CRIS.

Vive le général Fritz!

Les tambours s'éloignent.

FRITZ, revenant à Wanda, après avoir fermé la fenêtre.  
Tu vois, c'est fini... O ma Wanda!...

## II

On peut être aimable et terrible!  
Je suis un grand chef, j'en convien...  
Mais sous le grand chef, vois-tu bien,  
Tu trouveras l'homme sensible,  
A la fois aimable et terrible!  
Pourquoi, diable, avoir peur de lui?...  
C'est ton mari!

Il embrasse Wanda. — Musique militaire sous la fenêtre.

WANDA.

Encore!...

FRITZ, passant à droite.

Maintenant, c'est la musique. Nous aurions dû nous  
y attendre... après les tambours, il y a toujours la  
musique.

Suite de la musique.

CRIS, sous la fenêtre.

Vive le général Fritz!

WANDA.

Ah! tu m'avoueras...

FRITZ.

Qu'est-ce que tu veux?... Je vais leur parler...  
(Il retourne à la fenêtre.) Messieurs les musiciens...

La musique s'arrête.

NOUVEAUX CRIS.

Vive le général!

On bombarde Fritz de bouquets.

FRITZ, à Wanda.

Tu vois!... ils sont aimables!... (Recevant un bouquet en  
pleine figure.) très aimables!... (Wanda ramasse les bouquets,  
les met sur la table. — Fritz se penche à la fenêtre pour parler  
aux musiciens.) Messieurs les musiciens... je suis fâché  
qu'en venant vous n'avez pas rencontré messieurs les



tambours... Ils auraient pu vous dire que je me suis marié aujourd'hui... alors, vous devez comprendre... Bonsoir, messieurs les musiciens... bonsoir, bonsoir!...

Il leur jette de l'argent.

NOUVEAUX CRIS.

Vive le général!

FRITZ.

Ils sont partis, je t'assure... Fermant la fenêtre et revenant à Wanda. O ma Wanda!... Où en étais-je resté?... (Se souvenant.) Ah! reprenons...

Il va pour l'embrasser. — Au même instant, on frappe violemment à toutes les portes, excepté à la porte secrète.

WANDA, effrayée.

Qu'est-ce que c'est encore?...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis BOUM, PUCK, LE PRINCE PAUL, GROG, LES DEMOISELLES D'HONNEUR, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, PAGES, puis NÉPOMUC.

CHŒUR, au dehors.

Ouvrez, ouvrez, dépêchez-vous,  
Ou nous irons chercher main-forte;  
Ouvrez, ouvrez, jeunes époux,  
Ou bien nous enfonçons la porte!

WANDA.

Mon ami, n'ouvre pas!

FRITZ.

As pas peur!

WANDA.

O ciel! la porte cède! ah! je meurs de frayeur!

Les portes s'ouvrent. — Entrent par celle de gauche le prince Paul, Puck, Grog et les seigneurs et dames de la cour; par celle de droite, les demoiselles d'honneur et les pages.

LE PRINCE PAUL, PUCK, BOUM et GROG.  
Que le ciel soit béni!... nous arrivons à temps!

FRTZ et WANDA, à part.

Mais que nous veulent tous ces gens!

PUCK, venant se placer entre Fritz et Wanda.

A cheval! à cheval!

Vite, monsieur le général!

(Wanda revient près de Fritz.)

CHŒUR.

A cheval! à cheval!

Vite, monsieur le général!

LE PRINCE PAUL, venant à son tour entre Fritz et Wanda.

Au combat volez tout de suite!

Il s'agit d'être expéditif!...

L'ennemi, qu'on croyait en fuite,

A fait un retour offensif.

(Wanda repasse près de son mari.)

CHŒUR.

Au combat volez tout de suite! etc., etc.

BOUM, même jeu que Puck et le prince Paul.

Notre maîtresse vous invite

A ne point faire le poussif;

On ne vous en tiendra pas quitte,

A moins d'un succès décisif.

(Wanda revient encore près de Fritz.)

CHŒUR.

Notre maîtresse vous invite, etc., etc.

(Pendant ce chœur, Puck remonte vers la gauche.)

FRTZ, allant à Boum.

Mes bons amis, vous oubliez

Que depuis un instant nous sommes mariés.

BOUM.

Que nous importe!... il faut partir!

Il faut aller vaincre ou mourir!

FRTZ.

Alors, je vous laisse ma femme.

(Il fait passer Wanda près de Boum.)

BOUM, prenant la main de Wanda.

C'est très bien... nous gardons madame.

Il la fait passer près du prince Paul, qui cherche à la calmer.)

Mais dépêchez

Et vous hâtez.

FRITZ, perdant la tête.

Qu'ai-je fait de mon ceinturon ?

CHŒUR.

Qu'a-t-il fait de son ceinturon ?

A mesure que Fritz nomme un objet d'équipement, un seigneur le passe à Puck, qui le donne à Fritz et l'aide à le mettre. — Ces mouvements doivent être très rapides, sans confusion.)

FRITZ.

Puisqu'il faut que je me harnache.

J'ai besoin de mon ceinturon.

CHŒUR, pendant que Puck le lui donne.

Le voici, votre ceinturon.

FRITZ.

Mais je n'ai pas la sabretache...

CHŒUR.

La sabretache !

(Puck la lui donne.)

FRITZ.

Et mon panache?...

Mon panache?...

Apportez-le-moi, s'il vous plaît !

(Puck lui met son chapeau sur la tête.)

Là!... je suis complet !

CHŒUR.

Il a son plumet !

NÉPOMUC, entrant par la droite et apportant le sabre. — A Fritz

Arrêtez, monsieur, arrêtez !

J'apporte ce que vous savez !

FRITZ.

(Parté) Encore le sabre!...

(Le prenant et avec rage.)

Si tu savais, sabr' de son père,

Comme ton aspect m'exaspère !

CHŒUR.

Il faut partir!

Il faut aller vaincre ou mourir!

A cheval! à cheval!

Vite, monsieur le général!

Au combat volez tout de suite!

A cheval! à cheval!

Prenez le sabre et partez vite!

A cheval! à cheval!

(Pendant ce chœur, Puck cherche à entraîner Fritz vers la porte de gauche; Boum retient Wanda, qui parvient à s'échapper et va se jeter dans les bras de Fritz; Boum les sépare de nouveau, et, lorsque Fritz va sortir, entraîné par Puck, le rideau tombe.)

## ACTE QUATRIÈME

Au camp. — Même décoration qu'au premier acte. — Trois tables servies parmi les tentes : une au troisième plan, face au public ; les deux autres à droite et à gauche, un peu obliquement.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

NÉPOMUC, GROG, LE PRINCE PAUL, BOUM,  
PUCK, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, LES DEUX  
HUISSIERS, SOLDATS, PAYSANNES.

La fin d'un grand déjeuner. — Népomuc, Boum, le prince Paul, Puck et Grog sont assis à la table du milieu. — Les dames de la cour sont aux deux tables de côté, les seigneurs sont debout derrière elles. — Des soldats et des paysannes garnissent le fond. — Les huissiers versent à boire.

CHŒUR.

Au repas comme à la bataille,  
Tapons ferme et grisons-nous tous ;  
Chantons, buvons, faisons ripaille,  
En l'honneur des nouveaux époux !

Après ce chœur, le prince Paul, Puck, Boum, Grog et Népomuc se lèvent et viennent sur le devant de la scène. — Les dames se lèvent aussi, mais restent derrière leurs tables. — Tous ont le verre à la main.)

BOUM, au prince Paul.

Notre aimable maîtresse  
A vos désirs se rend enfin !...  
Et nous buvons, Altesse,  
En votre honneur le vin  
Du Rhin !

CHOEUR.

Oui, nous buvons, Altesse,  
En votre honneur le vin  
Du Rhin!

LE PRINCE PAUL.

C'est vraiment chose singulière,  
Ne trouvez-vous pas, mes amis?  
Hier soir on ne m'aimait guère,  
Et ce matin même je suis  
Marié!...

CHOEUR.

Marié!

LE PRINCE PAUL.

De cet hymen si tôt bâclé  
Je suis encor époustoufflé!

CHOEUR.

Époustoufflé!

REPRISE DU CHOEUR.

Au repas comme à la bataille,  
Tapons ferme et grisons-nous tous;  
Chantons, buvons, faisons ripaille,  
En l'honneur des nouveaux époux!...

(La Grande-Duchesse entre par le fond à droite; elle descend la colline,  
suivie de ses demoiselles d'honneur et de ses pages.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, LA GRANDE-DUCHESSE,  
DEMOISELLES D'HONNEUR, PAGES.

Les demoiselles d'honneur et les pages se placent  
devant la table du milieu.

LA GRANDE-DUCHESSE, descendant la scène.  
Messieurs, je vous salue.

PUCK.

Ah! la Grande-Duchesse!

LE PRINCE PAUL, donnant un verre à la Grande-Duchesse.  
Vite, un verre pour Son Altesse!

BOUM.

Nous buvons au bonheur des augustes époux!

LA GRANDE-DUCHESSE, le verre à la main.  
Eh bien, mes chers amis, je vais boire avec vous!

BALLADE A BOIRE.

I

Il était un de mes aïeux  
Lequel, si j'ai bonne mémoire,  
Se vantait d'être un des fameux  
Parmi les gens qui savaient boire...

CHŒUR.

Se vantait d'être un des fameux  
Parmi les gens qui savaient boire!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Le verre qu'il avait tenait  
Un peu plus qu'une tonne entière;  
Et son échanton lui versait,  
Nuit et jour, du vin dans ce verre...

CHŒUR.

Et son échanton lui versait,  
Nuit et jour, du vin dans ce verre!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah! mon aïeul, comme il buvait!...  
Et quel grand verre il vous avait!

CHŒUR.

Ah! comme autrefois l'on buvait!  
Et quel grand verre on vous avait!

LA GRANDE-DUCHESSE.

II

Un jour, on ne sait pas comment,  
Il le laissa tomber par terre :  
« Ah! fit-il douloureusement,  
Voilà que j'ai cassé mon verre! »

CHŒUR.

« Ah! fit-il douloureusement,  
Voilà que j'ai cassé mon verre! »

LA GRANDE-DUCHESSE.

Quand on le voulut remplacer :  
« Non, dit-il, ce n'est plus le nôtre... »  
Et mieux il aima trépasser  
Que boire jamais dans un autre!

CHŒUR.

Et mieux il aima trépasser  
Que boire jamais dans un autre!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah! mon aïeul, comme il buvait!...  
Et quel grand verre il vous avait!

CHŒUR.

Ah! comme autrefois l'on buvait!  
Et quel grand verre on vous avait!

(Le prince Paul reprend à la Grande-Duchesse son verre et le met sur la table de gauche. — Tous posent les verres qu'ils avaient gardés à la main pendant la chanson.)

LE PRINCE PAUL.

Ah! ma chère femme!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien, mon cher mari?...

LE PRINCE PAUL.

Enfin, nous sommes donc unis!... nous sommes donc l'un à l'autre!...

LA GRANDE-DUCHESSE, légèrement.

Sans doute... sans doute...

LE PRINCE PAUL.

Et c'est au baron Grog que je dois... Dites donc, ma chérie, il faudra trouver un moyen de nous acquitter envers lui.

LA GRANDE-DUCHESSE.

C'est votre avis?...



LE PRINCE PAUL.

C'est mon avis.

LA GRANDE-DUCHESSE, regardant Grog.

Je n'ai rien à vous refuser... mais que puis-je faire maintenant?... Toutes les faveurs dont je pouvais disposer, ne les ai-je pas amoncélées sur une autre tête?... Baron Puck... général Boum...

PUCK et BOUM.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'est devenu le général Fritz?... Vous m'aviez assuré que je le trouverais au camp.

PUCK.

Le général ne peut tarder à venir... Pour ne pas sortir du programme tracé par Votre Altesse, pour rester dans la fantaisie... nous lui avons, le général et moi, fait une petite farce.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Quelle farce?...

BOUM.

Je vais vous dire... J'avais, depuis dix ans, l'habitude d'aller tous les mardis soir chez la dame de Roc-à-Pic...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oh!...

BOUM.

Chut!... hier, mardi, cette dame m'a écrit : « Ne venez pas ce soir... Il se doute enfin de quelque chose... il vous attend avec sa canne et quelques amis... » Cela m'a donné une idée... J'ai dit au général Fritz : « Rendez-vous immédiatement au château de Roc-à-Pic; vous y trouverez la 43<sup>e</sup> du 52<sup>e</sup> et la 52<sup>e</sup> du 43<sup>e</sup>... »

LA GRANDE-DUCHESSÉ.

Et il est allé au château?...

PUCK.

Il y est allé... et, au lieu de la 43<sup>e</sup> du 32<sup>e</sup> et de la 52<sup>e</sup>  
du 43<sup>e</sup>, il aura trouvé le mari...

GROG.

Et sa canne.

BOUM.

Une heure pour aller chez la dame, une demi-heure  
pour causer avec le mari, et deux heures pour revenir  
au camp... le général Fritz ne doit pas être loin.

CRIS, au dehors.

Le général!... le général!...

BOUM, à la Grande-Duchesse.

Quand je vous le disais!...

A ce moment, Wanda accourt par le fond à gauche et descend en scène.

## SCÈNE III

LES MÊMES, WANDA, puis FRITZ.

WANDA.

Voici revenir mon pauvre homme!  
Dans quel état!... ah! voyez comme,  
En courant après les hauts faits,  
Il a déchiré ses effets!

CHŒUR.

Il a déchiré ses effets!

(Fritz entre tout effaré par le fond à gauche : il est dans un état pitoyable :  
plus d'épaulettes, le panache tout déplumé, le sabre tordu à la main.)

FRITZ, à la Grande-Duchesse.

COUPLETS.

Eh bien, Altesse, me voilà!  
Hô la la!

Et ce qui m'est arrivé là,  
 Hô la la!  
 Peut me compter pour un combat,  
 Car on m'a  
 Mis dans un pitoyable état!...  
 De votre fameux sabre on a  
 Fait le tir'-bouchon que voilà!  
 Hô la la!  
 Eh! bédam', voilà le grief  
 De votre général en chef!

CHŒUR, se moquant de lui.

Eh! bédam', voilà le grief  
 Du général en chef!

FRITZ.

II

J'arrive et je trouve un mari,  
 Sapristi!  
 Qui me dit : « Venez par ici,  
 Mon ami. »  
 Je lui répons d'un ton poli :  
 « Me voici! »  
 Aussitôt, à bras raccourci,  
 Le traître tombe sur Bibi!...  
 J'en suis encor tout étourdi,  
 Sapristi!  
 Eh! bédam'! voilà le grief  
 De votre général en chef!

CHŒUR.

Eh! bédam', voilà le grief  
 Du général en chef!

LA GRANDE-DUCHESSE, à Fritz.

Vous n'avez pas d'autre explication à me donner de  
 votre conduite?

FRITZ.

Comment?... Il me semble pourtant...

LA GRANDE-DUCHESSE

Ainsi, au lieu de venir vous mettre à la tête de mon

armée, comme je vous en avais donné l'ordre... vous vous êtes amusé à porter le trouble dans un ménage!...

FRTZ.

Eh bien, par exemple!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

C'est haute trahison, monsieur... et dans quelle tenue osez-vous paraître à mes yeux?...

FRTZ.

Puisque je vous dis...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et le sabre de mon père!... dans quel état l'avez-vous mis?

FRTZ.

C'est l'autre, avec sa canne!...

BOUM. à Fritz.

Mauvais soldat!

FRTZ.

Qu'est-ce qu'il dit, celui-là?... qu'est-ce qu'il dit?...

PUCK. à la Grande-Duchesse.

Il me semble qu'il n'y a qu'une chose à faire, Altesse... c'est de réunir un petit conseil de guerre... et de le juger là... séance tenante.

FRTZ.

Un conseil de guerre?

LA GRANDE-DUCHESSE. l'imitant.

Eh! bédame!...

FRTZ.

Si vous vous figurez que je répondrai!... On ne peut m'interroger qu'en présence de toute la noblesse du duché... je suis comte d'Avall-vintt-katt-schop-Vergiss-meinnicht!

LA GRANDE-DUCHESSE.

En vérité?... on ne peut pas vous juger, parce que vous êtes comte d'Avall-vintt-katt-schop-Vergismein-nicht?... Eh bien, vous ne l'êtes plus...

FRITZ.

Eh bien, à la bonne heure!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'en dites-vous, colonel?

FRITZ.

Je croyais être général.

LA GRANDE-DUCHESSE.

J'ai dit : colonel.

FRITZ.

Eh bien, à la bonne heure!... capitaine, si vous voulez?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Capitaine... je le veux bien.

FRITZ.

Pourquoi pas lieutenant?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Lieutenant... soit!

FRITZ.

Et puis sergent, n'est-ce pas?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Sergent... c'est entendu.

FRITZ.

Oh bien! par exemple!... Oh bien! par exemple!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pourquoi t'arrêtes-tu?... il y a caporal encore.

FRITZ.

Oui, caporal... et puis, simple soldat.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Simple soldat... tu l'as dit!

FRITZ.

Simple soldat?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Pas autre chose.

BOUM, à Fritz.

Je te l'avais promis, que je te rattraperais, mauvais soldat... hou! hou!...

FRITZ.

Ah! simple soldat!... Eh bien, puisque c'est comme ça, je donne ma démission.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh bien! je l'accepte.

FRITZ.

Eh bien! je vous remercie... Bonsoir, alors!... Viens, ma Wanda...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Enfin ces grades... ces honneurs... je puis en disposer!...

BOUM, à part.

Quel espoir!...

LA GRANDE-DUCHESSE, au prince Paul.

Prince, je puis suivre le conseil que vous me donniez tout à l'heure... Baron Grog, approchez.

Le prince Paul remonte un peu, en regardant ce qui se passe d'un air satisfait.

GROG, s'approchant.

Altesse!...

LA GRANDE-DUCHESSE, enlevant le panache du chapeau de Fritz et le donnant à Grog.

A vous le panache!... prenez le panache!...

BOUM, à part.

O rage!

LA GRANDE-DUCHESSE, prenant le sabre et  
le remettant à Grog.

A vous le sabre de mon père!... prenez le sabre de  
mon père!...

BOUM, à part.

O fureur!

LA GRANDE-DUCHESSE.

A vous, baron, à vous tous les pouvoirs civils et  
militaires!

GROG.

Merci, Altesse... ma femme vous bénira.

LA GRANDE-DUCHESSE, stupéfaite.

Vous avez dit?...

GROG.

J'ai dit que ma femme vous bénirait.

LA GRANDE-DUCHESSE, au prince Paul.

Il a une femme!...

LE PRINCE PAUL, d'un air radieux.

Mais, oui, ma chérie, le baron a une femme et trois  
enfants.

GROG.

Quatre, monseigneur... pendant mon séjour ici, il  
m'en est survenu un quatrième.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Une femme et quatre enfants!... Baron Grog...

GROG.

Altesse?...

LA GRANDE-DUCHESSE, avec énergie.

Rendez le panache!... rendez le sabre!... (Elle les lui

reprend; puis, s'adressant à Boum.) Reprenez le panache, général Boum !

Le général s'approche avec empressement de la Grande-Duchesse, qui lui rend le panache.

BOUM, à part, retournant à sa place.

Cette fois-ci, je le ferai visser.

LA GRANDE-DUCHESSE, à Puck.

Baron Puck... (Puck s'approche; elle lui donne le sabre)  
Prenez ce tire-bouchon... nous vous nommons conservateur du sabre de mon père !

PUCK, à part, regagnant sa place et regardant le sabre.

Je vais en faire faire un autre.

FRITZ.

Eh ! ça va bien !... ils ont tous quelque chose... et moi, je n'ai rien... que mes coups de bâton...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Voyons, je suis bonne... qu'est-ce que tu veux?...

FRITZ.

Être maître d'école dans mon village.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tu sais lire?...

FRITZ.

Non... c'est pour apprendre.

LA GRANDE-DUCHESSE, riant.

Eh bien, tu es nommé !

FRITZ.

Eh bien, je vous remercie !

LA GRANDE-DUCHESSE, se tournant vers Grog.

Quant à vous, baron Grog...

GROG.

Altesse?...



LA GRANDE-DUCHESSE.

Ce soir même, vous retournerez à la cour de l'Électeur, notre beau-père.

GROG.

Comment?...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Vous y annoncerez notre bonheur... car je suis heureuse d'avoir épousé le prince... bien heureuse!...

Elle serre le bras du prince Paul.

LE PRINCE PAUL, jetant un petit cri.

Aïe!...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'est-ce que vous voulez y faire?... (A part, regardant Fritz et Grog.) Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a.

FINALE.

BOUM, à part.

Enfin, j'ai repris le panache!

PUCK, à part.

Enfin, j'ai repris le pouvoir!...

LE PRINCE PAUL, à la Grande-Duchesse.

Enfin, l'hymen à vous m'attache!

GROG.

Enfin, chers enfants, je vais vous revoir!

WANDA, à Fritz.

Retournons dans notre chaumière.

FRITZ.

Où, rentrons chez nous... et voilà!

LA GRANDE-DUCHESSE, à part, regardant le prince Paul.

A la guerre comme à la guerre!

Le bonheur est peut-être là!

FRITZ, sur l'air de la ballade à boire.

Eh bien! je renonce aux combats,

Mais, pour défendre la patrie,

Je promets des petits soldats!...

(A Wanda.)

Viens-tu nous-en, ma bonne amie?

CHŒUR.

Il promet des petits soldats,  
Qui défendront notre patrie!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Après avoir, tant bien que mal,  
Joué son rôle, on se marie.  
C'est imprévu, mais c'est moral!  
Ainsi finit la comédie.

CHŒUR.

C'est imprévu, mais c'est moral!  
Ainsi finit la comédie.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah! mon aïeul, s'il me voyait,  
Ah! quel plaisir ça lui ferait!

CHŒUR.

Ah! son aïeul, s'il la voyait,  
Ah! quel plaisir ça lui ferait!

---



# L'INGÉNUÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
le 21 septembre 1874.

## PERSONNAGES

TURQUET .....	MM. DUPUIS.
DAUBERTHIER .....	BARON.
OCTAVE .....	COOPER.
ADÈLE.....	M <sup>mes</sup> CÉLINE CHAUMONT.
LIÉONTINE.....	MAGNIER.

En province, de nos jours.

# L'INGÉNUÉ

---

Un salon, à la campagne. — Au fond, grande porte donnant sur un jardin. — Portes à droite et à gauche. — Table à droite. — Sur cette table, du papier, des plumes, des livres. — Canapé et console à gauche : guéridon au fond.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LÉONTINE. puis TURQUET.

LÉONTINE, une lettre à la main.

Une lettre d'amour... à moi!... Et envoyée par qui, cette lettre d'amour?... par un précepteur... par le précepteur de mon cousin Octave!...

Entre Turquet, venant du fond.

TURQUET.

Vous m'avez fait dire, madame, que vous désiriez me parler?

LÉONTINE.

En effet, monsieur, en effet... C'est bien vous qui avez écrit cette lettre?

TURQUET.

Oui, madame.

LÉONTINE.

Et c'est bien à moi que cette lettre était adressée?

TURQUET.

Oui, madame.

LÉONTINE.

On me l'a remise au moment même où je montais en voiture avec mon mari et Octave...

TURQUET.

Pour aller à la gare chercher mademoiselle Adèle, la sœur de monsieur Octave, charmante jeune personne qui sort aujourd'hui du couvent, après y avoir terminé son éducation...

LÉONTINE.

J'ai lu les premières lignes. Elle se lève. Et tout aussitôt j'ai dit à mon mari de partir sans moi... Je suis restée parce que je tenais à avoir avec vous une explication, et à l'avoir tout de suite. Écoutez moi, monsieur...

TURQUET.

Je vous écoute, madame.

LÉONTINE.

Mon cousin avait un précepteur qu'il ne pouvait pas souffrir. J'ai écrit à Paris pour que l'on m'en envoyât un autre. C'est vous que l'on a envoyé!... Il y a quinze jours que vous êtes ici, et je vous rends bien volontiers cette justice que vous ne ressemblez nullement à votre prédécesseur. Il était vieux, maussade, bourru, et nullement homme du monde. Vous, au contraire, vous êtes jeune, vous ne manquez pas d'un certain air... vous valsez à ravir, vous domptez les chevaux les plus rebelles, vous faites, à ce qu'il paraît, des armes dans la perfection, et vous semez l'or avec

une prodigalité véritablement extraordinaire chez un homme qui ne gagne que deux cent cinquante francs par mois...

TURQUET.

Avec de l'ordre...

LÉONTINE.

Votre élève vous adore... Autrefois il n'y avait pas moyen de le faire travailler; maintenant les leçons ne lui paraissent jamais assez longues... mon mari me le faisait encore remarquer il y a deux jours, et je m'applaudissais. moi, d'avoir mis la main sur le phénix des précepteurs. Je m'en serais moins applaudie, si j'avais pu prévoir que ce singulier précepteur pousserait la singularité jusqu'à m'adresser une déclaration.

TURQUET.

Une déclaration, madame?...

LÉONTINE.

Oui, monsieur, une déclaration. (Lisant.) « Je vous aime, madame... » C'est une déclaration cela, ou je ne m'y connais pas. « Je vous aime, mes regards ont dû vous le dire... Dans le cas où ils ne vous l'auraient pas dit d'une façon suffisamment claire, je vous l'écris. Je vous assure que si vous vouliez, vous, m'aimer un peu, ça me ferait beaucoup de plaisir. » Signé : « Turquet. » Eh bien, monsieur?...

TURQUET.

Eh bien, madame...

LÉONTINE.

Oserez-vous prétendre que ce n'est pas là une déclaration?

TURQUET.

Je suis obligé de convenir...



LÉONTINE.

Si je n'écoutais que mon indignation, je dirais tout à mon mari, je vous ferais chasser...

TURQUET.

Oh! madame...

LÉONTINE.

Mais je ne veux pas priver mon cousin Octave d'un précepteur tel que vous, je ne dirai rien...

TURQUET, à part.

A la bonne heure!...

LÉONTINE.

Je ne dirai rien parce que je veux espérer... parce que j'espère que vous trouverez moyen de vous justifier...

TURQUET.

Rien ne me sera plus facile, madame... Depuis que je suis ici, j'ai observé ce qui se passait autour de moi, et il m'a semblé que vous n'étiez pas aussi heureuse que vous méritez de l'être...

LÉONTINE.

Ah! cela, c'est bien vrai...

TURQUET.

Il m'a semblé que monsieur votre mari perdait, chaque semaine, à essayer de deviner les rébus de l'*Illustration*, un temps qu'il eût mieux fait d'employer à déchiffrer cette charade éternelle qui s'appelle la femme.

LÉONTINE avec un soupir.

Ah!

TURQUET.

J'ai remarqué tout cela, madame, et alors, comme l'éducation de mon élève me laissait des loisirs...

LÉONTINE, avec force.

Sortez, monsieur!...

TURQUET.

Madame!...

LÉONTINE, remontant.

J'entends la voiture — On va venir, je ne veux pas que l'on nous surprenne ensemble... Sortez et reprenez cette lettre... Je ne l'ai pas reçue, vous entendez, je ne veux pas l'avoir reçue.

TURQUET.

Alors, je serai obligé de vous la renvoyer...

LÉONTINE.

Je vous le défends bien, par exemple!...

Mouvement de Turquet vers Léontine. Elle l'arrête du geste et lui fait signe de sortir.

TURQUET.

Ayez la bonté, madame, de dire à mon élève que je compte lui donner tout à l'heure une bonne leçon d'histoire de France... Je vais en préparer les matériaux, madame...

LÉONTINE.

Monsieur...

Turquet sort par la porte de droite, premier plan.

## SCÈNE II

LÉONTINE, seule.

Je crains de n'avoir pas été aussi sévère qu'il eût fallu... C'est que vraiment ce précepteur a en lui quelque chose qui n'est pas ordinaire... Il y a des instants où je me demande si c'est réellement un précepteur...

Entre Octave.

## SCÈNE III

LÉONTINE, OCTAVE, puis ADÈLE  
et DAUBERTHIER.

OCTAVE, venant du fond à gauche.

La voici... Elle a remporté tous les premiers prix...  
(Il saute au cou de Léontine et l'embrasse comme un fou.) Tous,  
tous!...

LÉONTINE.

A la bonne heure!... mais ce n'est pas une raison  
pour m'embrasser ainsi...

OCTAVE.

C'est que je vous aime tant, ma cousine!...

Adèle paraît au fond suivie de Daubertthier. Elle a tous ses prix,  
toutes ses couronnes.

LÉONTINE.

Adèle!...

Elle passe.

ADÈLE, s'élançant pour embrasser Léontine.

Ah! ma cousine... ma cousine...

LÉONTINE, s'asseyant.

Vraiment, c'est à toi, toutes ces couronnes?

ADÈLE.

Oui, c'est à moi... Histoire et Géographie, premier  
prix...

OCTAVE, s'étant placé derrière la chaise de Léontine  
et l'embrassant.

Ah!...

ADÈLE.

Je suis joliment forte, ~~va~~ en géographie!... Littéra-  
ture française, premier prix...

OCTAVE, embrassant Léontine.

Ah!...

ADÈLE.

Anglais, premier prix...

OCTAVE, embrassant Léontine.

Ah!...

ADÈLE.

Piano, premier prix...

OCTAVE, embrassant Léontine.

Ah!...

LÉONTINE, se levant.

Mais tenez-vous donc tranquille. Octave!

Adèle dépose ses livres sur une chaise à gauche.

OCTAVE.

C'est que je vous aime tant, ma cousine, c'est que je vous aime tant!...

ADÈLE.

Oh! oui, va, nous t'aimons bien!

Elle embrasse sa cousine sur les deux joues. — Octave, lui, n'ayant pu attraper que la main, baise cette main avec fureur.

DAUBERTHIER, descendant.

Et moi aussi, j'ai mérité des couronnes... (Montrant un journal à Adèle.) Regarde...

ADÈLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DAUBERTHIER.

C'est l'*Illustration* de cette semaine... regarde... là... tiens!...

Léontine s'assied, Octave aussi.

ADÈLE, lisant.

« Ont envoyé l'explication du dernier rébus : M. Mignard, de Carcassonne, les habitués du Café du Com-

merce, à Angoulême... M. Daubertier... ah! ah!... (Elle regarde Daubertier qui sourit avec orgueil.) M. Daubertier, au château d'Azay, par Châtellerault. Vienne.

DAUBERTIER.

Tu vois, c'est bien moi.

ADÈLE, riant.

Ah! ah!

DAUBERTIER.

Et, la semaine prochaine, j'y serai encore... Celui-là, pourtant, est difficile. Il y a d'abord un 1... le chiffre 1... d'une main ce chiffre 1 fait l'aumône à un mendiant, de l'autre main il tient, et a l'air de tenir solidement, un bœuf encore jeune, comme dit le dessinateur... Ensuite il y a un 2... le chiffre 2... ce 2 semble se lamenter parce qu'il a laissé échapper un autre bœuf du même âge que le précédent... Puis le chef-lieu de la Corrèze... Et enfin un rat : ce rat a cela de particulier qu'il est pour ainsi dire perché sur des pattes d'une longueur démesurée... j'appelle toute ton attention sur ce détail, car enfin ce n'est pas pour rien que le dessinateur a allongé les pattes de ce rat... Je n'ai pas le commencement, mais je tiens la fin... *Péris gueux, comme un grand rat.* Tu vois, une ville (Lisant) chef-lieu de la Corrèze... (S'interrompant.) Périgucux!

ADÈLE.

Mais non, mon cousin. Le chef-lieu de la Corrèze... ce n'est pas Périgucux... c'est Tulle...

DAUBERTIER.

Tu crois?

ADÈLE.

J'en suis sûre... Premier prix de géographie!... et si vous saviez, je suis d'une force!...

DAUBERTHIER.

Ah! c'est fâcheux... j'avais trouvé avec Périgueux... avec Tulle, ça n'ira plus... *Tulle comme un grand rat...* Ça ne va plus, je m'y attendais... Eh bien, je vais chercher, voilà tout... je vais chercher...

Adèle porte ses livres sur la console à gauche.

LÉONTINE, haussant les épaules.

Ah! mon Dieu!...

Elle se lève, Octave aussi.

DAUBERTHIER.

Vous dites, chère amie!...

LÉONTINE.

Moi, monsieur? rien du tout... (Avec le dernier mepris.) Je ne vous dis rien, je n'ai rien à vous dire...

OCTAVE, à demi-voix.

Oh! ma cousine...

DAUBERTHIER, sortant tout en parlant.

*Tulle comme un grand rat...* ça n'a point de sens... Si la bête qui est dessinée là était un chat, ça irait très bien, mais ce n'est pas un chat... Le dessinateur a écrit au-dessus : « Bœuf encore jeune... »

Il sort à gauche, premier plan.

## SCÈNE IV

LÉONTINE, OCTAVE, ADÈLE.

LÉONTINE, s'asseyant à gauche sur le canapé.

Ah! parlons de toi maintenant... Tu es contente?

ADÈLE.

Si je suis contente!... (Elle se met à genoux devant Léontine.) Je crois bien, que je suis contente! Enfin c'est fini... je

ne suis plus une enfant. (Avec transport.) Je suis une jeune fille et j'entre dans la vie!...

LÉONTINE, avec mélancolie.

Adèle!...

ADÈLE.

Ah! laisse-moi... laisse-moi... ça doit être si bon, la vie!... ça doit être si beau!... et je vais en connaître toutes les joies, toutes les fêtes... tous les enivrements!...

LÉONTINE, tristement.

Ah!...

OCTAVE passant derrière et s'appuyant sur le canapé.

Oh! ma cousine.

LÉONTINE, bas.

Taisez-vous, Octave...

OCTAVE, bas.

Je les devine, vos souffrances. .

LÉONTINE, bas.

Je vous ai dit de vous taire...

OCTAVE, élevant la voix.

C'est que je vous aime tant, ma cousine!...

ADÈLE, s'asseyant sur les genoux de Léontine.

Et il a bien raison de t'aimer! Que serions-nous devenus tous les deux, que serions-nous devenus, si tu n'avais pas été là? Sans parents, seuls au monde...

LÉONTINE, souriant.

Avec une grosse fortune... un million chacun...

ADÈLE.

A quoi cela sert-il, la fortune? (Elle se lève.) Si tu n'avais pas consenti à nous prendre avec toi, son million, à lui, l'aurait-il empêché d'aller mourir d'ennui

dans un collège? et mon million, à moi, m'aurait-il empêchée de rester au couvent jusqu'à je ne sais quel âge?... Oh! le couvent! je n'y retournerai plus, au couvent, n'est-ce pas?

LÉONTINE.

Certainement non, tu n'y retourneras plus.

ADÈLE.

Jamais, jamais?...

LÉONTINE.

Jamais, jamais!

ADÈLE.

Plus de leçons de musique!... oh! les leçons de musique! oh! le cours de madame de la Pivardière! oh! la musique classique... Gluck! *Alveste!* *Armide!* (Elle fredonne un air d'*Armide*.)

Que la douceur d'un triomphe est extrême,

Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à soi-même!

LÉONTINE, se levant.

Mais c'est très beau, cela!...

ADÈLE.

Je ne dis pas le contraire... mais, en fait de musique, j'aime mieux l'autre... (Montrant son frère.) celle que je lui ai entendu chanter, à lui...

Elle fredonne le galop d'*Orphée aux Enfers*. Entraîné par l'exemple, Octave le fredonne à son tour, en accompagnant l'air de quelques pas qu'Adèle est sur le point d'imiter. — Cela doit être fait très légèrement, très délicatement.

LÉONTINE.

Eh bien, Adèle!...

Elle descend un peu à droite.

ADÈLE.

Plus de leçons de danse!... plus de professeur qui vous dise : « Mademoiselle, ayez la bonté de tourner la



tête et de me faire des oppositions... » Plus de leçons, mais de la danse pour de vrai... avec une jolie toilette, (Elle passe.) un vrai orchestre... et de vrais danseurs. (Elle danse tout en parlant et imite la voix de son danseur.) « Vous aimez le bal, mademoiselle? — Oh! oui, monsieur. — Et vous avez beaucoup dansé, cet hiver? — Oh! non, monsieur, car je sors du couvent et je parais aujourd'hui dans le monde pour la première fois. — Pour la première fois? — Oui, monsieur. — A la bonne heure! car si j'avais eu déjà le plaisir de vous voir, j'aurais certainement remarqué... — Oh! monsieur, vous dites cela. — Mais si fait, mademoiselle, si fait! — Ayez la bonté, monsieur, de me conduire près de ma cousine... cette dame-là... qui est si jolie... » Il me conduit, il te salue, il me salue, et il s'en va... Alors, toi, tu m'embrasses, tu essuies mon front, tu arranges mes cheveux, et tu me demandes si j'en ai assez et si je veux m'en aller... Ah! que non, je ne veux pas m'en aller. C'est si amusant le bal! c'est si amusant! si amusant!...

LÉONTINE, allant à elle.

Mais prends donc garde... tu t'animes trop, tu te feras du mal...

ADÈLE.

Il n'y a pas de danger, va, il n'y a pas de danger... je suis contente, je suis heureuse... Et toujours je serai heureuse... J'ai une telle envie de l'être que je suis bien sûre que je le serai toujours.

Entre un domestique par le fond.

LE DOMESTIQUE.

On apporte les bagages de mademoiselle.

Il sort.

LÉONTINE, remontant.

C'est bien... (A Adèle.) Je vais faire mettre tout cela dans ta chambre.

Le domestique sort par le fond.

OCTAVE, vivement.

Je vais avec vous, ma cousine.

LÉONTINE.

Pas du tout!... restez avec votre sœur, je vous prie.

OCTAVE.

C'est que...

LÉONTINE.

Restez avec votre sœur. Vous devez avoir un tas de petites choses à vous dire tous les deux, un tas de petits secrets à vous confier!...

Elle sort par la droite, second plan.

## SCÈNE V

ADÈLE, OCTAVE.

OCTAVE, il s'assied.

Des secrets! certainement. j'en aurais un à te confier et un joli... si tu n'étais pas une gamine.

ADÈLE, indignée.

Une gamine!...

OCTAVE, en riant.

Dame!...

ADÈLE.

Je ne suis pas une gamine, entends-tu?... et c'est toi, au contraire, qui es un gamin à côté de moi...

OCTAVE.

J'ai dix-neuf ans, moi!

ADÈLE.

Justement!... Comme si un garçon de dix-neuf ans

n'était pas un gamin, à côté d'une jeune fille de dix-sept !...

OCTAVE.

Tu n'as pas encore dix-sept ans...

ADÈLE.

Si fait, je les ai... je suis une grande personne... et la preuve, c'est que, moi aussi, j'ai un secret... un secret auprès duquel je suis bien sûre que ton secret, à toi, n'est rien du tout.

OCTAVE.

Oh ! quant à cela...

ADÈLE.

Dis-le un peu, le tien, pour voir !...

OCTAVE, se levant.

Tu veux ?

ADÈLE.

Oui.

OCTAVE.

Eh bien...

ADÈLE.

Eh bien ?... voyons...

OCTAVE.

Eh bien, je suis amoureux...

ADÈLE.

Toi aussi !!!

OCTAVE.

Comment, moi aussi?...

ADÈLE.

Ainsi, tu es amoureux... ah !... Et de qui es-tu amoureux ?

OCTAVE.

Je ne peux pas le dire... mon amour est un amour coupable...

ADÈLE.

Oh !

OCTAVE.

Oui, coupable, mais il n'en est que plus ardent.

ADÈLE.

Cela est-il possible ? toi, mon frère, un amour !... et un amour coupable !

OCTAVE.

C'est comme ça.

ADÈLE.

Oh !

OCTAVE.

A ton tour, maintenant, voyons...

ADÈLE.

Oh ! moi, c'est encore plus grave...

OCTAVE.

Par exemple !...

ADÈLE.

J'ai une intrigue, moi.

OCTAVE.

Une intrigue !

ADÈLE.

Oui.

OCTAVE.

Une intrigue d'amour ?...

ADÈLE.

Naturellement.

OCTAVE.

Cela est-il possible, toi, ma sœur, une intrigue, une intrigue d'amour !

ADÈLE.

Ne sois pas méchant, je te dirai tout.

OCTAVE.

J'y compte, mademoiselle.

ADÈLE.

Ne sois pas méchant... (Elle le prend par le bras.) C'était il y a six semaines... au couvent... ma cousine était venue me voir. En face de nous, dans le parloir, il y avait un jeune homme, qui, lui, était venu voir une de mes amies, Caroline... Caroline de la Roche-Bardière. J'étais bien tranquille, moi, je bavardais avec ma cousine, et je dévorais les tartes qu'elle m'avait apportées. Tout en dévorant, je crus m'apercevoir que ce jeune homme regardait fort souvent de notre côté... moi aussi, alors, je m'amusai à le regarder... Ah! mon frère, qu'il était beau! Ce n'était pas un gringalet comme toi...

OCTAVE.

Gringalet!...

ADÈLE.

Oh!... tu es bien gentil tout de même... mais enfin, il n'y a pas à dire, tu es un peu gringalet: lui, au contraire, c'était un bel homme... grand, fort, solide... il était superbe!... A la récréation suivante, je demandai à Caroline qui était ce monsieur qui était venu la voir... elle me répondit que c'était son frère, le baron Hercule de la Roche-Bardière.

OCTAVE.

Ah! ah! ah! c'est ça, ton intrigue?...

ADÈLE passe et va s'asseoir. Octave s'assied à côté d'elle.

Attends donc. Huit jours après, je le revis... toujours au parloir: il y était avec Caroline, j'y étais avec ma cousine, et, cette fois encore, il se mit à regarder de

notre côté. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien à l'une de nous deux qu'il en voulait. Il se retournait sur sa chaise et il faisait comme ceci. (Elle fait le geste de friser sa moustache.) Et il faisait comme cela. (Geste d'arranger les cheveux.) Toujours tourné vers nous et ne nous quittant pas des yeux!... Pour qui se donnait-il tout ce mal? A qui adressait-il tous ces regards?... à ma cousine?... ou à moi?... Ce ne pouvait pas être à ma cousine, puisqu'elle est mariée. (Sur cette déclaration, Octave donne les signes d'une violente gaieté.) Qu'est-ce que tu as?

OCTAVE.

Rien, rien, va toujours...

ADÈLE.

Ce ne pouvait pas être à ma cousine : donc, c'était à moi. Cette idée m'entra tout de suite dans l'esprit; quand elle y fut entrée, je ne sais pas ce qui se passa en moi... je devins rouge, je devins pâle, je crus que j'allais m'évanouir; ma cousine me demanda ce que j'avais, je lui répondis que je n'avais rien... J'essayai de me remettre. (Elle se lève.) Mais j'eus beau faire... ce jour-là, pour la première fois, je ne mangeai pas jusqu'au bout la tarte que j'avais commencée.

OCTAVE, se levant.

C'était si grave que ça?...

ADÈLE.

A la récréation suivante, je demandai à Caroline si son frère était marié; si elle m'avait répondu qu'il l'était, je sais bien ce que j'aurais fait...

OCTAVE.

Qu'est-ce que tu aurais fait?

ADÈLE.

Je serais morte.

OCTAVE.

Oh! oh!

ADÈLE.

Oui, je serais morte. Mais il n'était pas marié... il ne pouvait pas l'être... c'est avec moi qu'il se mariera... il m'aime... et maintenant il sait que je suis sortie du couvent... que je suis ici... et très certainement il doit être en route pour venir demander ma main.

OCTAVE, riant.

Comme ça, tout de suite?...

ADÈLE.

En tout cas, ça ne peut tarder.

OCTAVE.

Tu en es sûre?...

ADÈLE.

Oui, j'en suis sûre... à ce point que si, en ce moment même, je le voyais entrer, je n'en serais pas... oh! mais là, pas du tout surprise!

## SCÈNE VI

ADÈLE, OCTAVE, TURQUET, entrant avec un gros paquet de livres sous le bras.

ADÈLE. à la vue de Turquet.

Ah!... (Turquet, surpris, laisse tomber ses livres: nouveau cri d'Adèle.) Ah!

Elle s'évanouit dans les bras d'Octave.

OCTAVE.

Eh bien... eh bien, Adèle!... Monsieur Turquet, je vous en prie, ayez la bonté de sonner.

TURQUET, courant comme un fou.

La sonnette? où est la sonnette?... je ne trouve pas la sonnette...

OCTAVE.

Là... là, je vous dis.

TURQUET, courant toujours.

Où ça, là?... où ça, là?...

OCTAVE.

Tenez... voulez-vous, pendant un instant?...

Il met Adèle dans les bras de Turquet, court à la sonnette  
et sonne à tour de bras.

TURQUET, pendant qu'Octave sonne.

C'est un flacon qu'il faudrait... ou bien un verre d'eau... Qu'est-ce qu'elle a, cette petite? qu'est-ce qu'elle a?

Entrent deux ou trois domestiques par le fond, Léontine par la droite, tout ce monde effaré criant : « Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que c'est?... »

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LÉONTINE, DAUBERTHIER.

OCTAVE.

Ma sœur qui vient de s'évanouir...

Adèle revient à elle et, se voyant dans les bras de Turquet, elle le quitte brusquement et court à Léontine qui vient d'entrer.

LÉONTINE.

Comment, de s'évanouir?... et à quel propos?

Entre Daubertier par la gauche, premier plan.

ADÈLE.

A propos de rien... ça m'est venu comme ça... mais c'est fini... n'ayez pas peur.



DAUBERTHIER.

Adèle! mon enfant...

ADÈLE.

Ce n'est rien, je vous assure. (Regardant Turquet.) Ça va très bien, ça va mieux qu'avant...

LÉONTINE.

Je t'avais bien dit que tu te ferais du mal!... tu t'animes trop...

ADÈLE.

C'est cela, ma cousine, c'est, justement cela... je me suis trop animée.

DAUBERTHIER.

Allons, viens, le grand air te remettra.

ADÈLE.

Oui, je crois, en effet, que le grand air... (Elle fait quelques pas, soutenue par Daubert hier et Léontine.) Quel est donc ce monsieur?

DAUBERTHIER.

C'est monsieur Turquet, le précepteur de ton frère.

ADÈLE.

Monsieur Turquet?...

DAUBERTHIER.

Oui.

ADÈLE.

Le précepteur?...

DAUBERTHIER.

Oui.

ADÈLE.

Ah! c'est le précepteur...

DAUBERTHIER.

Allons, viens... (Octave descend à gauche.) Es-tu bien sûre que c'est Tulle, le chef-lieu de la Corrèze?... Je trouve

avec Castelnaudary; il n'y a qu'avec Tulle que je ne peux pas trouver.

ADÈLE, regardant toujours Turquet.

Le précepteur!...

Elle sort par le fond à droite avec Dauberthier et Léontine.

## SCÈNE VIII

OCTAVE, TURQUET.

OCTAVE, au fond de la scène, regardant sa sœur s'éloigner.

Décidément, ce n'était rien. Elle rit maintenant, elle est très gaie...

TURQUET.

Nous pouvons prendre notre leçon alors... notre bonne leçon d'histoire de France.

Octave passe et s'assied à la table, à droite, ainsi que Turquet.

OCTAVE.

Mais certainement...

Il est assis en face de Turquet. Celui-ci lui tend un étui plein de cigares : Octave en prend un, l'allume ; Turquet en fait autant et ils se mettent à fumer tous les deux. Moment de silence.

OCTAVE, avec admiration.

Voilà un précepteur!...

TURQUET, s'asseyant.

Eh bien, voyons, de quoi parlerons-nous aujourd'hui?

OCTAVE.

Avant-hier nous avons parlé de chasse, hier nous avons parlé de chevaux... Si nous parlions de femmes aujourd'hui?...

TURQUET.

De femmes?...

OCTAVE.

Oui...

TURQUET.

Je ne demande pas mieux! parlons de femmes.

OCTAVE, avec enthousiasme.

Ah!... Et quand je me rappelle que vous me faisiez peur, et qu'avant votre arrivée je cherchais déjà les moyens de me débarrasser de vous!...

TURQUET.

Oh!...

OCTAVE.

Mon Dieu, oui!... Ma cousine m'avait montré une lettre écrite par la personne qui vous avait recommandé à elle... On ne parlait que de votre érudition dans cette lettre, de votre immense érudition et de votre ardeur pour le travail. « M. Turquet, disait-on, est un jeune homme consciencieux et modeste. Sa vie entière a été consacrée à l'étude. Il sait tout, littérature, philosophie, histoire, langues mortes, langues vivantes, etc., etc... » Et moi, voyant que vous saviez tant de choses, je me disais...

TURQUET.

En voilà encore un qui va m'assommer!...

OCTAVE.

Mais vous êtes venu, nous avons fait connaissance...

TURQUET.

Et vous avez vu que, malgré mon immense érudition...

OCTAVE.

J'ai vu que vous étiez le plus charmant des hommes...

Il lui serre la main; ils se lèvent.

TURQUET.

Je suis tout bonnement un précepteur qui connaît son métier... Vous devez plus tard être un jeune homme riche, un jeune homme à la mode : je tâche de vous enseigner ce que doit savoir un jeune homme riche, un jeune homme à la mode... Voyons, est-ce des femmes en général que vous désirez parler, ou bien d'une femme en particulier?...

OCTAVE.

C'est d'une femme en particulier.

TURQUET.

Ah!

OCTAVE.

Oui... je voudrais savoir comment il faut s'y prendre pour écrire, à une femme qu'on adore, une lettre dans laquelle on lui dit qu'on l'adore...

TURQUET.

Ah! ah! nous sommes amoureux...

OCTAVE.

Oui.

TURQUET.

Et quelle est cette personne?

OCTAVE.

C'est une amie de ma cousine... vous ne connaissez pas... une voisine de campagne.

TURQUET.

Qui s'appelle?...

OCTAVE.

Oh! je ne peux pas dire.

TURQUET.

Bien, jeune homme!... de la discrétion... ça vous passera, mais c'est très bien!... Vous pouvez me dire, au

moins, si cette voisine de campagne est une jeune fille ou si elle est mariée?

OCTAVE.

Elle est mariée.

TURQUET.

Bien, jeune homme, très bien!

Il va prendre une allumette sur la table.

OCTAVE, un peu étonné.

Ah!

TURQUET.

Ce n'est pas qu'il soit désagréable d'être aimé par une jeune fille... (Il s'assied.) Oh! non, bien au contraire... adorables, les jeunes filles. Elles ont surtout une franchise, une crânerie... Elles se jettent dans l'amour comme les terre-neuve se jettent dans l'eau... d'un seul coup... pouf!... mais il faut prendre garde, parce qu'avec elles ces choses-là se terminent généralement par un mariage!... ou bien alors il faudrait être tout à fait canaille...

OCTAVE.

Et il ne faut pas l'être tout à fait?

TURQUET.

Non!

OCTAVE.

Même avec les femmes mariées?

TURQUET.

Ça, c'est une autre affaire!...

OCTAVE, à part.

Voilà un précepteur!...

TURQUET.

Nous disions donc que vous voudriez lui écrire...

OCTAVE.

Oui, j'ai essayé tout seul, je n'ai rien trouvé...

TURQUET.

C'est une dictée, alors!... je vois ce qu'il vous faut, c'est une dictée... vous désirez que je vous dicte...

OCTAVE.

Oui...

TURQUET, se levant.

C'est bon!... prenez une feuille de papier... (Octave va à la table.) et écrivez... (Tirant de sa poche la lettre que Léontine lui a rendue.) J'ai justement là...

OCTAVE.

Comment! vous avez dans votre poche...

TURQUET.

Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre la leçon roulerait là-dessus... et j'avais préparé un modèle... Y êtes-vous?

OCTAVE.

J'y suis.

TURQUET, dictant.

« Je vous aime. Madame, je vous aime... »

OCTAVE.

J'avais trouvé ça... mais je n'avais pas pu aller plus loin. « Je vous aime... »

TURQUET.

« Mes regards ont dû vous le dire... »

OCTAVE.

Oh! que oui, ils le lui ont dit!... mais, tant que l'on s'en tient aux regards, on n'est jamais sûr.

TURQUET.

« Mes regards ont dû vous le dire. Dans le cas où

ils ne vous l'auraient pas dit d'une façon suffisamment claire, je vous l'écris. »

OCTAVE.

Ah! que c'est bien!

TURQUET.

Je le crois, que c'est bien!... c'est d'un bon auteur.  
« Je vous assure... »

OCTAVE.

J'ai envie de mettre encore : « Je vous aime... »

TURQUET.

Si vous voulez... « Je vous aime et je vous assure que si vous vouliez, vous, m'aimer un peu, ça me ferait beaucoup de plaisir. »

OCTAVE.

C'est tout?

TURQUET.

Oui.

OCTAVE, un peu désappointé.

Ah!

TURQUET.

Que voulez-vous dire de plus? C'est net, c'est clair, ça dit ce que ça veut dire...

OCTAVE.

Oh! oui, quant à cela... mais je croyais qu'il fallait mettre là dedans un peu de flamme, un peu de passion.

TURQUET.

Autrefois, c'est possible... mais nous avons changé tout cela.

OCTAVE, mettant sa lettre dans une enveloppe.

Ah! alors... je vais faire porter ma lettre, je vais la faire porter tout de suite...

Il se lève.

TURQUET.

Et vous me direz comment elle aura été reçue... Seulement... pour plus tard, un conseil. Il vaut mieux, en général, s'adresser à deux femmes qu'à une seule...

OCTAVE.

Oh!

TURQUET.

Oui. vous vous adressez en même temps à deux femmes et vous vous arrangez de manière qu'elles s'en doutent... La première, alors, vous prend pour que la seconde ne vous ait pas; la seconde, après cela, se donne, pour avoir le plaisir de vous enlever à la première.

OCTAVE.

Et on les garde toutes les deux?

TURQUET.

Ou bien l'on en prend une troisième...

OCTAVE, à part.

Voilà un précepteur!!!

TURQUET.

Nous en resterons là pour aujourd'hui.

Entre Adèle.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE. Octave remonte derrière la table.

Pardon, monsieur, je vous dérange... Vous donniez à mon frère une bonne leçon?...

TURQUET.

En effet, mademoiselle, je donnais à monsieur votre frère une bonne leçon.



ADÈLE, regardant les livres.

D'histoire de France?

TURQUET, posant son cigare sur un guéridon.

Oui.

ADÈLE, toussant.

C'est que... tout à l'heure... cet évanouissement ridicule... vous m'avez secourue avec tant d'empressement... J'ai demandé à mon cousin et à ma cousine la permission de venir vous remercier... ils me l'ont accordée et je suis venue, mais si j'avais su que je vous dérangeais...

OCTAVE.

Tu ne nous déranges pas du tout : la leçon était finie. Merci, mon cher précepteur, merci... (Bas, à Turquet.) Je vais faire porter ma lettre.

Il sort par la porte de droite, second plan.

## SCÈNE X

ADÈLE, TURQUET.

ADÈLE, à part.

Nous allons bien voir si c'est un précepteur!...

Jeu de scène. Adèle regarde Turquet avec une telle fixité, que celui-ci finit par croire qu'il a sur la figure quelque chose d'extraordinaire.

TURQUET, à part.

J'ai quelque chose, bien sûr! (Il va à la glace.) Non, pourtant! (Il revient à Adèle.) Mais qu'est-ce qu'elle a, cette petite, qu'est-ce qu'elle a?

Il prend ses livres. — Adèle continue à le regarder et sourit.

Mademoiselle...

Il s'incline devant elle et se dirige vers la porte.

ADÈLE.

Monsieur, je vous ai dit que j'étais venue pour m'excuser auprès de vous, pour vous remercier, et c'est bien vrai, mais il y a autre chose.

TURQUET.

Quoi donc ?

ADÈLE.

J'ai une prière à vous adresser.

TURQUET.

Une prière?...

ADÈLE.

Oui, monsieur... je viens vous prier de vouloir bien me donner, à moi aussi, quelques leçons.

TURQUET.

A vous, mademoiselle ?

ADÈLE.

A moi.

TURQUET.

Mais vous n'en avez pas besoin, il me semble, et toutes ces couronnes...

ADÈLE.

Oh ! c'est peu de chose, ce qu'on apprend au couvent... et vous me rendriez vraiment service en voulant bien vous charger de compléter mon éducation.

TURQUET.

Hein?... Ah ! ah !...

Il recule un peu.

ADÈLE.

Oh ! vous ne pouvez pas refuser...

TURQUET.

Aussi je ne refuse pas, mademoiselle, je ne refuse pas, et, un de ces jours, nous pourrons...

ADÈLE, s'asseyant.

Si vous voulez, nous commencerons tout de suite.

TURQUET.

Comment, tout de suite!...

Il pose ses livres sur la table.

ADÈLE.

Oui... il y a là tout ce qu'il faut. (Regardant un livre qui est tout ouvert sur la table.) *Histoire de France*... C'est ma passion, l'histoire de France, et, puisque vous étiez justement occupé, avec mon frère... Où en étiez-vous? Louis XII... Eh bien, prenons où vous en étiez: dites-moi le règne de Louis XII.

TURQUET, à part.

Ah çà! mais... elle m'ennuie, cette petite!

ADÈLE, à part.

Nous allons bien voir si c'est un précepteur!

TURQUET, à part.

D'un autre côté, si je ne fais pas ce qu'elle veut, on va découvrir... et, alors, je serai obligé de renoncer à la jolie madame Dauberthier... et je l'adore, moi, la jolie madame Dauberthier!

ADÈLE.

Eh bien, monsieur?

TURQUET.

Eh bien, mademoiselle, puisque vous me faites l'honneur d'insister...

Il s'assied.

ADÈLE.

Oui, monsieur, j'insiste. (A part.) Nous allons bien voir, nous allons bien voir!... (Turquet s'assied en face d'Adèle: nouveaux regards, nouvelles mines de celle-ci. Après un silence, elle prend un air gracieux, et, du ton d'une personne qui attend :) Louis XII?...

TURQUET, à part.

Le diable m'emporte, si je sais un mot...

ADÈLE.

Louis XII?...

TURQUET.

C'est que... nous avons fini Louis XII... nous venions justement de finir...

ADÈLE.

Continuons, alors ; passons à son successeur...

TURQUET, embarrassé.

Son successeur?...

ADÈLE.

Oui.

TURQUET, à part.

Bah ! elle n'en sait peut-être pas plus que moi, après tout!... (Haut et résolument.) Louis XII eut pour successeur Louis XIII.

ADÈLE, d'une voix douce.

Non... François I<sup>er</sup>.

TURQUET.

C'est ce que je voulais dire... Louis XII eut pour successeur François I<sup>er</sup>, son fils.

ADÈLE.

Non... son cousin.

TURQUET.

C'est ce que je voulais dire... Son cousin François I<sup>er</sup> monta sur le trône en 1410.

ADÈLE.

Non... en 1515.

TURQUET.

1515... C'est ce que je voulais dire. Il eut pour femme Agnès Sorel... non... la célèbre Diane de Poitiers...

ADÈLE.

Oh ! non, ce n'était pas sa femme, Diane de Poitiers...

TURQUET.

Vous vous moquez de moi?...

ADÈLE, avec transport, se levant.

Oh ! non... je ne me moque pas de vous, je vous admire, au contraire, je vous... Mais je sais maintenant ce que je voulais savoir. Vous n'êtes pas un précepteur.

TURQUET, se levant.

Aïe !

ADÈLE.

Un précepteur saurait au moins quelques petites choses... vous ne savez rien, vous, vous ne savez rien du tout ! vous êtes un homme du monde!...

TURQUET.

Mademoiselle...

ADÈLE.

Vous êtes le baron Hercule de la Roche-Bardière...

TURQUET.

Mademoiselle, je vous prie...

ADÈLE.

Ah ! je vous ai bien reconnu, tout à l'heure, quand vous êtes entré... Vous êtes le baron Hercule de la Roche-Bardière... et je sais dans quelle intention vous êtes venu ici...

TURQUET.

Par exemple!...

ADÈLE.

Mais pourquoi avez-vous pris un déguisement? pourquoi tous ces détours?... Vous avez eu peur de rencontrer des difficultés?... Il n'y en aura pas, je vous assure : ma cousine ne demandera pas mieux...

TURQUET.

Ah !

ADÈLE.

Quant à son mari, ça lui fera plaisir...

TURQUET, à part.

Mais qu'est-ce qu'elle dit ? mais qu'est-ce qu'elle dit ?

ADÈLE.

Et moi... quoique je sache fort bien qu'il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur un pareil sujet, je puis vous assurer... Voici ma cousine... n'ayez pas peur... dites-lui hardiment ce que vous avez à lui dire... ça ira tout seul...

Entre Léontine.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LÉONTINE.

LÉONTINE.

Laisse-nous, Adèle...

ADÈLE.

Ah ! il faut que je ?...

LÉONTINE.

Oui, laisse-nous.

ADÈLE, à part.

C'est juste... Il va demander ma main... je ne peux pas être là... ce ne serait pas convenable... J'aurais bien voulu, pourtant!...

LÉONTINE.

Eh bien ?...

ADÈLE.

Je m'en vais, ma cousine, je m'en vais... (A part.) Au

fait, puisque c'est de moi qu'il s'agit, j'ai bien le droit... je ne verrai pas, mais j'entendrai... (Sur un regard de Léontine.) Je m'en vais, ma cousine, je m'en vais !

Elle sort par la porte de gauche. premier plan, après avoir fait un signe d'encouragement à Turquet.

## SCÈNE XII

TURQUET, LÉONTINE.

LÉONTINE, fiévreuse.

Mon cousin Octave vient de me faire remettre cette lettre ; ayez la bonté d'y jeter les yeux.

Elle lui donne la lettre.

TURQUET.

Comment ! c'était pour vous... Tiens, tiens, tiens, ce petit bonhomme !... Votre cousin m'a trompé, madame... il m'a dit qu'il était amoureux d'une de vos amies... une voisine de campagne... alors, moi... croyez bien que si j'avais su que c'était vous qu'il aimait, que c'était à vous qu'il voulait écrire...

LÉONTINE.

Ainsi, monsieur, voilà les leçons que vous donnez à votre élève... c'est ainsi que vous remplissez vos devoirs de précepteur !

TURQUET.

Eh ! madame, je ne suis pas un précepteur !...

LÉONTINE.

Ah ! vous en convenez à la fin !...

TURQUET, à part.

Il faut bien que j'en convienne, puisque cette petite... (Haut.) Je suis le baron de la Roche-Bardière, madame...

Si j'ai fait semblant d'être un précepteur, si j'ai consenti à recevoir deux cent cinquante francs d'avance, c'est que je vous aimais, c'est que je vous adorais, c'est que je vous adore...

On entend à gauche un soupir lamentable.

LÉONTINE.

Monsieur... n'avez-vous pas entendu?...

TURQUET, la tête perdue.

Non, madame, je n'ai rien entendu... les deux cent cinquante francs, je les rendrai, mais quant à mon amour...

LÉONTINE.

Prenez garde!... si l'on venait...

TURQUET.

N'ayez pas peur, j'ai l'habitude... Quant à mon amour...

LÉONTINE.

Laissez-moi sortir...

Elle veut sortir. Il la retient.

TURQUET.

Non, je ne vous laisserai pas... Quant à mon amour, rien au monde ne m'empêchera de vous en parler. C'est au couvent que je vous ai aperçue pour la première fois, au parloir... Vous veniez y voir votre cousine, et je venais, moi, y voir ma sœur: c'est là que j'ai commencé à vous aimer...

LÉONTINE.

Laissez-moi...

TURQUET.

Non, vous dis-je... Depuis, je n'ai pensé qu'à une chose... trouver un moyen de me rapprocher de vous! Aussi quand un de mes camarades de collège,



un pauvre diable nommé Turquet, est venu m'annoncer qu'il allait être précepteur au château d'Azay, chez vous, je n'ai pas hésité, je l'ai supplié de me céder sa place et je suis venu...

LÉONTINE.

Laissez-moi, je vous en prie...

TURQUET.

Non, c'est inutile, je ne vous laisserai pas sortir avant que vous m'ayez répondu.

LÉONTINE.

Ici!... c'est impossible... J'ai trop peur. (Nouveau gémissement au dehors.) Il me semble encore que je viens d'entendre...

TURQUET.

Vous dites cela pour que je vous laisse...

LÉONTINE.

Je vous en prie. Tout à l'heure, si vous voulez, je vous répondrai... mais pas ici.

TURQUET.

Eh bien, dans le kiosque, au bout du jardin.

LÉONTINE.

Dans le kiosque!

TURQUET.

Oui.

LÉONTINE.

Eh bien! soit, dans le kiosque.

TURQUET.

Vous y viendrez?

LÉONTINE.

Oui, mais laissez-moi.

TURQUET.

J'ai confiance.

LÉONTINE.

Ah!...

Elle sort par la porte de droite, second plan.

## SCÈNE XIII

TURQUET, allumant un cigare.

Tout à l'heure... dans le kiosque... au fond du jardin... C'est très bien... mais après?... Cette petite qui a deviné que j'étais un homme du monde... et qui sait mon vrai nom!... Si elle allait parler!... Que le diable l'emporte, cette petite!..

La porte de gauche s'est ouverte ; Adèle entre. Elle a entendu les dernières paroles de Turquet : elle pousse un troisième soupir.

## SCÈNE XIV

ADÈLE, TURQUET.

ADÈLE.

Ah!...

TURQUET, se retournant au moment où il allait sortir.

Eh bien... qu'est-ce que c'est encore?... (Courant à Adèle.) Mademoiselle!... eh bien, mademoiselle!...

ADÈLE, s'échappant avec indignation.

Ne me touchez pas! ne m'approchez pas!

TURQUET.

Qu'est-ce qu'elle a?...

ADÈLE.

Allez retrouver ma cousine... Elle vous attend... dans le kiosque!...

TURQUET.

Comment! vous avez entendu?...

ADÈLE.

Oui... j'ai entendu... j'étais là...

TURQUET, à part.

Ah! mais... elle est insupportable...

ADÈLE.

Allez-y dans le kiosque!...

TURQUET, faisant un pas et s'arrêtant furieux.

Je ne peux plus y aller, maintenant!... je ne peux plus!... c'est une affaire manquée!

ADÈLE, allant à lui.

Quant à moi, je pars d'ici... je retourne au couvent... et j'y resterai toute ma vie, au couvent... toute ma vie, vous entendez? toute ma vie, toute ma vie!

TURQUET, à part.

Elle est folle!...

ADÈLE.

Mais, avant de partir, je tiens à vous remercier... à vous remercier de l'excellente leçon que vous m'avez donnée... Oh! je ne parle pas de l'histoire de France... vous n'en savez pas un mot...

TURQUET.

J'en ai su un peu autrefois...

ADÈLE.

Ce dont je vous remercie, c'est de m'avoir appris ce que c'est que la vie!... (Elle passe, Turquet descend.) Moi qui

étais si heureuse d'y entrer!... « Ce doit être si bon, me disais-je, ce doit être si beau!... » (Elle tombe assise.) Et voilà ce que c'est!... O mes illusions, mes pauvres illusions de jeune fille!...

TURQUET, indiquant du geste qu'il continue à la croire folle, à part.

Qu'est-ce que je vous disais?... (Elle se lève.) On a tort de la laisser aller et venir comme cela...

ADÈLE.

Je me figurais, moi, que lorsqu'un jeune homme se déguisait en précepteur... que lorsqu'il s'introduisait dans une maison où il y a une jeune fille et une femme mariée...

TURQUET.

Qu'est-ce qu'elle dit?...

ADÈLE.

Ce devait nécessairement être pour la jeune fille...

TURQUET.

Eh là!...

ADÈLE.

Vous m'avez prouvé le contraire, et je vous en remercie... Je regrette seulement que vous ne me l'ayez pas prouvé plus tôt... (Haletante, mots entrecoupés.) Car, bien certainement, si j'avais su plus tôt que ce n'était pas moi que vous aimiez... moi non plus, je ne vous aurais pas...

TURQUET.

Vous ne m'auriez pas?...

ADÈLE.

Je ne l'ai pas dit, je ne veux pas le dire! D'ailleurs, c'est fini maintenant! c'est bien fini! je ne vous aime plus...

TURQUET.

Oh!

ADÈLE.

Au contraire, je vous déteste, je vous déteste!

TURQUET, à part.

Ah bien!... il ne nous manquait plus que ça... (Haut, avec bonté.) Voyons, ma chère petite, voyons...

ADÈLE.

Je ne veux pas que vous m'appeliez votre chère petite, et je vous défends de vous moquer de moi...

TURQUET.

Je ne me moque pas...

ADÈLE.

Si fait, je vois bien!

TURQUET.

Je ne me moque pas... je suis touché, au contraire, je vous assure que je suis véritablement touché... mais enfin, voyons...

ADÈLE.

Nous n'avons rien à voir... Et je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, et vous pouvez y aller maintenant, dans le kiosque...

TURQUET.

Dans le kiosque?...

ADÈLE.

Oui, dans le kiosque, où ma cousine...

TURQUET.

Ne parlons plus de ça... c'est une affaire manquée...

ADÈLE.

Vraiment! vous n'irez pas?...

TURQUET.

Eh non!...

ADÈLE.

Vous n'irez pas dans le kiosque?

TURQUET, riant.

Je n'irai pas dans le kiosque.

ADÈLE, avec élan.

Ah! c'est bien, c'est très bien!... Ce n'est pas pour moi que je vous dis ça... ça m'est bien égal, à moi, que vous alliez dans le kiosque ou que vous n'y alliez pas... mais mon cousin... un si bon, un si excellent homme!... lui faire de la peine!... je vous disais tout à l'heure que ça lui ferait plaisir, qu'il ne demanderait pas mieux... mais ce n'est pas de ça que je voulais parler...

TURQUET, à part, gardant dans ses mains la main qu'Adèle lui a tendue au commencement de la réplique précédente.

Ces petites filles!... (Haut et l'attirant à lui.) C'est au parloir que vous m'avez vu pour la première fois?...

ADÈLE.

Oui.

TURQUET.

C'est ma sœur qui vous a dit qui j'étais?...

ADÈLE.

Oui.

TURQUET, souriant.

Et vous vous êtes mise à m'aimer comme ça, tout de suite?...

ADÈLE.

Tout de suite, tout de suite...

TURQUET.

Et de toutes vos forces?...

ADÈLE.

Éperdument.

TURQUET, à part.

Ces petites filles! eh!... quelle franchise, quelle cranerie!... ça fait quelque chose, tout de même!...

ADÈLE, le quittant.

Mais c'est fini, n'ayez pas peur, c'est bien fini. (Elle remonte chercher ses prix, puis elle descend avec ses livres et va s'asseoir sur le canapé.) Je retourne au couvent, maintenant, j'y retourne pour n'en plus sortir : j'ai trop souffert, je suis lasse du monde.

TURQUET.

Ah!

ADÈLE.

Mensonge, fourberie, trahison ! voilà ce que j'ai vu pour mon premier jour... Et il n'est pas quatre heures... qu'est-ce que je verrais donc, mon Dieu, si j'attendais jusqu'au dîner?...

TURQUET, s'asseyant.

Tout cela parce que tout à l'heure vous avez cru entendre...

ADÈLE.

Je n'ai pas cru entendre... j'ai entendu... j'étais là, derrière cette porte, et j'ai parfaitement entendu.

Elle continue ses préparatifs.

TURQUET, à part.

Comme ce serait facile de lui prouver qu'elle s'est trompée!... il n'y aurait pas besoin de lui donner de raison... je suis bien sûr qu'elle trouverait elle-même!...

ADÈLE, se levant, mettant ses livres sous son bras et passant.  
Allons!...

TURQUET, se levant.

Ainsi, vous étiez là, derrière cette porte?

ADÈLE.

Oui... là... là... j'étais là... et je vous ai entendu dire à ma cousine...

TURQUET, se levant.

Que c'était elle que j'aimais...

ADÈLE.

Oui, et que vous iriez la retrouver dans le kiosque.

Elle remonte.

TURQUET.

Vous n'avez entendu lui dire cela, et vous n'avez pas deviné?...

ADÈLE, s'arrêtant.

Vous dites?...

TURQUET.

Vous n'avez pas deviné?... (A part.) Je parie qu'elle va deviner quelque chose!...

ADÈLE, avec un grand cri et laissant tomber tout ce qu'elle tient à la main.

Ah!

TURQUET, à part.

Qu'est-ce que je vous disais!...

ADÈLE.

Vous saviez que j'étais là?...

TURQUET.

Juste!...

ADÈLE.

Et c'est pour me punir d'écouter aux portes?...

TURQUET.

Certainement!

ADÈLE.

A chaque mot, Turquet fait signe que c'est bien cela.

Sans cela, au lieu de lui dire que... vous lui auriez dit... tandis que, moi étant là... vous, alors, naturellement... et elle aussi, par conséquent... c'est bien simple... il faut que j'aie été folle pour ne pas avoir deviné tout de suite... (Tombant dans les bras de Turquet.) Ah! j'é savais bien que je ne pouvais pas ne pas être heureuse... je savais bien que c'était moi... que c'était pour moi!...



TURQUET, la tenant embrassée.

Ces petites filles!...

Entre Daubertier, suivi de Léontine et d'Octave. Adèle s'éloigne brusquement de Turquet : celui-ci, effaré, se met à genoux pour ramasser les livres d'Adèle.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, DAUBERTHIER, OCTAVE,  
LÉONTINE.

DAUBERTHIER, à la cantonade.

C'est bien, j'y vais... (A Turquet.) Voici deux cent cinquante francs, monsieur, que je vous prie d'accepter...

TURQUET, se relevant.

Encore!... mais j'ai déjà reçu un mois d'avance!... et je ne suis ici que depuis quinze jours...

DAUBERTHIER.

Cela ne fait rien, je vous prie de recevoir ces deux cent cinquante francs à titre d'indemnité... Ma femme m'ayant déclaré (Léontine descend.) que, pour des raisons qu'elle n'a pas voulu me dire, il nous était impossible de vous garder plus longtemps...

TURQUET.

Ah! madame vous a déclaré?...

LÉONTINE.

Oui, monsieur, j'ai été obligée, à mon grand regret...

ADÈLE, à Turquet.

Je vois ce que c'est... elle n'aura pas compris et vous l'aurez fâchée... (A Léontine.) Il savait que j'étais là, derrière la porte : c'est pour cela qu'il t'a dit tout ce qu'il t'a dit. Tu n'as pas compris...

DAUBERTHIER.

Moi non plus, je ne comprends pas...

ADÈLE.

Ce n'est pas deux cent cinquante francs qu'il faut lui donner, c'est un million...

DAUBERTHIER.

Un million?

ADÈLE.

Ma dot n'est-elle pas d'un million?... Eh bien, il faut lui donner ma dot, puisqu'il m'épouse...

TURQUET.

Un million de dot!!!... Ah bien! par exemple, je ne savais pas... je vous donne ma parole d'honneur que je ne savais pas... mais ça ne fait rien, ce ne sera pas un obstacle...

DAUBERTHIER.

Comment! il t'épouse?... Le précepteur de ton frère!... jamais de la vie!...

ADÈLE.

Monsieur n'est pas un précepteur... ma cousine sait bien que ce n'est pas un précepteur...

Elle passe.

DAUBERTHIER, à Léontine.

Vous savez...?

ADÈLE.

Monsieur est le baron Hercule de la Roche-Bardière.

OCTAVE.

Le baron!...

ADÈLE.

Demandez à mon frère, je lui ai tout conté.

OCTAVE.

Ça, c'est vrai, elle m'a tout conté... (A Léontine.) Elle

l'a vu au couvent... (En riant.) Et elle est folle de lui, absolument folle!...

LÉONTINE.

Ah! c'est différent, alors, c'est différent...

DAUBERTHIER.

« C'est différent, c'est différent... » Cela ne m'explique pas comment il se fait que depuis quinze jours monsieur le baron... Ah! j'y suis!... (Avec éclat.) j'y suis!... Comme c'est drôle que ce soit juste au moment où l'on y pense le moins que les choses vous entrent dans l'esprit : *Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras!*... (Preuant le journal dans sa poche) *Un bon...* il est bon ce l puisqu'il fait l'aumône... *Un bon tiens vaut...* il en tient un... *Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras!*... (Turquet et Adèle s'éloignent; Turquet s'assoit sur le canapé, Adèle sur la chaise. Léontine et Octave remontent et passent derrière la table; Daubertier reste debout.) Ah! celui-là, par exemple!...

Il se précipite sur une feuille de papier et se met à écrire.

OCTAVE bas, à Léontine.

O ma cousine!...

LÉONTINE.

Taisez-vous, Octave...

ADÈLE, à Turquet.

Je vous aime tant, si vous saviez, je vous aime tant!...

TURQUET, presque sérieux.

Eh bien, je suis touché... je vous assure que je suis véritablement touché...

DAUBERTHIER, écrivant.

« A monsieur... monsieur le directeur de *l'Illustration*, Paris... »

Le rideau tombe.

# LES SONNETTES

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
le 15 novembre 1872.

## PERSONNAGES

JOSEPH .....	M. DUPUIS
AUGUSTINE .....	M <sup>LES</sup> CÉLINE CHAUMONT
LA M <sup>LE</sup> DE CHATEAU-LANSAC, <i>personnage</i> <i>muet</i> .....	X...

A Paris, de nos jours.

# LES SONNETTES

---

Le théâtre en deux parties. — Deux chambres de domestiques très gentiment meublées. — A droite, la chambre de Joseph; à gauche, la chambre d'Augustine. — Une porte de communication entre ces deux chambres; cette porte est fermée. — Au fond, deux fenêtres avec balcon praticable. — Dans chaque chambre une porte, l'une à droite, l'autre à gauche, qui donnent sur deux petits escaliers de service conduisant à l'étage inférieur, l'un à l'appartement du marquis, l'autre à l'appartement de la marquise. — Dans la chambre d'Augustine, une alcôve près de la fenêtre; une table à droite; une armoire, de forme basse, près de la porte du petit escalier; au milieu, un guéridon avec lampe et corbeille à ouvrage. — Dans la chambre de Joseph, un lit garni de rideaux près de la fenêtre; à droite, une table avec ustensiles de toilette; une malle au pied du lit; à gauche, près de la porte de communication, une petite armoire basse et patères contre le mur. — Des chaises. — Le timbre d'une sonnerie électrique dans chaque chambre.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTINE, seule.

Elle coud près du guéridon; — la lampe est allumée; — quelques instants de travail silencieux. — Elle remonte la petite manivelle de sa lampe. — On entend une voiture: elle se lève, va au fond, ouvre sa fenêtre et regarde.

Voici madame la marquise qui rentre... Il est sur le siège, le misérable!... Le misérable, c'est mon mari!... Il descend... il ouvre la portière... Tiens, monsieur le marquis est avec madame... Les voilà rentrés... (Elle ferme la fenêtre.) Il faut que je descende pour coucher

madame... (Elle allume son bougeoir qui est sur l'armoire.) Il faut que je descende... mais avant... (Elle va à la porte de communication et la ferme à double tour.) Il sera là tout à l'heure, le misérable!... il sera là, à côté, dans sa chambre à lui... et il y restera, dans sa chambre à lui... tout seul!... tout seul!... (A chaque « tout seul », elle met un verrou; puis elle se penche vers la porte et écoute.) Je l'entends... il monte par son petit escalier, le misérable, il monte!...

Elle prend son bougeoir et descend par l'escalier de gauche.

Entre Joseph, arrivant par l'escalier de droite.

## SCÈNE II

JOSEPH, en livrée : long pardessus gris, presque blanc, palatine et manchettes de fourrure. — Il a un bougeoir à la main : il pose ce bougeoir sur l'armoire, après avoir allumé un flambeau qui est sur la table. — Puis il fait un ou deux tours dans la chambre, regarde la porte de communication, et se met à fredonner :

Il était un 'fois quatre hommes  
Conduits par un caporal...

Je chante, c'est pour exprimer l'indifférence...

Il s'approche de la porte et regarde par la serrure,  
tout en continuant à fredonner :

Il était un 'fois quatre hommes...

Elle n'est pas là... alors, ce n'est pas la peine d'exprimer l'indifférence. (Il accroche son chapeau à l'un des patères de la porte de communication, puis met ses manchettes sur l'armoire et sa palatine sur une chaise à gauche, au fond. Cherchant à ouvrir la porte de communication qui résiste.) Toujours fermée!... (Avec fureur.) Il y a quinze jours que cette porte est fermée!... Et pourquoi ça?... c'est à vous que je le demande, pourquoi ça?... La berline!... l'aventure de la berline!... (En pouffant de rire.) avec l'Anglaise!... Eh,

bien, quoi? voyons... puisque j'ai reconnu que j'avais tort!... Il me semble, à moi, que lorsqu'un mari a reconnu qu'il avait tort... lorsqu'il l'a reconnu complètement, lorsqu'il a dit : « C'est bon, n'en parlons plus, en voilà assez sur ce sujet!... » il me semble, à moi, qu'une femme ne devrait pas s'obstiner... (Il ôte son pardessus, qu'il accroche à gauche, et paraît alors en habit de petite livrée.) Mais voilà ce que ni la marquise de Château-Lansac, ni Augustine Pidoux ne veulent comprendre... Madame la marquise de Château-Lansac, c'est la femme de mon maître... Augustine Pidoux, c'est ma femme à moi... ma cruelle petite femme!

Rentre Augustine.

Joseph commence à déboutonner ses guêtres.

### SCÈNE III

AUGUSTINE, JOSEPH.

AUGUSTINE, posant son bougeoir sur l'armoire.

Oh! oh! oh! oh! ça ne va pas en bas, ça ne va pas du tout!... Quand je suis arrivée, madame la marquise était en train de dire à monsieur le marquis : « Je vous dis que si! » et monsieur était en train de répondre à madame : « Je vous dis que non! » Je n'ai pas entendu la suite, parce que madame la marquise m'a renvoyée... oh! mais, là... renvoyée!... « Allez-vous-en!... vous viendrez quand je sonnerai... » Et voilà!... en bas et en haut, les hommes se valent... et ne valent pas cher!... Enfin... attendons qu'on nous sonne...

Elle s'assied près du guéridon et, en s'asseyant, remue sa chaise. —

Joseph, qui a achevé d'ôter ses guêtres, entend le bruit de la chaise et se tourne vers la chambre d'Augustine.



JOSEPH.

Ah! voilà ma femme...

Il s'approche de la porte de communication. Il frappe d'abord doucement, puis plus fort : Augustine, qui a recommencé à travailler, hausse les épaules sans répondre. A la fin, Joseph secoue violemment la porte.

AUGUSTINE.

Ça ne va pas finir, ça, bientôt?

JOSEPH, quittant la porte et riant.

La berline!... je sais bien... la berline!...

AUGUSTINE, à voix basse, tout en cousant.

Jamais de la vie, entends-tu, misérable, jamais de la vie!

Elle coud avec fureur.

JOSEPH, regardant par la serrure.

Elle rage... la voyez-vous, comme elle rage!... comme ses petits doigts vont vite... tzing!... tzing!...

AUGUSTINE, qui vient de se piquer le doigt.

Aïe!...

Elle se lève.

JOSEPH.

C'est bien fait!

AUGUSTINE, se tournant vers la porte.

Qu'est-ce que c'est?...

JOSEPH, se redressant.

L'indifférence, maintenant, l'indifférence... (Il fredonne une tyrolienne.) Tra la la la la la ou la!...

AUGUSTINE.

Il chante... au moment où, à cause de lui, je viens...

Elle entortille son doigt avec fureur.

JOSEPH.

Au fond, je ne suis pas indifférent du tout : je l'aime tout plein... au fond... ma cruelle petite femme...

mais ça ne fait rien, il faut avoir l'air pour la dompter... (Il recommence à chanter en allant et venant dans sa chambre.) Tra la la la la la ou la!...

AUGUSTINE.

Ah! tu chantes!... attends... attends... (Elle se met à chanter la même tyrolienne.) Tra la la la la la ou la!...

JOSEPH.

Il faut la dompter... (Il chante plus fort.) Tra la la la la!...

AUGUSTINE, même jeu.

Tra la la la la!...

JOSEPH.

Je la dompterai.

Il chante à pleine voix; Augustine également. Tous deux se précipitent en même temps vers la porte de communication, et là, de chaque côté de cette porte fermée, se menaçant l'un l'autre par des gestes furieux, ils continuent à chanter leur tyrolienne et arrivent à faire tous les deux un tel vacarme qu'Augustine n'entend pas, d'abord, la sonnette de la marquise. Elle finit par l'entendre, et alors elle se précipite.

AUGUSTINE.

Voilà, madame, voilà!... (A Joseph qui chante toujours.) Va... va... nous reprendrons ça quand je reviendrai... Voilà, madame, voilà!...

Elle sort en emportant son bougeoir.

## SCÈNE IV

JOSEPH, cessant de chanter.

Tiens, on sonne... C'est la sonnette de madame la marquise de Château-Lansac... Brrr... brrr... (Imitant la sonnette électrique qui va toujours.) Entendez-vous comme elle rage, madame la marquise de Château-Lansac?... (La sonnette s'arrête.) Elle rage quasi autant qu'Augustine Pidoux!... (Il regarde par la serrure.) Elle est descendue...

Si je profitais du moment où elle n'est pas là pour essayer?... (Il cherche à enfoncer la porte; la porte résiste.) Pas moyen, pas moyen! (Il prend sur la table sa brosse à cheveux.) Il faudrait faire une pesée. (Il essaye.) Oui... mais je casserais le manche de ma brosse. (Il la remet sur la table.) Il y a bien un autre chemin pour aller chez ma femme... (En montrant le fond.) par la fenêtre... en enjambant d'un balcon à l'autre... mais c'est dangereux... (Il prend deux chaises qui représentent les deux balcons, et les place à une certaine distance l'une de l'autre.) Il faudrait d'abord poser le pied sur un tout petit rebord, et puis, en se tenant à la balustrade, faire comme ça, comme ça... (Il dessine le mouvement en se fendant le plus possible, glisse et manque de tomber à la seconde expérience. Se rattrapant :) Ce n'est pas dangereux ici, parce qu'il y a le plancher... mais là-bas, entre les deux balcons, il n'y a rien... le vide, le néant, et, au bout du néant, le pavé de la cour. Et cependant, malgré le danger, j'y ai pensé bien souvent, et, en ce moment même... (Il va au fond et ouvre la fenêtre.) Ma foi, oui! ce que c'est que d'être amoureux!... on serait capable de tout... (Fermant la fenêtre.) si on ne se retenait pas... mais on se retient... (Il redescend.) Va falloir se coucher, alors... se coucher comme tous les soirs... depuis quinze jours. (Il retire les faux mollets qu'il a sous ses bas.) Trouvez-en beaucoup, qui aient des mollets comme ça! (Il met les mollets sur l'armoire.) Ça m'apprendra à me laisser pincer... La voilà, ma faute!... c'est de m'être laissé pincer... Ainsi, voyez... Monsieur le marquis... il en a fait tout autant que moi... dans sa sphère... mais il n'a pas été pincé. Ça lui donne un avantage... Et à cause de qui n'a-t-il pas été pincé, je vous le demande? à cause de qui?... à cause de moi, fidèle et malheureux serviteur... J'étais sur le siège, à côté d'Édouard, le cocher... et monsieur le marquis était dans le coupé... A chacun sa place, n'est-ce pas?...

Moi, quand je suis sur le siège, ça m'amuse de regarder autour de moi... on est très bien, on domine... J'aime surtout à regarder dans les fiacres, parce que dans les fiacres on voit quelquefois des choses... Ainsi, une fois, je me rappelle avoir vu un petit bossu... mais ça nous mènerait trop loin... J'étais donc sur le siège à côté du cocher, monsieur le marquis était dans le coupé... et nous nous en allions, tous les trois, chez mademoiselle Héloïse Tourniquet, avenue de Friedland... Depuis quelque temps, moi, je remarquais un fiacre qui essayait de nous suivre : le cocher fouettait son cheval, fouettait, fouettait... c'était une pitié. Enfin, dans un embarras, ce fiacre parvient à se rapprocher... Je regarde, selon mon habitude, et qu'est-ce que je vois dans ce fiacre? Madame la marquise!... madame la marquise de Château-Lansac, qui désignait notre voiture, en ayant l'air de dire à son cocher : « C'est celle-là, c'est bien celle-là... » Alors, moi, sans faire semblant de rien, je me mets à cogner comme ça : toc, toc... contre la glace du coupé... D'abord, monsieur le marquis ne comprenait pas et croyait que je perdais le respect... A la fin, pourtant, il a baissé la glace, je me suis penché et je lui ai dit respectueusement : « Je crois devoir prévenir monsieur le marquis que nous sommes filés par madame la marquise. — C'est bien, m'a-t-il répondu, dites à Édouard de ne pas arrêter avenue de Friedland. » Et nous sommes allés au Tattersall, et monsieur le marquis n'a pas été pincé!... Moi, je l'ai été!... voilà la différence... je l'ai été en plein!... la berline!... C'est la faute de ce maudit chien qui s'est mis à aboyer... un petit chien, pas plus gros que ça... mauvaise bête!... mauvaise bête!...

Il ferme les rideaux du lit et passe derrière pour achever de se déshabiller. — Entre Augustine.

## SCÈNE V

AUGUSTINE. JOSEPH. derrière les rideaux.

AUGUSTINE. son bougeoir à la main.

Oh! oh! oh! oh! ça continue à ne pas aller du tout en bas... Il y a je ne sais quelle histoire de Tattersall... Monsieur est rentré chez lui et madame est dans un état!... Où est l'eau de mélisse? où est-elle, l'eau de mélisse?... (Elle la trouve sur la cheminée, la prend et sort en disant :) Ça ne va pas, ça ne va pas!...

## SCÈNE VI

JOSEPH, couché et enfoncé sous sa couverture, ouvre les rideaux dès qu'Augustine a disparu.

Mauvaise bête!... et tout à l'heure il sera ici, ce maudit chien, et il me mordra les jambes... c'est comme ça toutes les nuits... dès que je m'endors, j'ai le cauchemar... c'est le remords... ça vient de l'estomac... J'essaye de la chasser, la mauvaise bête, mais elle revient toujours... alors, je me réveille et je ne peux plus me rendormir... l'insomnie!... la fâcheuse insomnie!... Je vous demande si c'est là une position pour un mari, pour un mari qui a une femme!... Enfin, ça m'apprendra à me laisser pincer.. Monsieur le marquis, lui, au moins... (Se mettant sur son séant.) Après ça, ça ne lui a guère servi de ne pas avoir été pincé, à monsieur le marquis : il a eu son galop tout de même... j'ai bien vu ça, tout à l'heure, à la sortie de l'Opéra... J'ai vu arriver monsieur le marquis et

madame la marquise... ils ne se disaient rien et ils avaient un air!... Ils sont montés dans la voiture, toujours sans rien dire... Moi, j'attendais à la portière, pour les ordres... Le municipal à cheval s'est mis à crier : (Prenant une grosse voix.) « Avancez donc, qu'est-ce que vous faites là?... avancez donc!... » Moi, j'attendais toujours... Monsieur le marquis a fini par dire (Imitant le marquis.) : « A l'hôtel!... » (Imitant la marquise.) « Comme ça, a dit alors madame la marquise, vous n'allez pas au Tattersall, ce soir?... » C'était de l'ironie!... j'ai failli pouffer... c'était de l'ironie!...

Rentre Augustine.

## SCÈNE VII

AUGUSTINE, JOSEPH, couché.

AUGUSTINE, éteignant son bougeoir et le mettant sur le guéridon.

Allons... allons... je ne crois pas que madame dorme beaucoup cette nuit, mais enfin elle s'est couchée et je vais pouvoir en faire autant...

Elle va à l'alcôve, défait le couvre-pieds, tamponne l'oreiller, etc., etc.

JOSEPH, se tournant et se retournant dans son lit

Qu'est-ce que je disais?... l'insomnie, la fâcheuse insomnie!... C'est dans ces moments-là que je pense à la fenêtre... pour aller chez ma femme par les deux balcons... Ah! s'il n'y avait pas de danger!... mais il y en a, il y en a...

AUGUSTINE.

Il paraît qu'elle a joliment traité monsieur, madame!... Elle craint même d'être allée un peu loin... Et elle n'a que des soupçons!... qu'est-ce qu'elle aurait donc fait

si elle avait, comme moi, trouvé son mari?... Ça c'est l'histoire de la berline!...

JOSEPH, parlant comme un homme qui s'endort.

Pourvu que ce maudit chien ne vienne pas... Ah! s'il n'y avait pas de danger, mais il y en a, il y en a...

La voix s'éteint : Joseph s'endort, le visage contre la muraille.

AUGUSTINE, après avoir regardé par la serrure.

Rien!... Il dort, le misérable!... Il dort... ou il fait semblant... (Elle continue, tout en allant et venant dans la chambre et en faisant ses préparatifs pour se coucher.) Je les avais déjà pincés une fois... avec l'Anglaise... mademoiselle Sarah... une bonne qu'on avait prise pour faire l'éducation des enfants... quand il y en aurait... et comme il n'y en avait pas encore, elle s'était... en attendant, chargée de l'éducation de mon mari... (Se tournant vers la chambre de son mari.) Gros bébé, va!... Je les avais pincés près de la lingerie, dans le corridor... en m'apercevant, ils s'étaient séparés brusquement et mon imbécile de mari s'était mis à baragouiner comme un perdu : « *One, two, three...* » en comptant, comme ça, sur ses grandes mains... « *One, two, three, four, five...* » histoire de me faire croire que l'Anglaise était là seulement pour lui montrer sa langue... mais je n'ai pas donné là dedans... J'ai dit à Joseph de passer devant... il ne se l'est pas fait répéter... et il a bien fait!... Quant à mademoiselle Sarah, je l'ai avertie qu'à la prochaine leçon d'anglais, je me chargeais, moi, de lui administrer une tripotée... en français. Pendant les huit jours qui ont suivi, il ne s'est rien passé... j'ai eu beau guetter, je n'ai rien vu... mais, au bout de ces huit jours, ah! ah!... au bout de ces huit jours... nous y voilà, à la berline!... Je traversais la cour des écuries, je tenais à la main un journal, *la Vie parisienne*, que j'allais porter à madame. Bob, le petit terrier était là... c'est

un tout jeune chien, très gai, très joueur... il vient à moi en aboyant, et il se met à sauter pour attraper le journal... Moi, ça m'amusait; je levais le bras, comme ça, et je riaais... « Tu ne l'auras pas, Bob, tu ne l'auras pas!... » Mais Bob a si bien sauté qu'il a fini par l'avoir, et il est parti avec... Moi, pour rattraper *la Vie parisienne* de madame, j'ai couru après Bob... la porte de la remise était ouverte, Bob y est entré... et moi, j'y suis entrée après Bob, écarquillant les yeux, car on n'y voyait guère, et relevant mes jupes pour me faufiler au milieu des roues... Elle est très grande, cette remise... Oh! c'est énorme! il y a là dedans trois rangées de voitures, les vieilles dans le fond, naturellement, celles dont on ne se sert plus... et parmi ces vieilles voitures... la berline! la berline! la fameuse berline!... la berline jaune... un souvenir de famille... c'est dans cette berline que le père de monsieur allait à la Chambre des pairs... autrefois, sous Louis-Philippe... et c'est près de cette berline que je finis par retrouver Bob! (Elle se laisse tomber sur une chaise à droite.) Il avait lâché le journal, il était là, immobile, dressant ses deux petits bouts d'oreilles, en arrêt sur la berline, et tout d'un coup... v'lan!... il bondit, il se jeta sur la portière en aboyant... ouah! ouah!... et cinq ou six fois de suite il sauta et ressauta... en aboyant toujours... ouah! ouah! ouah!

JOSEPH, s'agitant dans son lit.

Le voilà, ce maudit chien, le voilà!...

AUGUSTINE.

Et alors, du fond de la berline sortit une voix... celle qui m'avait juré fidélité au pied des autels... et cette voix disait : « Tu ne vas pas te taire, mauvaise bête, tu ne vas pas te taire! »



JOSEPH, tourmenté par son cauchemar.

La voilà, la mauvaise bête!...

AUGUSTINE.

Et comme la mauvaise bête ne se taisait pas, comme elle ne cessait pas d'aboyer, la mauvaise bête, une des glaces de la portière tomba et dans l'encadrement une figure parut, la sienne, au misérable, la sienne! Il m'aperçut et, pour essayer de me donner le change, passa ses deux grandes mains et se remit à compter, comme dans le corridor : « *One, two, three...* » mais avant qu'il eût compté jusqu'à *three*, moi aussi, je m'étais élancée sur la portière, je l'avais ouverte... (Elle se lève.) et le terrier et moi nous étions dans la berline!... Alors il se passa dans cette berline... ce qui probablement ne s'était passé dans aucune berline au monde!... J'y allais de tout cœur, moi!... Je giffais à tort et à travers... L'Anglaise, terrifiée, piaillait dans son idiome... Bob, ravi, aboyait dans le sien, et mon imbécile de mari, la tête complètement perdue, continuait à compter : « *One, two, three...* » Et voilà pourquoi il est de ce côté-là, lui, pourquoi je suis, moi, de ce côté-ci, et pourquoi il y a des verroux à la porte de communication... Ce n'est pas que ça m'amuse, au moins!...

JOSEPH, se réveillant tout à fait.

Eh!... eh bien! là, me voilà réveillé, maintenant... et il me sera impossible, tout à fait impossible, de me rendormir. L'insomnie... la fâcheuse insomnie!...

Il referme ses rideaux.

AUGUSTINE.

Non, ça ne m'amuse pas... mais je me dis que ça l'ennuie encore plus que moi, et cette idée-là me soutient...

Joseph reparaît, sortant de derrière les rideaux. Il a passé un pantalon et un gilet à manches

JOSEPH.

Non... ça n'est plus possible!... (Il fait deux ou trois tours dans sa chambre, va regarder par la serrure et aperçoit sa femme qui est en train d'ôter son corsage.) Eh là!... eh là!... (Il replace deux chaises comme il les a placées à la scène iv, recommence l'expérience en se fendant deux ou trois fois, va ouvrir la fenêtre du fond, regarde, revient, se remet à la serrure, se consulte et finit par prendre son parti.) N'y a pas... n'y a pas... cette fois-ci, j'enjambe, il n'y a pas à dire... j'enjambe, cette fois-ci!... Il court à son balcon, enjambe la balustrade et disparaît. — Musique à l'orchestre. — Au bout d'un instant, bruit de vitre brisée, grands cris derrière la fenêtre.

JOSEPH.

Eh là!... eh là!...

AUGUSTINE, effrayée.

Mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

JOSEPH.

Eh là!... à moi!...

AUGUSTINE.

Joseph!

Elle court à la fenêtre : on aperçoit Joseph faisant inutilement des efforts désespérés pour se hisser sur le balcon.

JOSEPH.

Eh là!... eh là!

AUGUSTINE, empoignant Joseph.

Tiens bon, je suis là!... tiens bon, ne lâche pas!

Elle finit, après une lutte qui doit durer quelque temps, par faire franchir à Joseph la balustrade, puis elle le pousse sur le devant de la scène et le fait asséoir, tremblant, effaré, grotesque. — Fin du mélodrame à l'orchestre.

JOSEPH, assis près du guéridon.

Où est mon bras?... Ma jambe, où est-elle?... Et mon autre jambe? et mon autre bras?... où est-il, mon autre bras?...

De sa main gauche il s'est cramponné à la chaise.

AUGUSTINE, à genoux et décrochant avec effort le bras de Joseph.  
Le voilà, mon ami...

JOSEPH.

Ah!... le voilà!... c'est bien...

Il promène autour de lui des regards éperdus.

AUGUSTINE.

Allons, voyons... remets-toi, le danger est passé.  
(Elle lui donne un verre d'eau qu'elle avait préparé pour elle sur l'armoire.) Bois... bois... (Joseph boit. — Elle lui parle comme à un petit enfant :) Bon nanan, ça... (Lui donnant le reste du sucre dans la petite cuiller.) Bon susucré... tiens... (Joseph, avalant de travers, se met à tousser : elle lui tape dans le dos.) Ce n'est rien... là, c'est passé.

Joseph se tâte, regarde autour de lui, reste silencieux encore pendant un moment, puis éclate.

JOSEPH, avec violence, se levant.

Eh bien!... eh bien!... La voilà satisfaite, n'est-ce pas, ta coquetterie féminine? la voilà satisfaite!... Tu aurais été bien aise si je m'étais cassé le cou à cause de toi, mauvais petit bout de femme!

AUGUSTINE, posant le verre sur le guéridon.

Mauvais petit?... Qu'est-ce que tu dis, grand cheval de berline, qu'est-ce que tu dis?...

JOSEPH.

Mauvais petit bout de femme, je dis!...

AUGUSTINE, suffoquée.

Ah bien!... Elle est forte, celle-là!... moi qui étais là à le soigner, à m'attendrir... Et pourquoi?... Parce qu'il essaye de franchir un espace grand comme ça...

Elle montre la moitié de son bras.

JOSEPH, furieux.

Grand comme ça!...

AUGUSTINE.

Et il n'en est pas même venu à bout, le maladroit!... il dégringolait, si je n'avais pas été là pour le...

Elle remet son corsage.

JOSEPH.

Grand comme ça!... Ah bien, par exemple!... Après un pareil acte d'intrépidité, être reçu... Ah bien!... ah bien!... (Sonnerie électrique.) Et voilà qu'on sonne à présent, voilà qu'on sonne... et c'est monsieur le marquis. (Criant.) Voilà, monsieur le marquis, voilà!... (Courant dans la chambre comme un fou.) Par où est-ce que je vais passer?

AUGUSTINE.

Passé par la fenêtre.

JOSEPH.

Par la fe...? c'est de l'ironie!... tout comme madame la marquise de Château-Lansac... c'est de l'ironie!... (Sonnerie.) Voilà, monsieur, voilà!... Non, je ne passerai pas par la fenêtre, je passerai par la porte... (Il ôte les verrous de la porte de communication.) J'y passerai pour m'en aller, mais jamais... entends-tu bien?... jamais... et ne prends pas tes airs... ne les prends pas, tes airs!... jamais je n'y passerai pour revenir...

Il rentre chez lui.

AUGUSTINE.

Et tu feras bien!... (Sonnerie.) Madame aussi!... Mais qu'est-ce qui leur arrive donc, en bas, à tous les deux?... (Allumant son bougeoir.) Voilà, madame, voilà!

JOSEPH, revenant chez sa femme.

C'est pour le coup que c'est fini entre nous, et c'est moi qui le dis, cette fois, c'est moi qui le dis!... (Reentrant dans sa chambre.) Et l'Anglaise... tu sais bien, l'Anglaise?...

AUGUSTINE, s'arrêtant brusquement au moment où elle allait descendre par son escalier.

L'Anglaise!... (Sonnerie.) Voilà, madame, voilà! (Elle va chez son mari.) L'Anglaise!...

JOSEPH.

Elle m'avait envoyé sa nouvelle adresse... et je n'y étais point allé, mais maintenant... (Sonnerie.) Voilà, monsieur, voilà! (Il va s'en aller. Augustine court après lui et l'arrête.) J'irai, maintenant, j'irai...

AUGUSTINE.

Eh bien, vas-y!... et je sais bien ce que je ferai, moi...  
Elle s'en va dans sa chambre, il court après elle.

JOSEPH.

Qu'est-ce que tu feras?

AUGUSTINE.

Tu verras bien!...

JOSEPH.

Eh bien, ça m'est égal, ce que tu feras, ça m'est égal!...  
Il s'en va, elle court après lui.

AUGUSTINE.

Ça t'est égal!...

JOSEPH.

Parfaitement égal!...

AUGUSTINE, rentrant chez elle.

Fallait donc le dire plus tôt!...

Elle sort par son escalier.

JOSEPH.

Et puis ne m'agace pas, tu sais, ne m'agace pas!...  
Il sort par son escalier. A peine a-t-il disparu qu'Augustine rentre brusquement.

AUGUSTINE.

Il me menace!... (Elle traverse la scène comme une flèche, va

jusqu'à l'escalier de Joseph et retraverse la scène en disant :) Il a bien fait de s'en aller, il a bien fait!... (Sonnerie.) Voilà, madame, voilà!

Elle sort. Dès qu'elle a disparu, Joseph revient, traverse la scène à son tour et va jusqu'à l'escalier d'Augustine.

JOSEPH, criant dans l'escalier.

Ne m'agace pas!... J'ai eu le dernier, tout de même. (Il rentre chez lui et va regarder par la fenêtre.) Grand comme ça!... C'est énorme, l'espace qu'il y a entre ces deux balcons... c'est énorme, je vous assure... Vous ne pouvez pas vous rendre compte, c'est fâcheux... si vous pouviez vous rendre compte, vous verriez... Et elle n'aurait pas demandé mieux que de me faire recommencer... La coquetterie!... l'éternelle coquetterie féminine!... Ça me rappelle... (Sonnerie.) Voilà, monsieur le marquis, voilà!... Ça me rappelle l'aventure d'une dame d'autrefois, d'une dame du siècle de Louis XIV, qui était allée se promener au Jardin des Plantes de ce temps-là, avec un jeune seigneur de la cour de François I<sup>er</sup>... C'est historique!... Elle avait laissé tomber son mouchoir dans la fosse à l'ours, et puis elle s'était mise à crier : « Ah! mon mouchoir! Ah! mon joli mouchoir brodé!... » en regardant le jeune seigneur de côté, comme ça... pour l'inviter à aller chercher le mouchoir... (Sonnerie.) Voilà, monsieur le marquis, voilà!.. Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait, le jeune seigneur? Il n'a fait ni une ni deux, il a empoigné la dame et il l'a fichue dans la fosse à l'ours... C'est historique!... Il l'a fichue dans la fosse à l'ours, en lui disant : « Allez le chercher vous-même, votre joli mouchoir brodé!... » Après, il en a eu du regret... parce qu'elle était parente de la reine... Mais qu'est-ce que vous voulez?... à ces époques-là, on n'y allait pas par quatre chemins. (Sonnerie furieuse.) Voilà, monsieur le marquis, voilà!... Eh bien, voilà!

Il sort. — Rentre Augustine.

## SCÈNE VIII

AUGUSTINE, puis JOSEPH.

AUGUSTINE, allant dans la chambre de son mari.

Où est-il, le misérable, où est-il?... Il n'est pas là... tant pis! (Elle revient chez elle.) J'aurais eu du plaisir à lui dire que je le quitte, que je m'en vais d'ici... avec madame... Ça ne va pas en bas, ça ne va pas du tout!... madame s'est relevée... elle a eu avec monsieur une nouvelle entrevue... et le résultat de cette entrevue, c'est que nous partons toutes les deux... nous nous retirons chez la mère de madame... et elle ne demeure pas au coin de la rue, la mère de madame... elle demeure dans le Languedoc. (Elle prend une malle qui est sous la table et la traîne sur le devant de la scène.) Voilà la situation... Au point du jour, nous partons pour le Languedoc.

Elle ouvre la malle. — Entre Joseph.

JOSEPH.

En voilà bien d'une autre!... Nous partons pour l'Angleterre, à c't'heure!... Avant l'aurore, moi et monsieur le marquis, nous cinglerons vers l'Angleterre... Ma malle!... (Il la prend au pied de son lit et la place sur deux chaises. — Dans ces allées et venues, Joseph et Augustine se trouvent l'un en face de l'autre : ils se regardent pendant un instant, puis ils se tournent brusquement le dos : ils se mettent à fredonner tous les deux d'un air indifférent. — Augustine commence à faire sa malle ; Joseph veut faire la sienne, mais ne trouve pas la clef.) Allons, bon!... allons, bon!... voilà que je n'ai pas la clef de ma malle, à présent!

Après quelques moments d'hésitation, il se décide à entrer dans la chambre de sa femme, qui se remet à fredonner.

JOSEPH.

Désolé de déranger madame, mais comme, du temps que madame était ma femme, c'était madame qui avait toutes les clefs, je suis obligé de prier madame de vouloir bien me donner la clef de ma malle.

AUGUSTINE, agenouillée par terre près de sa malle.

La clef de votre malle?...

JOSEPH.

Devant partir en voyage... Eh! mais, Dieu me pardonne, on dirait que madame fait ses préparatifs pour partir en voyage, elle aussi.

AUGUSTINE, continuant à faire sa malle.

Comme vous dites, je pars.

JOSEPH.

Vous partez, c'est fort bien... Et, sans incriminer aucunement, ni vouloir revenir sur le passé, peut-on vous demander où vous allez comme ça?

AUGUSTINE.

Je vais dans le Languedoc, avec madame.

JOSEPH.

Dans le Languedoc, c'est fort bien... Vous allez dans le Languedoc avec madame; je vais, moi, en Angleterre avec monsieur.

AUGUSTINE, se levant et sur le point d'éclater.

En Angle...

JOSEPH.

En Angleterre.

AUGUSTINE, froidement.

C'est bon, voici la clef de votre malle.

Elle la lui donne.



JOSEPH.

Eh bien, alors!... (Il reste un instant indécis, puis, il rentre dans sa chambre, ouvre sa malle, etc., etc., et tous deux se remettent à fredonner.) Ça la chiffonne que j'aïlle en Angleterre... à cause des Anglaises... Moi aussi, du reste, ça me chiffonne... à cause de la traversée. (Enveloppant avec soin ses faux mollets et les montrant au public.) A Londres!!!... (Il range les faux mollets dans sa malle.) Et puis, pourquoi est-ce que je ne l'avouerais pas, voyons?... ça me chiffonne encore à cause d'autre chose. (Il revient dans la chambre de sa femme et la regarde sans rien dire. — Augustine affecte de ne pas faire attention à lui.) Et comme ça... est-ce que vous y resterez longtemps, dans le Languedoc?

AUGUSTINE, à genoux devant sa malle qu'elle continue de remplir.

Le plus longtemps possible.

JOSEPH, s'assied à droite

C'est fort bien... Et, toujours sans incriminer aucunement, peut-on vous demander de quelle façon vous comptez passer vos soirées là-bas?

AUGUSTINE.

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

JOSEPH.

Ça me fait... ça me fait... ça me fait que vous portez mon nom, après tout... Je voudrais savoir ce que vous comptez en faire, de mon nom... J'aime à croire que vous n'allez pas le galvauder dans le Languedoc.

AUGUSTINE, fermant sa malle et s'asseyant sur un coin de la malle.

Vous prétendiez tout à l'heure que ça vous était parfaitement égal...

JOSEPH.

Égal, à moi, de voir le nom de Pidoux!...

AUGUSTINE.

Vous avez changé d'avis, à ce qu'il paraît. Si vous avez changé d'avis... il faut le dire... dites-le... voyons... dites-le donc!

Elle se lève.

JOSEPH, se levant aussi et passant à gauche.

Hum!... hum!...

AUGUSTINE.

Dis-le donc, imbécile, dis-le donc, que ça te crève le cœur de te séparer de moi... Dis-le donc, que tu mourrais de colère, si je m'avisais de galvauder le nom de Pidoux dans le... Dis-le donc, que tu es jaloux et que tu m'aimes... Est-ce que, si tu ne m'aimais pas, tu aurais risqué de te casser le cou tout à l'heure pour venir dans ma chambre?... Dis-le donc, que tu l'adores, ton mauvais petit bout de femme!... dis-le donc, voyons, dis-le donc!...

JOSEPH, après un temps.

Et si je dis ça, qu'est-ce que tu diras, toi?

AUGUSTINE.

Ce que je dirai?...

JOSEPH.

Oui.

AUGUSTINE.

Assieds-toi... tu es trop grand, comme ça.

JOSEPH, s'asseyant sur la malle.

Eh bien, alors?...

AUGUSTINE, se laissant tomber sur les genoux de Joseph.

Ce que je dirai... tu le sais bien, ce que je dirai... je

dirai que, moi aussi, je t'aime, grande bête!... Voyons, rappelle-toi... Quand je t'ai épousé, tu sais bien que tu n'étais pas seul à demander ma main... Il y avait M. Capuron, le grand épiciier de la rue Saint-Dominique; il y avait Jean, le cocher du duc de Montesinos... quatorze chevaux dans l'écurie!... ça vaut une place dans un ministère, ça, et une bonne!... Il y avait le neveu de madame...

JOSEPH, souriant.

Il voulait t'épouser, le neveu de madame?

AUGUSTINE.

A peu de chose près... Il y en avait d'autres encore... Eh bien! pourquoi est-ce que je t'aurais choisi, toi, qui n'avais que soixante francs de gages... et pas de casuel?... pourquoi est-ce que je t'aurais choisi, si je ne t'avais pas aimé?... Et maintenant, pourquoi est-ce que je serais comme ça autour de toi, à te tapoter, à t'embrasser... malgré la berline?...

JOSEPH.

Allons... voyons, voyons...

AUGUSTINE.

Pourquoi est-ce que j'oublierais que c'est toi qui as tous les torts?... (Se levant.) Justice du ciel! c'est pourtant vrai que c'est lui qui a tous les torts!... (Elle se rassied sur ses genoux.) et que c'est moi qui ai l'air de demander pardon... (Commençant à pleurer.) Pourquoi est-ce que je serais bête et lâche comme ça, dis, si je n'étais pas amoureuse?...

JOSEPH.

Amoureuse?...

AUGUSTINE, éclatant en sanglots.

Oh! oui!...

Elle jette ses bras au cou de son mari et appuie sa tête sur l'épaule gauche de Joseph.

JOSEPH.

Faut pas rougir pour ça... quand l'amour est bien placé, n'y a pas à en rougir.

AUGUSTINE, se levant.

Mon Joseph!...

JOSEPH, se levant aussi; avec tendresse.

Mon Augustine!... (Changeant de ton.) Et tu en conviens, n'est-ce pas, tu en conviens, que c'est énorme, l'espace qu'il y a entre les deux balcons?...

AUGUSTINE.

Oui, oui, j'en conviens...

JOSEPH.

Grand comme ça, tu disais...

AUGUSTINE.

J'avais tort. (Étendant les bras le plus qu'elle peut.) C'était comme ça...

JOSEPH.

A la bonne heure!... Et je l'ai franchi... C'est historique!... Mon Augustine!...

Il prend Augustine dans ses bras.

AUGUSTINE.

Mon Joseph!...

Sonnerie.

JOSEPH, occupé à embrasser longuement Augustine.

Et voilà qu'on sonne!...

AUGUSTINE.

C'est madame... Elle est pressée de s'en aller, madame. (Sonnerie.) Elle est même très pressée...

JOSEPH.

Mais qu'est-ce qui a pu se passer, en bas, je vous le demande?... Qu'est-ce qui a pu se passer?

AUGUSTINE.

Je n'en sais rien, mais madame est comme une lionne...

JOSEPH.

Et monsieur donc!... Il est comme un coq d'Inde, monsieur!... et pour qu'un homme aussi distingué que monsieur soit comme un coq d'Inde, il faut...

Sonnerie.

AUGUSTINE.

On sonne toujours.

JOSEPH.

Eh bien! alors...

AUGUSTINE.

Voilà, madame, voilà!... Mon Joseph!...

Elle pleure.

JOSEPH, se mettant aussi à pleurer.

Mon Augustine!... Voilà que nous pleurons à c't'heure et que nous mêlons nos larmes...

AUGUSTINE, d'une voix brisée par les sanglots.

Et jamais peut-être, depuis que le monde est monde, il n'y a eu dans la nature un spectacle aussi touchant.

JOSEPH.

Mon Augustine!...

AUGUSTINE.

Mon Joseph!... (Sonnerie.) Voilà, madame, voilà!

Elle sort.

## SCÈNE IX

JOSEPH, seul.

Il rentre dans sa chambre et continue à faire sa malle.

Sommes-nous bêtes de nous être raccommodés au moment même où nous allions nous séparer!... Si nous étions restés fâchés, ça nous aurait fait moins de peine... Et même, ça nous aurait peut-être fait plaisir... (Il ferme sa malle et la porte au fond.) Mon Augustine!... Enfin, tout ça ne serait rien si j'étais sûr de ne pas avoir le mal de mer pendant la traversée!...

## SCÈNE X

JOSEPH, AUGUSTINE.

AUGUSTINE, dans l'escalier.

Joseph! Joseph!...

JOSEPH.

Il est encore arrivé quelque chose... Eh bien, quoi, voyons?... Eh bien, quoi?

AUGUSTINE, se précipitant tout essouffée dans la chambre de Joseph.

Ah! Joseph, nous ne partons plus!

JOSEPH.

Eh là!... eh là!...

AUGUSTINE.

Je sais maintenant pourquoi madame avait peur

d'être allée un peu loin... Elle est vive, madame... elle est du Midi... Et il paraît qu'à la suite de l'explication sur le Tattersall...

JOSEPH, riant.

Le Tattersall!...

AUGUSTINE.

Tu connais ça, toi, l'affaire du Tattersall?

JOSEPH, riant.

Si je connais ça?... je te crois!...

AUGUSTINE.

Il paraît qu'à la suite de l'explication sur le Tattersall, madame s'est oubliée jusqu'à administrer à monsieur le marquis...

Elle fait le geste de donner une gifle.

JOSEPH.

Allons donc!

AUGUSTINE.

Et une bonne!...

JOSEPH.

Un homme si distingué!...

AUGUSTINE.

Il a été vexé, monsieur le marquis, et il s'est retiré dans ses appartements, en jurant que tout était rompu entre madame et lui... Un quart d'heure après, madame s'est repentie, et s'en est allée gentiment frapper à la porte de monsieur le marquis... Mais monsieur le marquis s'était barricadé et a refusé d'ouvrir... il continuait à être vexé.

JOSEPH.

Un coq d'Inde, je l'ai dit, un coq d'Inde!...

AUGUSTINE.

Furieuse, à son tour, de cette réception, madame est rentrée chez elle... et c'est alors qu'elle m'a sonnée pour me dire que nous nous en allions.

JOSEPH.

Dans le Languedoc...

AUGUSTINE.

Dans le Languedoc... Mais, depuis, elle a encore réfléchi. Elle était amoureuse, elle aussi! et, à toute force, elle voulait aller demander pardon à son mari... mais comment, puisque toutes les portes étaient fermées?... C'est alors que moi, je m'en suis mêlée... j'ai fait j'ai insinué qu'en montant par mon escalier, en traversant ma chambre, et puis la tienne, et en redescendant par ton escalier, madame la marquise pourrait très bien... Brave petite femme! elle a tout de suite sauté sur cette idée... Mais toi... pouvait elle devant toi?

JOSEPH, enchanté, ravi, mais ne comprenant rien du tout à ce que lui raconte Augustine.

Va donc!... va donc!

AUGUSTINE

Attends... attends! Je l'ai rassurée, en lui disant que tu dormais comme une souche... Te voilà au courant. Madame la marquise va passer par ici pour aller se raccommoder avec son mari... Et toi...

JOSEPH, qui dans sa joie, continue à ne rien comprendre.

Moi?...

AUGUSTINE, avec un peu d'impatience.

Tu vas te coucher, toi, et tu feras semblant de dormir...

JOSEPH, comprenant enfin.

Ah! j'y suis! (Augustine le regarde.) J'y suis, je te dis! je ne suis pas une bête!



AUGUSTINE.

Une bête!... Ah! grand Dieu!...

JOSEPH, riant aux éclats.

Va falloir que je feigne...

AUGUSTINE.

Comme tu dis... couche-toi vite... il me semble que j'entends... C'est madame la marquise... oui... couche-toi vite et fais semblant de dormir.

JOSEPH, se couchant tout habillé et d'un seul coup.

Va falloir que je feigne!...

Musique jusqu'au baisser du rideau. — Entre la marquise dans la chambre d'Augustine : Augustine va au-devant de la marquise.

## SCÈNE XI

AUGUSTINE, JOSEPH, couché, LA MARQUISE.

AUGUSTINE, à la marquise.

Par ici, madame, venez par ici. A peine la marquise est-elle entrée que la force lui manque : elle se laisse tomber sur une chaise. N'ayez pas peur, madame... (La marquise se relève et fait quelques pas, mais elle s'arrête, très émue, au moment d'entrer dans la chambre de Joseph. Augustine reprend :) Mon mari? Soyez sans inquiétude... il dort... Si vous voulez, je vais aller voir... Augustine entre dans la chambre de Joseph. Celui-ci, en l'apercevant, est pris d'un accès de gaieté, et se met à faire des cabrioles sur son lit : Augustine se précipite; petite lutte, Joseph embrasse Augustine, qui l'oblige à se renfoncer dans son lit. Revenant à la marquise, avec le plus grand calme :) Il dort profondément, madame.

La marquise se décide alors à entrer dans la chambre de Joseph.

JOSEPH, enfoncé dans ses couvertures jusqu'au menton, à voix basse.

Madame la marquise... madame la marquise de Château-Lansac...

La marquise effrayée recule.

AUGUSTINE, à part.

Imbécile!... (Haut, à la marquise.) Il rêve, madame, il rêve... Et, en rêvant, il pense... il est si dévoué à madame la marquise!...

La marquise reprend sa marche et arrive jusqu'à l'escalier qui mène chez le marquis.

AUGUSTINE.

Là, madame... vous n'avez plus qu'à descendre .. La marquise passe près de Joseph. — Celui-ci, au moment où elle passe, se met à rouler d'une façon formidable : épouvante de la marquise qui se sauve. Augustine la ramène. Là, madame, là... ça vous fait peur, à vous... mais moi, je suis habituée... allons, madame, du courage... au bas de cet escalier... vous trouverez une porte, et cette porte ne sera pas fermée...

La marquise sort; Augustine sort avec elle. Joseph se précipite hors de son lit et se met à danser au milieu de la chambre.

## SCÈNE XII

JOSEPH, AUGUSTINE.

AUGUSTINE, rentrant presque aussitôt.

Ça y est!... (Tous les deux se regardent en riant.)

JOSEPH.

Eh bien, alors!... (Il va donner deux tours de clef à la porte de l'escalier.) Et maintenant... (Il revient à sa femme.)

AUGUSTINE, en riant.

Et maintenant. (Gravement et avec une petite révérence.) **bonsoir.**

Elle se sauve dans sa chambre et ferme la porte de communication.

JOSEPH, courant après Augustine.

Voyons, ma femme!... ma cruelle petite femme!...

AUGUSTINE, en riant.

Bonsoir, mon gentil petit mari, bonsoir!

Joseph pousse la porte faiblement défendue par Augustine.

AUGUSTINE, riant.

Grande bête... va!

Le rideau tombe au moment où la porte cède et où Joseph entre dans la chambre d'Augustine.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

## TABLE

---

LA PETITE MARQUISE. . . . .	1
LA VEUVE. . . . .	91
LA GRANDE DUCHESSE DE GÉROLSTEIN. . . . .	179
L'INGÈNE. . . . .	307
LES SONNETTES. . . . .	355

















PQ  
2359  
M3  
t.2  
cop.2

Meilhac, Henri  
Théâtre de Meilhac et  
Halévy

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



